

Contes et légendes de tous pays [000] – De l'an 2000

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CONTES ET LÉGENDES DE L'AN 2000



Achylé



Moure-Pou



Rob



NATHAN

Contes et Légendes de l'An 2000

Collectif

Illustration de la couverture : Emre Orhun

Éditions Nathan (Paris-France), 1999



I

À bord

DES GRANDS ASTRONEFS

*Auteur : Jean-Pierre Andrevon
Illustrateur : Benjamin Bachelier*

— Dis-moi, papy Léo, comment c'était l'an 2000 ?

Papy Léo rallume sa pipe à la chandelle fumeuse qui éclaire chichement la pièce. Il se cale tant bien que mal dans son fauteuil défoncé, tire quelques bouffées songeuses, les yeux dans le vague, un peu brillants. Assis sur un tabouret, bras croisés sur la table, le menton posé dessus, Andy attend. Papy n'est jamais pressé de répondre : il prend le temps de rassembler ses souvenirs éparpillés sous son crâne chauve et ridé.

— Ah, l'an 2000, fiston, c'était une sacrée époque..., commence papy de sa voix éraillée de fumeur.

Il tire de nouveau sur sa bouffarde – encore éteinte. Il soupire. Reprend :

— C'est l'année où j'ai été sélectionné pour participer à l'expédition vers Saturne...

— Saturne ? s'étonne Andy.

— Eh bien oui, la planète entourée d'anneaux.

Andy affiche une moue ignorante, que Léo ne distingue pas dans la pénombre.

— C'était de Saturne que provenait ce fameux signal radio artificiel, que notre base lunaire de la mer des Tempêtes avait capté en 1999. L'Agence spatiale internationale avait décidé de garder l'information top-secrète, pour ne pas affoler les populations...

— Pourquoi ? demande Andy.

— Pense donc, fiston, un signal radio *artificiel* ! En provenance de Saturne ! Ça voulait dire que quelque chose, ou *quelqu'un*, émettait depuis là-bas. Et ce n'était pas des Terriens, puisqu'à cette époque notre base la plus avancée était Barsoom, sur Mars. C'était donc un signal extraterrestre...

Andy reste muet, interloqué : des extraterrestres ? Sur une planète entourée d'anneaux ?

— Ce signal ne révélait rien, poursuit papy. Il se contentait de répéter inlassablement les coordonnées de son émetteur. Le seul moyen d'en savoir plus était d'aller sur place... C'est pourquoi l'Agence spatiale a demandé à la station orbitale Freedom – tu sais, cette immense roue qui tourne autour de la Terre – de construire un astronef pour aller jusqu'à Saturne. Je travaillais comme technicien sur Freedom à cette époque. J'ai été affecté au projet, mis dans la confidence... Et deux ans plus tard, en 2001, je suis parti avec *Explorer 1*, le premier vaisseau habité à s'aventurer au-delà de Mars.

— C'était toi qui le pilotais ? s'émerveille Andy.

— Oh non ! Je n'étais qu'un technicien. Je m'occupais de l'ordinateur du vaisseau. Le voyage aller a duré un an, selon le temps du bord. Et durant cette année, petit à petit, l'ordinateur a perdu les pédales.

— Comment ça ?

— Il est devenu fou. Il a tué les cinq membres de l'équipage. Un par un. En simulant des pannes, des alertes, en les attirant dans des pièges...

— Mais pourquoi ?

Andy ouvre de grands yeux, abasourdi.

— L'ordinateur estimait que lui seul était en mesure d'entrer en contact avec les extraterrestres, que nous autres humains étions source d'erreurs, que nous risquions de faire échouer cette rencontre. C'est du moins ce qu'il a tenté de m'expliquer pendant que je le déconnectais... J'étais le dernier survivant, fiston. Le seul qu'il n'ait pas eu. J'étais affecté à sa maintenance, tu comprends, je le connaissais bien. Grâce à des codes techniques prioritaires, j'ai pu pénétrer dans son unité centrale... et j'ai désactivé une à une toutes ses barres de mémoire.

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as rencontré les extraterrestres ?

— Eh bien... non. Il n'y avait personne. C'était juste une sorte d'émetteur automatique. J'ai dû piloter l'astronef manuellement pour le capturer. Ça n'a pas été facile ! Une fois la chose bien arrimée dans une soute blindée, j'ai demandé à Freedom de prendre le contrôle du vaisseau pour le retour. Je me suis glissé dans ma capsule cryogénique... et j'ai dormi jusqu'à l'arrivée en orbite terrestre.

— C'est tout ? maugrée Andy, déçu.

— J'ai été accueilli en héros, tu penses bien : j'avais réussi, tout

seul, à neutraliser l'ordinateur fou et à assurer la mission jusqu'au bout ! J'ai eu droit à un an de congé sur Terre. J'en ai sacrément profité !

— Mais le truc extraterrestre, c'était quoi ?

Papy Léo secoue la cendre de sa pipe contre le poêle fabriqué dans un vieux baril d'essence, et qui enfume la pièce. Un trou a été percé dans les cartons et feuilles de plastique qui bouchent la fenêtre sans vitres : le froid entre, mais la fumée ne sort guère.

Léo trouve quelques brins de tabac au fond d'un paquet fripé, les fourre dans sa pipe. Il essaie de l'allumer avec la bougie mais il verse de la cire dans le fourneau. Il repose le tout sur la table avec une grimace de dégoût.

— C'était une blague, grogne-t-il.

— Une blague ?!

— Une vieille sonde lancée de la Terre vingt ans plus tôt, et qui s'était égarée. Les courants de l'espace l'ont fait dériver jusqu'à Saturne, dont le champ magnétique l'a réactivée. Elle donnait sa position pour qu'on lui réponde, qu'on lui transmette des ordres, un programme. Mais elle était si vieille, si faible...

— Alors tu es allé jusqu'à Saturne pour rien, remarque Andy.

— Pas pour rien, fiston ! J'ai prouvé que c'était *possible*. Qu'un vaisseau habité pouvait aller là-bas et en revenir. Évidemment, il restait à perfectionner l'ordinateur de bord. Mais par la suite, d'autres astronefs argentés sont partis explorer Ganymède, Titan, Callisto, Neptune. Tous ces voyages visaient à préparer le Grand Saut, la plongée en Espace Profond... vers la plus proche étoile : Proxima Centauri, à plus de quarante mille milliards de kilomètres...

— Tu y es allé ?

— Ça, fiston, c'est une autre histoire... Et il se fait tard, tu devrais aller te coucher. Tu as école demain.

— J'ai pas sommeil...

— Pas de ça, Andy. Si ta pauvre mère était là, elle t'aurait envoyé au lit depuis longtemps. Allez ouste !

Papy désigne d'un doigt ferme la paillasse de mousse au fond de la pièce, couverte de couvertures rêches et mitées.

— Demain, je te parlerai de nos bases lunaires et de notre station Barsoom, sur Mars.

Le lendemain, sur le chemin de l'école, au lieu de marcher tête baissée pour faire attention aux trous dans la rue, aux rats et aux

détritus, Andy lève les yeux au ciel – ce qu’il n’a pas fait depuis très longtemps. Évidemment, il ne s’attend pas à y découvrir les merveilleuses planètes dont lui parlait papy hier soir. Le ciel est gris, lourd, bouché. Il rougeoie à l’est, par-dessus les toits percés des masures, là où scintille la Grande Barrière de plasma qui isole Inner City, la ville des nantis, de Slum City. Slum City, la banlieue crasse où Andy est né, a grandi, a vécu depuis toujours... Une immense roue qui orbite là-haut ? Des bases sur la Lune, Mars, Ganymède ? De grands astronefs en partance vers Proxima Centauri ? Est-il possible que tout cela ait existé, existe encore ?

En ce cas, pourquoi papy Léo vit-il ici, seul avec Andy, parmi les rats et les cafards ? Pourquoi se contente-t-il d’une eau rare et croupie, d’une électricité incertaine, d’une nourriture frugale et souvent avariée ? Que s’est-il passé depuis cette glorieuse époque de l’an 2000 ? Il demandera à papy de lui raconter, ce soir.

Toute la matinée, Andy ronge son frein à l’école. C’est une baraque de chantier rouillée, installée dans une ancienne usine où s’est établi un village de bric et de broc. Un « grand » de seize ans, du nom de Shade, y enseigne à une dizaine d’enfants comme lui les rudiments de la lecture et de l’écriture, mais aussi à ne pas tuer, ne pas voler, à respecter son prochain... Andy se demande ce que Shade connaît de l’an 2000. Osera-t-il le questionner ?

À midi, à la fin du cours, Jack vient faire un tour d’inspection à « l’école ». Jack est en quelque sorte le maire du village. C’est un ancien – moins vieux que papy, mais assez pour savoir bien des choses.

— M’sieur Jack, demande Andy, c’est vrai qu’en l’an 2000, il y avait une station orbitale dans l’espace ?

— En effet, sourit Jack. Je ne sais pas si elle existe toujours...

— Et des bases sur la Lune ? Et sur Mars ? Et des astronefs argentés qui filaient vers Saturne et Ganymède ?

Jack hausse un sourcil.

— Qui t’a raconté ça ?

— Mon papy Léo.

— Il délire, papy Léo. En l’an 2000, tout ce qu’on avait réussi à faire, c’était d’envoyer un robot sur Mars et quelques sondes automatiques dans le système solaire. La Lune, plus personne ne s’en souciait...

D’un grand geste du bras, Jack désigne la cabane de chantier couverte de graffitis et, au-delà, le bidonville de tôles, bâches et

feuilles plastiques, la cour boueuse de l'Usine, les bâtiments lézardés, les rues défoncées et jonchées d'ordures où, la nuit, rôdent des gangs affamés.

— Vois-tu, gamin, reprend Jack, l'espace, c'est une occupation de riches. Ça coûte très cher d'y envoyer seulement un satellite. Alors qu'ici, on n'a même pas le minimum vital...

Jack secoue la tête.

— L'espace, c'était un rêve... C'est du passé. On n'a plus les moyens maintenant.

— Alors mon papy m'a raconté des salades ?! s'écrie Andy, poings serrés.

— Des fables, disons, tempère Jack.

Andy retourne chez lui en courant, la vue brouillée par les larmes. Il grimpe quatre à quatre les escaliers de béton fendillés, cogne à la porte en tôle, cabossée par maintes tentatives de cambriolage. Léo met longtemps à lui ouvrir.

— Eh bien fiston, que t'arrive-t-il ? Tu t'es battu ?

Andy fait non de la tête. Il s'assoit à la table, le menton dans les mains, les yeux humides, l'air boudeur.

— Alors quoi ? s'inquiète papy. Tu es malade ?

— Tu as menti ! explose Andy. Tu m'as raconté des histoires ! La station orbitale, les bases lunaires, les astronefs, tout ça n'a jamais existé !

— C'est à l'école qu'on t'a dit ça ?

Andy acquiesce, renifle bruyamment. C'était trop beau pour être vrai...

— Bon, soupire Léo. À l'école, on t'a donné un autre point de vue. Je vais te préciser un peu le mien. Viens.

Il l'entraîne vers une porte, près de l'entrée, qu'Andy a toujours vue close, depuis un an qu'il vit ici. Sans doute un placard, où papy Léo conserve ses vieilleries.

Papy tire une clé de son jean élimé, ouvre la porte.

Elle donne sur une pièce. Une ancienne salle de bains, carrelée, mais sans baignoire, ni lavabo, ni robinets. Léo actionne l'interrupteur. Par chance, l'ampoule s'allume faiblement, répandant une lumière jaunâtre.

Les murs sont couverts de livres. Des maquettes d'astronefs trônent, poussiéreuses, sur des étagères. Un robot en plastique gît dans

un coin, terni. Un scaphandre spatial est suspendu par un cintre à un morceau de tuyau qui sort du mur. Un livre ouvert est retourné sur l'accoudoir d'un fauteuil de cuir râpé.

Papy promène un regard gourmand sur la bibliothèque.

— Voilà, dit-il. Tout est raconté dans ces livres.

Andy en pioche au hasard, admire leurs couvertures colorées, s'efforce de déchiffrer les titres : *2001, l'odyssée de l'espace*, *Chroniques martiennes*, *Révolte sur la Lune*, *Le Dieu venu du Centaure...*

— Et voici les vaisseaux dans lesquels j'ai voyagé.

Papy caresse d'un geste amoureux les maquettes fines et blanches, étiquetées *Enterprise*, *Millenium Falcon*, *Nostromo*, *Explorer One...*

— Et ça, c'est ma combinaison d'astronaute...



Il décroche avec précaution le scaphandre chargé de boutons et de voyants, fait mine de coiffer le casque à la visière anguleuse.

Andy fronce les sourcils.

— Mais... tout ça, c'est vrai ?

Papy raccroche avec précaution la combinaison. Une étiquette dépasse du col : *Star Wars*™ © *Lucasfilms 1980*.

— C'est ma vie, explique-t-il. Cette part indispensable de la vie, qui est racontée dans les livres et qu'on appelle l'imaginaire, ou le rêve. Sans lui, le monde du dehors est dur, triste, misérable. Comme tu le connais. Mais avec le rêve... Quand j'avais douze ans comme toi, l'homme a pour la première fois posé le pied sur la Lune. C'était en 1969, le 20 juillet exactement. Alors nous avons rêvé de l'an 2000, tout comme je te l'ai décrit. Dans la vraie réalité, évidemment, ça ne s'est pas passé comme ça...



— Ça c'est passé comment ?

— D'une tout autre façon. Tu en vois le résultat tous les jours... Tu vis à Slum City, dans le froid, la crasse et la misère, tandis que les riches d'Inner City se protègent derrière leur Barrière plasmatique. En

l'an 2000, les hommes épuisaient l'humanité... et ravageaient la terre, l'eau et l'atmosphère. Maintenant, la vue des étoiles est bouchée par la pollution qui engrisaille le ciel. Malgré tout, il faut que le rêve continue...

— Pourquoi ? demande Andy.

— Pour changer la réalité, fiston ! Si nous croyons assez fort à nos rêves, ils finiront par se réaliser. J'en suis sûr.

Papy s'assoit dans le fauteuil et fixe le vide, les yeux un peu brillants. L'ampoule électrique vacille, clignote, puis s'éteint : l'électricité est de nouveau coupée.

Andy rejoint le fauteuil à tâtons, pose une main sur son épaule.

— D'accord papy, fait-il. On ira encore sur Saturne et Ganymède, à bord des grands astronefs argentés.

— Bravo, fiston. (Léo couvre de sa main celle de son petit-fils.) Je n'en attendais pas moins de toi.

— Et on refera l'an 2000, ajoute Andy.

— Pas l'an 2000, fiston. C'est fini maintenant. Cap sur l'an 3000 !





à Marinette

II

Le Jour DE L'INDÉPENDANCE

Auteur : Robert Belfiore

Illustrateur : Patrick Cerf

Karine courait. Elle aimait plus que tout le faire à cet endroit, au-dessus de la falaise, à un mètre du bord. Dans son champ visuel, elle avait ainsi l'étendue plate et herbue d'un côté, le vide boisé de l'autre. Elle écarta les bras.

— Je m'envole ! Je pars !

— Arrête, tu vas tomber ! Tu me fais peur ! Son amie Sandra refusait d'approcher du précipice.

— Cette falaise est trop haute, dit-elle. Depuis que j'ai vu le camion s'écraser en bas, je fais des cauchemars. Je rêve que je tombe au même endroit.

— Mais c'était pour la télévision holographique ! cria Karine en riant. Tu le sais très bien. Tout le village a regardé cet épisode-là, même les vieux qui ne suivent pas le feuilleton d'habitude. Juste parce qu'on voyait cinq minutes la falaise et notre charmant bled de Livigny en bas.

— Je sais, soupira Sandra, mais j'ai le vertige, moi, c'est pas de ma faute. Ce trou me fiche la trouille !



— Trou... Trouille... Trouillarde, chantonna Karine moqueuse en continuant à virevolter au bord du vide, les bras en croix.

Voyant qu'elle ne parviendrait pas à convaincre son amie, Sandra s'assit dans l'herbe sèche du plateau et cueillit un rameau de genêt qui

tentait de survivre dans la chaleur de cet été 2000.

— Qu'est-ce que tu fais pour Noël ? demanda-t-elle soudain à son amie.

Du coup, Karine s'immobilisa et ses bras retombèrent.

— Noël ? Eh bien, t'as de drôles d'idées, toi ! Les vacances commencent, on est début juillet et tu penses déjà à Noël ?

— Enfin, je voulais dire pour le 31 décembre. C'est important, on va changer de millénaire ! Cette année nous sommes encore dans le deuxième. Nous entrerons dans le troisième l'an prochain, en 2001. Y'a de quoi faire la fête, tu ne trouves pas ?

— Oh, chez moi, tu sais, les fêtes... Je m'ennuie tellement.

Karine s'éloigna à nouveau en gambadant. Sandra regretta ses paroles.



Il est vrai que chez son amie la vie ne paraissait pas rose. Ses parents étaient morts dans un accident de voiture et elle vivait avec ses grands-parents. Son grand-père était très âgé et malade. Sa grand-mère lui consacrait toute son énergie et laissait Karine assumer les aspects matériels à la maison. Seule l'holovision et les

livres pouvaient sortir Karine de la morosité.

— Il est toujours là, le camion ? demanda Sandra tout en connaissant la réponse.

— Bien sûr ! Viens voir, la caisse est déjà toute rouillée, ça ne fait pourtant qu'un an que les cascadeurs l'ont précipité en bas.

Karine s'était allongée à plat ventre et, la tête au-dessus du précipice, plongeait son regard dans l'entrelacs d'arbustes et de buissons qui s'étendait au pied de la falaise

jusqu'aux premières vignes des Hautes-Côtes. Plus loin, elle apercevait les toits rouges et serrés de leur village. Livigny était connu dans la France entière pour ses vins blancs. Il n'y avait que huit cents habitants et absolument rien à faire pour deux adolescentes de quinze ans. Sauf des balades dans la belle nature environnante. Voilà pourquoi les deux amies avaient enfourché l'une son scooter (cadeau pour son brevet), l'autre son vieux vélo pour monter en haut des Roches de Saint-Christophe, comme on nommait sur les cartes d'état-major cette superbe falaise surplombant les vignobles et la plaine de la Saône.

— Tu sais que mon prof de géo nous a cité les Roches l'autre jour comme exemple d'une ligne de faille parfaite ?

— Recule un peu ! implora Sandra. Si tu tombes je n'irai pas te chercher ! Qu'est-ce que c'est, une ligne de faille ?

Mais Karine n'eut pas le loisir de répondre. Un grondement énorme, sourd et puissant à la fois, déchira soudain le ciel. Sandra poussa un cri et se releva d'un coup. Déjà Karine avait rampé pour s'éloigner du bord de la falaise et se redressait sur les genoux.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-elle en se précipitant vers son amie.

Sandra fixait le ciel au-dessus du plateau, les yeux écarquillés, la bouche arrondie de peur.

Karine suivit le regard de son amie et se figea elle aussi. Le ciel était en train de s'ouvrir pour laisser apparaître devant les deux adolescentes une immense masse sombre, sphérique, qui semblait vouloir occuper tout l'espace en face d'elles.

Sandra trébucha en voulant reculer. Karine était toujours immobile et la peur s'insinuait dans chacune de ses cellules.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

— Viens, viens, cria Sandra en guise de réponse. Allons-nous-en !

— Attends, regarde, on dirait un vaisseau, un vaisseau spatial !

— Un vaisseau spatial ?

Le visage de Sandra vira soudain au blanc de la terreur. Elle accrocha le bras de son amie, en hurlant :

— Fichons le camp ! Viens vite !

Mais Karine ne semblait pas vouloir bouger. Elle secoua le bras pour se débarrasser de l'encombrante étreinte de son amie, les yeux toujours rivés sur la sphère énorme qui descendait lentement vers le plateau.

Voyant que Karine ne bougerait pas, Sandra fit demi-tour et s'enfuit à toutes jambes. Elle partit en direction de la forêt et du chemin qui, au bout de la falaise, redescendait vers Livigny. Karine se retourna un instant pour constater qu'elle avait déjà disparu. Son regard s'attarda sur le beau scooter neuf, abandonné à quelques mètres. Dans sa peur, Sandra en avait même oublié sa rutilante monture !

Un sifflement aigu ramena l'attention de Karine à la chose extraordinaire qui se déroulait devant elle. La sphère était maintenant presque au niveau du sol. Sa masse imposante masquait l'horizon. Karine se sentait minuscule silhouette devant cet œuf gigantesque.

Instinctivement, la jeune fille fit plusieurs pas en arrière sur quelques mètres. Du coup, son dos rencontra la niche de pierre de saint Christophe, lequel, du haut de la falaise, dominait la vallée de son regard protecteur. Ce contact avec la pierre chaude la rassura. Des



pensées tournoyaient dans sa tête à toute vitesse.
Elle avait lu tant de livres sur les extraterrestres. Des romans bien sûr,
mais aussi des affirmations qui se voulaient vraies... À cet instant,
c'étaient plutôt ces soi-disant témoignages qui lui revenaient en
mémoire. *Dans l'hypothèse d'une rencontre du premier type (apparition en*

vol), se méfier des rayons, des radiations dangereuses pour les yeux ou pour la peau...

Elle s'examina. Elle ne sentait rien d'anormal : pas de brûlures aux yeux, pas de picotements sur sa peau nue – elle était en short et en T-shirt –, rien d'inquiétant si ce n'étaient les battements désordonnés de son cœur.

Un autre événement lui revint en mémoire. La vague d'apparitions de soucoupes volantes de 1954... Des observateurs avaient constaté que ces étranges phénomènes s'étaient tous déroulés à proximité de lignes de faille. Le magnétisme terrestre était, paraît-il, différent dans de tels endroits. Était-ce dû aux énormes frottements des couches du sous-sol ?

— Et dire que je me plaignais qu'il ne se passait jamais rien à Livigny ! Voici que grâce à la présence des Roches de Saint-Christophe sous mes pieds, je me trouve aux premières loges pour une rencontre du deuxième type (le vaisseau venait de se poser), et peut-être même... – elle retint son souffle –... du troisième type (le vaisseau était en train de s'ouvrir) !

Karine était la proie de multiples émotions. Elle était partagée entre la fascination et la terreur qui aurait dû être sa réaction logique.

Du pan incliné qui venait de se déployer à trois cents mètres devant elle descendaient plusieurs silhouettes.

— N'y va pas !

Sandra était revenue. Elle se cachait le long de la statue de saint Christophe. Karine sursauta puis sourit à son amie. Elle la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Si, j'y vais. Rien ne me retient ici.

— Tes grands-parents ? Moi ?

— Ils sont si vieux. Et toi, tu me connais... Tu sais que j'ai toujours regardé en direction des étoiles. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Sandra ne répondit rien. Elle avait su dès la première seconde, en voyant le ciel s'entrouvrir, que son amie s'envolerait si elle en avait la possibilité.

Des années plus tard...

Le vidéodisque de l'enregistrement fait à l'intérieur du vaisseau était d'une qualité extraordinaire, inaltérable, étrangère. Des milliers de fois il avait été visionné, analysé, laserisé, enregistré par les savants auxquels Sandra avait été chargée de le remettre pour expliquer la

disparition de Karine.

Et maintenant le mini-disque appartenait à la jeune femme. « On » le lui avait donné.

Rendu, en fait. Car ceux qui le lui avaient offert, au pied du vaisseau, étaient partis depuis bien longtemps. Depuis ce jour d'été 2000 où tout avait changé quand les hommes avaient appris qu'ils n'étaient pas seuls dans l'Univers. Plus rien n'avait été pareil ni pour Sandra, ni pour le reste du monde. Désormais, elle et tous les autres Terriens attendaient.

Sandra glissa le disque dans le lecteur. L'image se stabilisa là où elle le voulait, sur la dernière scène.

Comme Karine était petite entre les deux êtres lumineux qui l'entouraient ! Elle souriait. Et elle parlait :

— Ne pleure pas, Sandra, je reviendrai. *Nous* reviendrons. Je te promets que nous nous reverrons. En attendant, aujourd'hui, nous sommes le 4 juillet 2000. Les Américains fêtent leur Indépendance Day. Et je suis heureuse car mon rêve se réalise. Pour moi aussi, c'est le jour de l'indépendance.





III

Alien, GENTIL ALIEN^[1]

Auteur : René Gir
Illustrateur : Gérard Dubois

Ouate poussait des jappements plaintifs mais le vétérinaire continuait de la palper avec énergie, comme s'il refusait de s'avouer vaincu ; enfin, le vieux bonhomme cessa toute manipulation et il secoua la tête d'un air embarrassé.

— C'est incompréhensible, conclut-il d'une voix à peine audible... Madame Béchu, Thomas, je ne sais pas quoi vous dire : plus aucune trace d'infection. Votre petite chienne est sauvée.

La jeune femme poussa une exclamation de joie et bondit hors de son siège.

— Oh ! merci ! merci docteur Jaunet ! s'écria-t-elle. Nous avons eu si peur ces derniers jours !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, madame Béchu, répondit le vétérinaire en soupirant. C'est... disons... la Nature avec un grand N – faute d'un autre mot !

Le vieil homme fourragea dans ses cheveux. Trois semaines avant, il avait prédit la mort du cocker : tous les symptômes concordaient pour condamner le pauvre animal. À présent...

— C'est vexant de commettre des erreurs de diagnostic pareilles ! reprit-il. Mais bah ! Le plus important est que Ouate soit en pleine forme !

Il tapota la tête du cocker que Thomas avait repris dans ses bras. Étrangement, l'enfant ne manifestait aucune émotion particulière. Il berçait sa chienne, la câlinait, vérifiait le serrage du collier de cuir en chantonnant, bref il ne paraissait pas réaliser que sa compagne à quatre pattes avait échappé à une terrible maladie.

— Voyons, Thomas, tu pourrais remercier le docteur, dit Kristina Béchu. C'est grâce à lui si Ouate est guérie.

— Oui, bien sûr, prononça Thomas. Je vous remercie beaucoup, monsieur.

Thomas avait neuf ans. Il était poli et il aimait bien le docteur

Jaunet. Mais il savait que ni le vieux bonhomme ni la nature n'avaient à voir dans la guérison de sa petite chienne.

— *Ouate*, c'est un nom sympathique, dit le vétérinaire en griffonnant l'ordonnance. C'est vrai qu'elle est douce comme le coton, cette coquine !



— En fait, *Ouate* est l'acronyme de *Once-Upon-A-TimE*, rectifia Kristina Béchu en souriant : une expression anglaise qui veut dire *Il était une fois...*

Elle jeta un coup d'œil à son fils avant de déclarer fièrement :

— C'est Thomas qui a trouvé l'acronyme. Il a une telle imagination ! Il adore les contes, les légendes...

Elle ajouta à voix basse :

— Mais parfois, il invente de ces histoires... Abracadabrantes !... Il m'inquiète, vous savez...

— Ne vous tracassez pas, madame Béchu. À son âge, rêver un peu, ce n'est pas alarmant.

Thomas sentit que le docteur l'observait. En d'autres temps, il lui aurait révélé le secret du collier, car le docteur Jaunet était un homme gentil et un savant curieux de tout. Mais l'Autre avait défendu les confidences... *Ne raconte rien à propos de mes visites*, avait-il imploré de son étrange voix rauque... *Trois fois, on a voulu me tuer... Personne ne doit connaître ma présence sur cette Terre... Tu me promets ?*



C'est ainsi que Thomas avait fait une grande promesse, jurant sur la tête de ses parents... Ce soir, vers minuit, l'Autre serait dans le bois qui s'étendait derrière le parc, fidèle au rendez-vous. Thomas avait hâte de le retrouver, pour le remercier d'avoir sauvé Ouate.

Kristina Béchu gara l'ovomobile dans le parc de la propriété. Aussitôt Thomas et Ouate s'expulsèrent du véhicule à coussin d'air, et ils détalèrent sans demander leur reste. Kristina sourit en les suivant des yeux. Thomas était son fils unique, elle l'aimait plus que tout au monde.

Marcello sortit de la maison et dévala les marches du perron. C'était un beau jeune homme, bâti en athlète. Il tenait un plumeau dans une main et un chiffon dans l'autre. Son teint bronzé donnait à ses dents parfaitement alignées une blancheur éclatante.

— Alors ? interrogea-t-il.

— Tout va bien, mon chéri, dit Kristina en se jetant contre sa poitrine. Ouate est hors de danger !

Marcello poussa un soupir de soulagement puis il commença à chanter. Il avait une voix de ténor, forte et belle. Kristina et lui, devant la façade du manoir, ressemblaient à l'un de ces couples précieux qu'on voit dans les histoires romantiques.

À vingt mètres de la lisière du bois, sous le plus grand hêtre, Thomas s'était assis et il reprenait souffle. Tout en caressant Ouate, il observait à la dérobée Kristina et Marcello tendrement enlacés. Il aurait aimé éprouver de la haine, ou un sentiment de ce genre, pour le jeune homme qui embrassait sa mère avec tant d'impudence. Mais peut-on réellement haïr un androïde, une simple machine ?

Kristina avait acheté Marcello trois mois auparavant. C'était son dixième ou douzième compagnon artificiel. Dès les premiers temps de sa solitude, elle avait fréquenté *l'Androïdéal*, le célèbre magasin d'androids. D'abord, elle avait eu le coup de foudre pour de grands gaillards blonds aux yeux bleus, des Hans et des Bjorn aux épaules larges, capables de la porter dans leurs bras sans effort.

Maintenant, elle se trouvait dans sa période latine. Les Roberto, Julio, Angelo se succédaient dans la maison. Ils poussaient la chansonnette à tout bout de champ, sans raison particulière, rien que pour faire vibrer leur voix de velours. Thomas détestait les uns et les autres, sans distinction.

— Tu as vu, Ouate, murmura-t-il en serrant le cocker sur son cœur, elle a oublié papa...

Le père du petit garçon avait disparu deux ans auparavant, durant un voyage d'études, en pleine jungle de Bornéo. On l'avait déclaré mort depuis longtemps. Thomas était le seul à garder espoir : le psychologue, avec patience, tentait de lui apprendre à faire son deuil ;

sa maman ne lui parlait plus de cette horrible histoire ; quant aux camarades d'école, certains ne manquaient pas l'occasion d'évoquer les cannibales qui vivent encore là-bas, et qui sont sans pitié pour les voyageurs perdus.

Thomas sentit l'émotion le gagner. Il détourna les yeux et regarda vers le fond du parc. Un grillage séparait la pelouse tondue avec soin et le bois touffu, inquiétant, que sa mère lui avait interdit d'explorer seul. N'importe, il le traverserait cette nuit-là, pour retrouver Joïb. *Je suis obligé de me cacher. Tu comprends, s'ils me voyaient, ils auraient peur de moi... Grand-peur... Je sais bien que je ressemble à un monstre...*

Thomas comprenait, et il n'avait peur de rien, ni du bois, ni de la nuit, ni de la voix rauque de Joïb, ni de son apparence terrifiante. Il n'avait aucune raison de craindre Joïb, qui était si bon pour lui.

Vers 21 heures, Marcello commença à débarrasser la table. Kristina entra dans la chambre de son fils qui venait de se coucher. Elle s'assit au bord du lit.

— Je te lis *Le Petit Prince* ? proposa-t-elle en prenant la main de l'enfant.

Elle aimait ces moments rares où elle se retrouvait seule avec Thomas. Parfois, elle se disait que son travail de députée à l'ONA [2] vie et qu'elle passait à côté de choses essentielles.



— Je veux bien, maman.

Thomas ne s'intéressait plus beaucoup à cette histoire pour petits enfants, mais il aimait infiniment sa mère ; aussi, à chaque fois, il faisait semblant d'être captivé.

Bientôt il ferma les yeux. Sa respiration devint régulière. Sa mère posa un baiser léger sur sa joue. Il l'entendit qui éteignait la lampe et qui s'éloignait ; à présent, elle descendait l'escalier de bois.

Alors, il rouvrit les yeux et repoussa les draps. Il ne voulait pas courir le risque de sombrer dans le sommeil. Pendant quelque temps, il bavarda avec Ouate, qui bâillait dans son panier. Puis le cocker s'endormit. L'enfant veilla.

Deux heures plus tard, il se retrouva dehors. La lune donnait une clarté suffisante pour avancer sans encombre. Il courut jusqu'au fond du parc, franchit sans peine le grillage et se faufila entre les arbres et les buissons. Au bout de plusieurs minutes, il atteignit la clairière. Il savait qu'il n'aurait pas longtemps à patienter. Il se cala derrière le tronc d'un chêne, frissonnant un peu car il faisait frais, les yeux levés vers le ciel plein d'étoiles.

Un globe de lumière bleue éclata peu après au-dessus du bois, et le contour d'un engin se matérialisa dans cette clarté éblouissante : on eût dit un disque, formé de deux soucoupes collées l'une à l'autre, qui tournait sur lui-même à une vitesse vertigineuse. Le mouvement de rotation se ralentit et le vaisseau se figea à quelques mètres du sol. Une trappe s'ouvrit dans la partie inférieure et un escalier de métal se développa jusqu'à terre.

Alors Joïb parut et, comme il commençait à descendre d'un pas lourd, Thomas, le cœur battant, quitta l'abri du chêne et avança vers le milieu de la clairière. À distance, dans la faible lumière bleutée qui émanait du vaisseau, on aurait pu confondre le visiteur inconnu avec un humain de petite taille, aux bras et aux jambes graciles. Il portait une combinaison grise qui luisait comme si on l'avait enduite de vernis ; la boucle du ceinturon clignotait.

Et bientôt, la créature fut si proche qu'en trois pas Thomas l'eût touchée. Dans sa face verdâtre, creusée de rides profondes, on remarquait tout de suite deux yeux énormes, globuleux, qui se poursuivaient loin sur les côtés. Le front s'élevait jusqu'à un crâne monumental : la peau fine, presque transparente, laissait deviner en dessous les vaisseaux, les veines, les artères, et des substances de diverses couleurs qui circulaient.

Pas d'oreilles visibles. Apparemment, un seul orifice tenait lieu de nez et de bouche : à l'intérieur, dans une espèce de bouillie rose, des bulles crevaient de temps à autre.

La créature immonde n'effrayait pas l'enfant, qui leva la main en signe de bienvenue :

— Ouate n'est plus du tout malade ! annonça-t-il en souriant. Ton collier est vraiment magique, Joïb.

Comme si ces paroles devaient être traduites par un procédé mystérieux, c'est avec un peu de retard que l'humanoïde bougea doucement son énorme tête ; puis il prononça, d'une voix gutturale :

— *La science, rien que la science, petit Tom. C'est la seule magie qui compte sur ma planète Génétyllis. Dans quelques siècles, les Humains aussi perceront le secret de la vie éternelle.*

Alors la mort n'aura plus de raison d'être.

— Des siècles... Je ne crois pas que notre planète va durer jusqu'à, tu sais. On est en l'an 2000 et ça ne tourne pas rond chez nous, pas rond du tout ! C'est maman qui me l'a dit, elle qui fréquente les personnes du grand monde. Elle s'attend au pire dans les années qui viennent, à cause des expériences atomiques.

L'enfant poussa un soupir, mais très vite son visage s'illumina :

— Je voulais te faire un cadeau pour te remercier d'avoir sauvé Ouate, dit-il. C'est pour ça que je t'ai appelé par télépathie. J'ai pensé très très fort, comme tu m'as appris à le faire.

— *Ta pensée est puissante, petit Tom, l'une des plus vigoureuses que je connaisse. Quant à ton cœur, nul cristal n'est plus pur. Mais Joïb a-t-il besoin d'un cadeau ? Si ton petit compagnon est en bonne santé, cela suffit à ma récompense.*

— Les cadeaux entretiennent l'amitié, Joïb, c'est ce qu'on dit chez nous.

Il mit la main à la poche et en sortit un objet qu'il tendit à son ami.

— C'est un vrai couteau suisse, expliqua-t-il. Les garçons de ma planète adorent. Ça ne sert pas souvent à grand-chose mais c'est super pour se la jouer top en dépliant les bidules devant les copains.

— *Se la jouer top ?... Hum... Cette expression n'appartient pas aux bases de données de mon traducteur universel...*

En quelques mots, Thomas donna les explications nécessaires. Joïb poussa une sorte de gloussement, qui pouvait passer pour un rire :

— *Je comprends, dit-il. J'ai un fils, là-haut, qui aime... se la jouer top !*

Comme il évoquait son enfant, il leva la tête vers le ciel étoilé, et une tristesse passa dans ses yeux.

— *Je lui donnerai cet objet précieux de ta part, ajouta-t-il après un moment. Notre astronef sera bientôt réparé. J'espère qu'il nous ramènera chez nous dans de bonnes conditions, et sans rencontrer de météorites, cette*

fois !

Il y eut un moment de silence, et c'est d'une voix qui tremblait un peu que Thomas demanda :

— Est-ce que... tu comptes revenir un jour ?

L'humanoïde fit non de la tête :

— *Je ne sais pas mentir, petit Tom : je ne reviendrai pas. Le voyage depuis Génétyllis jusqu'à votre système solaire est long et pénible. Un équipage n'accomplit jamais deux fois une telle expédition.*

Thomas baissa les yeux et Joïb devina sa peine.

— *Je parlerai de toi à mon enfant, ajouta-t-il ; et s'il désire te rendre visite un jour, je l'encouragerai... Petit Tom, puis-je à mon tour te faire un cadeau ? Dès la première fois où nous avons bavardé, j'ai deviné combien une certaine personne te manque...*

— Une... certaine personne ?...

— *Nous nous comprenons, j'en suis sûr... Tiens, il est pour toi.*

Comme par enchantement, un collier surgit dans la main de l'humanoïde ; au bout d'une chaîne dorée pendait une pierre translucide qui jetait mille feux. Avec une délicatesse presque solennelle, Joïb s'approcha et passa le bijou au cou de l'enfant.

— *Ce cristal a le pouvoir d'exaucer les vœux et il n'est visible que pour toi, expliqua-t-il, puisque les êtres humains qui t'entourent n'ont pas la foi, eux. Nul doute qu'il sera efficace, comme celui qui a sauvé la vie de ton petit compagnon. Tu as compris, n'est-ce pas ?... Désormais, ton papa va revenir, Petit Tom, je te le promets ! Et ce n'est plus qu'une question de semaines maintenant.*

Thomas sentit les larmes monter à ses yeux. Les gens qu'il côtoyait



dans sa vie quotidienne ne cessaient de le
décourager ou de se moquer de lui ; et cet être venu de l'espace, cette
créature que les Terriens, par trois fois, avaient failli abattre parce
qu'elle faisait peur, lui apportait des paroles d'amour, de réconfort et
d'espoir.

— Est-ce que... je peux t'embrasser ? demanda-t-il timidement.

— *Je dois te paraître si laid... si répugnant...*

Joïb pencha gauchement la tête. Thomas déposa un baiser furtif sur sa joue et aussitôt il détala pour dissimuler ses larmes. Lorsqu'il eut atteint la lisière du bois, il se retourna. Il savait qu'il voyait Joïb pour la dernière fois.

— Adieu, Joïb ! Je ne t'oublierai jamais.

— *Adieu, Petit Tom.*

Joïb rejoignit son vaisseau et enclencha le pilotage automatique : de cette façon, l'engin irait rejoindre l'astronef principal, dissimulé sur une île déserte du Pacifique. Puis l'humanoïde entra dans la capsule de télépathie ; à présent, tout ce qu'il penserait dans le cylindre vitré serait automatiquement transmis aux Autorités de la planète Génétyllis. Ainsi pensa-t-il :

À son Altesse Ordac le Troisième, Vénérable Empereur de Génétyllis et des Sept Colonies, de la part de Joïb, Grand Coordonnateur de l'Avant-Garde, Premier Officier de la Conquête, compte rendu n ° 14.

Votre Altesse, ma mission est accomplie. Comme il fallait s'y attendre, le jeune Thomas Béchu, élément n° 184 de notre illustre Plan de Conquête, constitue un très bon choix, vu son imagination fertile et perturbée. J'ose espérer que Votre Altesse Vénérable, dans son Infinie Bonté, voudra bien me l'offrir quand ma mission sera terminée.

Le jeune Thomas Béchu, élément n° 184, porte désormais au contact de sa peau le collier mis au point par nos Vénérables Savants. Le virus K. contenu dans le cristal devrait le contaminer rapidement et efficacement.

L'épidémie provoquée par le virus K. a toujours été foudroyante et exponentielle sur les sept planètes que nous avons vaincues. Tous les pays que les Humains nomment Europe seront touchés dans les deux mois à venir. Plusieurs de nos Frères ont mené un travail semblable au mien dans les régions qu'ici l'on nomme Amérique et Asie. Les premiers effets ne devraient pas tarder. Bientôt, les Humains de la planète entière perdront toute volonté, et ils se soumettront sans résistance à nos armées quand elles débarqueront. Ainsi, dans un futur très proche, Votre Altesse pourra ajouter une huitième colonie à son Empire !

Joïb quitta la cabine de télépathie. Il se sentait fatigué. Il avait tant travaillé durant les mois précédents pour préparer l'invasion de la Terre !

Comme il se dirigeait vers la Salle de Détente, il passa devant un miroir et il eut un haut-le-corps en apercevant son visage. Quelle horreur ! Quelle abomination !... C'est qu'il avait dû s'enlaidir terriblement pour ressembler à l'image que les Terriens se font des extraterrestres, et jamais il n'avait réussi à s'habituer à ce hideux visage aux gros yeux !

Il arracha son masque de similicone, qu'il jeta sans déplaisir dans une trappe à ordures, et il poussa un gloussement en redécouvrant sa beauté naturelle : quel beau et jeune lézard il était ! Enfin il retrouvait ses écailles vertes et ses croûtes luisantes, et le regard velouté de ses trois petits yeux rouge vif, qui en avait fait craquer plus d'une sur Génétyllis !

Il pesta tout à coup : des filets de bave argentée coulaient entre ses mâchoires ; il dut les rattraper avec sa langue souple à deux pointes. Ce dérèglement salivaire était la faute du jeune Thomas ! C'est vrai que Joïb avait eu grande envie de dévorer tout cru l'élément TB184, lorsque celui-ci avait déposé un baiser sur sa joue, mais une gourmandise prématurée eût compromis sa mission.



Bah ! ce n'était que partie remise, et la prochaine fois, sans aucun doute, il dévorerait Thomas, comme il avait déjà dévoré le père du petit garçon, deux ans auparavant, dans la jungle de Bornéo.

Il gagna la Salle de Détente, se glissa dans un étui de verre, tourna une clé. Des lampes commencèrent à rougir. Bien vite la température monta. Que c'était bon ! Joïb lézarda en rêvant à sa bien-aimée Ijka, la plus charmante, la plus sexy des lézards femelles de Génétyllis. Il poussa une sorte de rauque feulement : comme elle lui manquait !...

Lorsque la planète Terre serait conquise, Ijka et lui se consacraient à l'élevage, dans le sud du pays nommé France. Du moins, ils confieraient cette tâche à leurs serviteurs : eux se contenteraient de se laisser dorer pendant des après-midi entiers, patte dans la patte, sur des rochers brûlants, et ils n'interrompraient leur sieste que pour choisir ensemble, dans le troupeau d'Humains, un sujet bien tendre et dodu.

Joïb gloussa. Oui, Ijka et lui allaient vivre monstrueusement heureux sur cette planète ensoleillée, et ils n'oublieraient pas d'avoir beaucoup, beaucoup d'enfants couverts de croûtes luisantes et de mignonnes écailles vertes.





IV

Le Sourire du robot

Auteur : Christian Grenier
Illustrateur : Christophe Durual

Antoine avait fait un vœu. Il s'accomplirait peut-être puisqu'on approchait de Noël, le Noël de l'an 2000. Une fois de plus, il jeta un regard par la fenêtre en direction du portail de l'école où s'attroupaient les robots.

De sa place, Antoine voyait le renforcement de porte vide où sa mère aurait dû l'attendre à l'abri du vent froid, le col de son petit manteau vert relevé sur les oreilles. Elle était en retard et cela n'arrivait jamais. Par tous les temps sa mère se tenait là chaque soir, à l'écart des robots – comme si elle se méfiait d'eux ou qu'elle eût honte de se mêler à leur groupe. Chaque soir, fidèle au poste, elle se faisait un point d'honneur de montrer que chez les Châtel, même privé de robot, on prenait soin de son Antoine. Alors, que pouvait annoncer une absence aussi étrange sinon la réalisation de son vœu ? Papa et maman avaient dû casser leur tirelire sans le prévenir afin d'acheter un robot pendant la journée... Et il était déjà arrivé, cet ange gardien de ses rêves qui l'appellerait par son nom à la sortie : *Bonsoir, Antoine, je suis le valet de maison de la famille Châtel !*

Il essaya de repérer un nouveau venu parmi les robots, mais ils étaient trop nombreux. Seul, celui de Marie-Paule se reconnaissait de loin, grâce à sa haute taille et à son crâne coiffé de vrais cheveux blonds d'où pointait une antenne étincelante.

Quand la sonnerie retentit, Antoine faillit se précipiter vers la porte. Il se retint de justesse. Un vœu, c'est fragile : un geste maladroit, et le rêve s'évapore ! Il se mit en rang avec les autres enfants, gagna la cour où il attendit le signal de la maîtresse pour courir au portail.

Aux cris joyeux des écoliers, les circuits d'instinct protecteur des robots s'étaient éveillés. Ils clignotaient d'émoi, cliquetaient des articulations, se haussaient sur leurs petits vérins ou leurs membres de plastique moulé aux muscles de titane. Ils humaient de la sonde, frémissaient des palpeurs, exploraient l'espace alentour du radar, ou d'un gros œil à facettes, ou de mirettes infrarouges, chacun selon sa

carrosserie et son bagage électronique, à la recherche de son protégé.

— Par ici, Guillaume ! Viens vite, mon Fabrice, mon Aïcha, ma Vanessa !

Ils n'avaient qu'une idée en tête : mettre la pince au plus vite sur leur enfant. Le bon, pas celui de l'automate à côté. Il s'ensuivit comme d'habitude une grosse pagaille de quelques minutes, car ils se démenaient et criaient tous en même temps.

Enfin, les écoliers avec leur machine se dispersèrent peu à peu. Il ne resta plus devant le portail qu'Antoine et Marie-Paule avec son robot Sganarelle. Ce Sganarelle était un automate de luxe carrossé en athlète et doté d'une belle figure bronzée d'acteur de cinéma - avec cela, aussi pointilleux qu'une montre suisse.



— Ta maman n'est pas là, Antoine ! constata Marie-Paule.

Le garçon baissa la tête pour cacher ses yeux mouillés. Raté, le vœu ! Aucun robot ne l'attendait, et par-dessus le marché maman

l'avait oublié. Il devrait rentrer à la maison sans elle, sans ange gardien, seul comme un chat de gouttière.

— Tu es triste ? Attends, j'ai une idée ! Sganarelle et moi, on va te raccompagner chez toi, dit gentiment la fillette.

— Proposition refusée, Marie-Paule ! Cet Antoine ne figure pas au fichier de la famille, intervint le robot, d'une voix glaciale. Et je vous rappelle que vos parents nous attendent à dix-sept heures trente-quatre...

Les yeux lumineux de Sganarelle virèrent du bleu au rouge, signe qu'il était inutile d'insister. La fillette dit au revoir à Antoine d'un air désolé, puis donna la main à son ange gardien qui s'ébranla vers le centre-ville.

Antoine renifla un grand coup et prit la direction opposée. C'est alors qu'il les vit arriver au bout de la rue, bras dessus, bras dessous... Sa mère, habillée du petit manteau vert, son père, cuirassé d'une grosse canadienne d'avant le Déluge.



— Maman, papa !

Le chagrin d'Antoine disparut sur-le-champ, il se précipita à leur rencontre et sauta au cou de sa mère.

— Je suis un peu en retard parce que je devais rejoindre papa à la sortie de l'usine, mon chéri, expliqua-t-elle.

Son père ajouta en lui ébouriffant les cheveux :

— Aujourd'hui est un grand jour, fiston ! Tu vas avoir une sacrée surprise...

— On va acheter un robot ! s'écria Antoine.

— Ça alors, comment as-tu deviné ?

C'était aux limites de la ville et de la nuit, un bâtiment de brique surmonté d'une enseigne au néon : Comptoir du robot d'occasion. La porte de verre dépoli s'ouvrit avec un soupir maladif devant eux et se referma aussi tristement après leur passage. Ils s'avancèrent au sein d'un vaste espace inondé de lumière blanche et peuplé de créatures artificielles immobiles. Chaque sujet portait une pancarte pendue au cou, qui précisait ses compétences et son prix.

Tandis que le père se faufilait vers le fond de la salle, Antoine et sa mère s'attardèrent rêveusement près d'un groupe exposé au premier plan, des modèles récents pourvus de têtes d'animaux ou de visages humains. Un ours brun en salopette de tôle orange attira l'attention d'Antoine.

— Celui-là m'aurait bien plu, il ne ressemble à aucun autre, dit-il.

— Tu as vu le prix ?! s'exclama sa mère.

— Si Bruno plaît au petit, nous pourrions toujours nous arranger, madame, intervint une voix joviale.

Un homme venait à eux, vêtu d'un costume fluorescent avec une cravate verte à pois scintillants, le sourire large et le regard cajoleur.

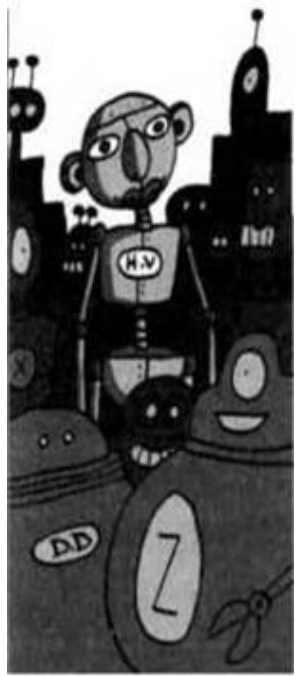
— Je vais vous faire une démonstration, Bruno est le meilleur jardinier de sa génération, reprit-il.

— Trop cher ! Et puis, nous n'avons pas de jardin, répliqua la mère en haussant les épaules.

À ce moment, la voix du père les appela de loin :

— Lucie, Antoine, venez par ici !

Ils abandonnèrent les robots modernes et, suivis du marchand, déambulèrent parmi des modèles de plus en plus anciens, montés sur roulettes ou sur chenilles. La mine d'Antoine s'allongeait, il n'oserait jamais se montrer à l'école avec l'une de ces antiquités balourdes et cabossées ! Enfin, il aperçut son père qui les attendait bras croisés, la figure épanouie.



— J’ai trouvé notre bonheur, lança-t-il.

— Tu crois, Joseph ? fit Lucie d’un ton méfiant.

Joseph s’écarta ; ils découvrirent un grand bonhomme d’acier

inoxydable à la tête ronde légèrement inclinée de côté. Yeux de billes bleues, oreilles en entonnoir, il arborait un bonnet rouge d'où sortaient deux antennes. Les lèvres roses de sa bouche de caoutchouc esquissaient un sourire timide et donnaient un air tendre à sa face de lune.

— Monsieur sait dénicher les bonnes affaires, dit le marchand plein d'entrain. Vous ne trouverez jamais mieux à si bas prix, ce valet de maison peut tout faire, une perle !

Lucie tournait autour du robot, étonnée.

— Il a l'air gentil, il s'appelle comment ? questionna Antoine.

— HV, ce sont les initiales d'une série limitée.

— J'aimerais le voir fonctionner, dit Joseph.

Le marchand prit un balai qui traînait à proximité, puis il ouvrit une trappe dans la poitrine du robot et enfonça un bouton. Les yeux de billes bleues s'éclairèrent comme un ciel d'été, le sourire timide s'élargit. Le marchand lui tendit le balai.

— Balayer, HV, balayer ! commanda-t-il en mimant l'action à grands gestes.

HV ouvrit et ferma la bouche d'une manière bizarre avant de se mettre au travail.

— Pourquoi fait-il le poisson ? demanda Lucie.

— Parce qu'il est muet, chère madame.

La famille Châtel observa un silence consterné tandis que le valet s'éloignait, à la poursuite d'un petit nuage de poussière. Joseph se gratta la tête.

— Il n'est pas sourd, au moins ? s'inquiéta-t-il.

— Du tout, le rassura le marchand qui cria : Stop, HV !

Le robot s'arrêta net et se retourna vers eux, les lèvres agitées d'un discours de poisson rouge. Antoine le rejoignit et lui tendit la main en disant :

— Est-ce que tu m'emmèneras à l'école, Achvé ?

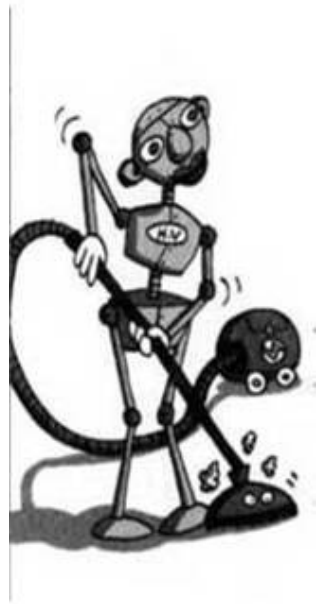
Le robot, dont la tête penchait toujours du côté droit, sourit largement. Il lâcha le balai et sa grosse main gantée de cuir se referma sur celle de l'enfant. Il l'entraîna d'un pas tranquille par un chemin des écoliers improvisé entre les appareils assoupis. Les joues d'Antoine brillaient comme des pommes mûres, il pensait qu'il marchait auprès du robot le plus gentil de la terre.

— Le petit a l'air content, observa Lucie.

— Et toi, il te plaît, cet HV ? demanda Joseph.

— Il a un sourire si doux... Je le voudrais bien !

— Vous voyez, c'est un sujet d'élite ! triompha le marchand. De temps à autre il a quelques petites absences, mais c'est sans gravité...



— C'est bon, on le prend ! décida Joseph.

Le retour des Châtel à la maison en compagnie du robot fut joyeux,

mais à peine arrivé, HV eut des mimiques de carpe fatiguée. Il dévida un câble de sa poitrine, se brancha à la place du téléviseur et s'allongea sur le canapé du salon.

— Il recharge ses batteries, dit Joseph, laissons-le en paix.

Le lendemain, qui était un jour férié, à leur réveil, ils eurent la surprise de trouver HV astiqué de la tête aux pieds. Étincelant, il se donnait un dernier coup de chiffon à la figure devant le miroir du salon.

— Tu es beau, Achvé ! s'écria Antoine.

— L'inox, il n'y a rien de mieux pour l'éclat ! commenta Lucie satisfaite.

Elle alla chercher l'aspirateur et demanda au robot de faire le ménage. La tête inclinée, HV resta tout sourires sans bouger.

— On dirait qu'il n'a pas compris, s'étonna Antoine.

Joseph vint à la rescousse, il tendit le manche de l'aspirateur à HV qui s'activa aussitôt. Efficace et minutieux, il nettoya les sols, les murs, les plafonds de l'appartement jusqu'à la porte d'entrée. Une fois là, il cligna d'un œil, marqua une hésitation de quelques secondes et reprit le même travail en sens inverse.

— Stop, HV ! cria Joseph en éclatant de rire.

— Il est fou, ce robot, dit Lucie. Voyons s'il sait repasser...

Lorsqu'on lui eut montré le fer, la table, la corbeille à linge, HV s'empara avec précaution d'une chemise et se mit à l'ouvrage. Installés sur le canapé, Lucie, Joseph et Antoine le regardaient, fascinés.

— C'est la belle vie, hein, Lucie ? fit Joseph.

— Je vais pouvoir me remettre à la flûte ! se réjouit-elle.

Le linge repassé, HV débrancha le fer et se tourna vers la famille, la tête inclinée de côté comme toujours, sourire timide, dans l'attente d'une nouvelle tâche.

— Tu vois, maman, Achvé n'est pas fou, il sait s'arrêter.

Plus tard, le robot servit le repas, puis débarrassa la table et mit le lave-vaisselle en route à la satisfaction de tous. L'après-midi, il joua aux dames avec Antoine pendant que les parents regardaient la télévision. À quatre heures, HV prépara du thé... La théière en main, il remplit les tasses de Lucie, de Joseph et d'Antoine. Soudain, alors que la tasse du garçon était presque pleine, l'œil gauche du robot s'éteignit. Il continua de verser le liquide doré qui inonda la soucoupe, le plateau...

— Stop, Achvé ! s'écria Antoine.

L'œil du robot clignota deux fois, puis se ralluma. Il posa la théière.

— Qu'est-ce qu'il lui a pris ? s'inquiéta Antoine.

— Je l'ai peut-être trop fatigué pour le premier jour, murmura Lucie.

— Hum ! Ce doit être plutôt une de ces absences dont parlait le marchand, dit Joseph. Dommage qu'il soit muet, il nous dirait d'où vient la panne...

Le reste de la journée s'écoula sans autre incident, mais avant de se coucher Joseph jeta un coup d'œil méfiant vers le robot qui se gavait d'électricité allongé sur le canapé du salon.

Le lendemain, Lucie accompagna HV et Antoine à l'école pour montrer le chemin au robot. Tous les enfants s'exclamèrent qu'ils n'avaient jamais vu d'ange gardien à la mine si gentille. Antoine rougit de plaisir et jusqu'au soir brûla d'impatience de retrouver son copain robot.

À la sortie, Achvé l'attendait comme prévu. Ils rentrèrent tranquillement sans remarquer que Lucie, inquiète, les suivait de loin. De temps à autre, Antoine serrait la main de son ange gardien, et la tête d'acier inclinée de côté se fendait d'un large sourire... Plus tard, Joseph Châtel rentra à son tour à la maison. Un collègue de l'usine l'accompagnait.

— Yvon vient examiner HV, annonça Joseph. Il s'y connaît en robot mieux que personne, il nous dira si cet engin à pattes est réparable ou s'il est bon pour la ferraille.

— Je ne veux pas qu'on jette Achvé ! protesta Antoine.

— Du calme, fiston... Un robot n'est qu'une machine, on doit pouvoir lui faire confiance ou elle ne sert à rien.

Yvon jaugea le robot du premier coup d'œil.

— Beau modèle ! Un pareil spécimen ne peut être muet de naissance, déclara-t-il.

Il ouvrit la mallette d'outils qu'il avait apportée et démonta la tête d'HV. Antoine s'était réfugié dans les bras de Lucie, il avait mal au cœur à chaque tour de clef. Yvon débrancha enfin l'alimentation électrique de la nuque, dévissa un dernier écrou et déposa la tête sur le tapis. Il ôta le bonnet rouge, ouvrit le crâne comme une boîte de fromage...

— Regardez-moi ça : un saligaud a déconnecté le module de langage et les câbles se baladent ! s'indigna-t-il bientôt.

Joseph, le front plissé, se pencha au-dessus d'une salade de fils aux transistors, puis se redressa avec une moue écœurée.

— Je ne vois rien, on dirait des spaghettis trop cuits...

Yvon plongea les doigts dans le crâne du robot. Il s'affaira quelques instants, tirant la langue, avant de brancher à nouveau le câble d'alimentation à la nuque. Antoine eut un hoquet lorsque la tête ouverte posée sur le tapis s'anima : les yeux de billes de HV s'éclairèrent et sa bouche se mit à débiter d'une voix douce un discours incompréhensible...



— Qu'est-ce qu'il a ? cria Antoine.

— Maintenant, il délire ! gémit Lucie.

Yvon ramassa la calotte crânienne, nettoya la base des antennes à

l'aide du bonnet et se mit à rire.

— Il va bien, rassurez-vous ! Je crois qu'il se présente en norvégien...

— En norvégien ! s'exclama Joseph.

— Oui, son origine est gravée ici : *Made in Norway*... Votre marchand est un coquin ! Il a coupé la voix du robot pour cacher qu'il ne parle pas français... Et les fils détachés provoquaient de petits courts-circuits responsables des fameuses absences.

— Ne peut-on remplacer le module de langage ? demanda Joseph.

Yvon réfléchit un moment, avant de conclure que les circuits de HV rendaient l'opération impossible, à moins de changer toute la tête.

— On trouve des têtes d'occasion en bon état, dit-il.

— Changer la tête ? Moi, je l'aime bien cette tête ! murmura Lucie, choquée.



— Achvé sans sa tête, ce ne serait plus Achvé ! lança Antoine.

Là-dessus, HV qui les épiait du regard s'exprima d'un ton volubile et insistant.

— C'est joli ce qu'il dit, hein, papa ?

— Et si nous apprenions le norvégien ? proposa Lucie. Grâce à HV, nous aurons désormais beaucoup de loisirs... Il nous servira de professeur.

— Ma foi, ce serait peut-être la solution, admit Joseph.

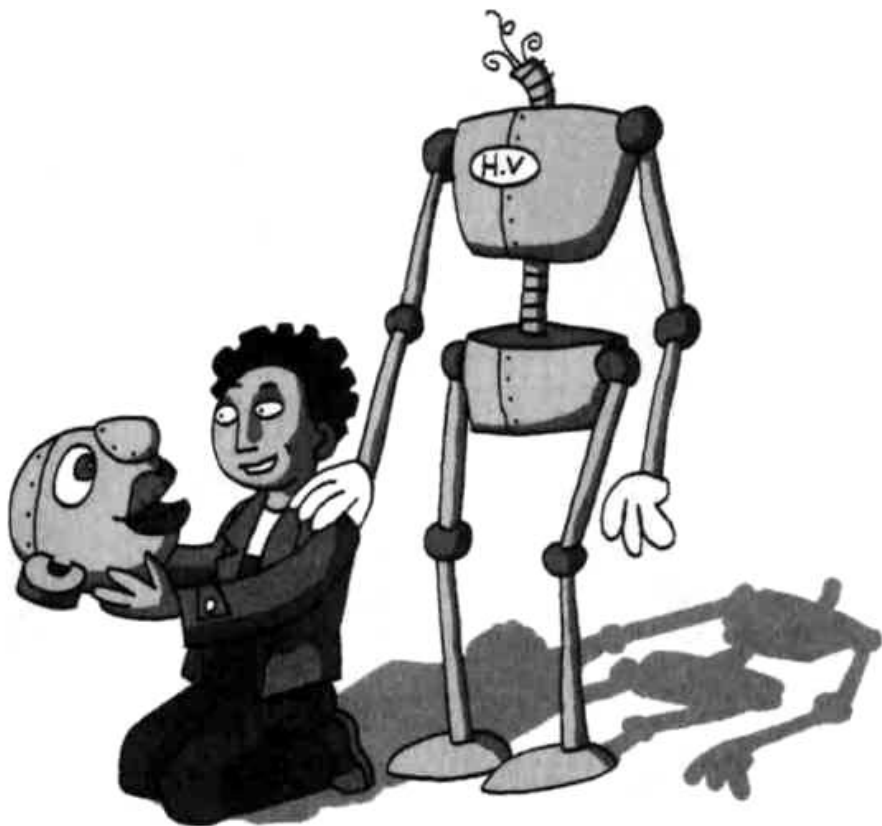
Yvon acheva de les décider :

— HV a vraiment une bonne bouille, à votre place je n'hésiterais pas. Quant à son torticolis, je m'en charge : une simple erreur de montage.

Antoine s'agenouilla près de la tête d'acier qui souriait, la caressa.

— Tu es sauvé, mon Achvé.

— An-tou-ane ! répondit le robot.





V

Retour de vacances

*Auteur : Michel Grimaud
Illustrateur : Pascale Émery*

— Vous avez passé de bonnes vacances ? demande Malika Tazem.

— Mégasuper ! s'exclame Philibert D'Zenga, un sourire ouvert jusqu'aux oreilles.

— Très cool... fait Cristelle Damiano.

— Hyper chouettes, renchérit Trinh Van Truong.

— Bonnes, conclut avec sobriété Franka Marinescu.

— Et toi, alors, qu'est-ce que tu as fait ? reprend Philibert.

— Moi, dit Malika en souriant avec une fausse modestie évidente, mes parents m'ont confiée à la famille Spir'hemmitthi-Arr-Arrth-Na'ahrm-Nourrhemmhermtr'...

— Tu peux répéter ? s'exclame Philibert en ouvrant des yeux grands comme des soucoupes volantes.

— En réalité, je préfère les appeler Spir'. Ils habitent la constellation du Serpent-Crocodile...

— C'est loin ?

— Non, pas très... Dans les 37 000 années-lumière.

— Oh ! ouais, en effet, pas terrible ! lance avec un dédain affiché la jolie Cristelle en actionnant sa ceinture anti-gravité.

Les autres la voient s'élever, se lancer dans un gracieux vol plané à travers la bulle de Communication où les cinq copains sont rassemblés. Ou plutôt leur image virtuelle en 3-D, puisqu'en réalité Malika, Philibert, Cristelle, Trinh et Franka sont dispersés aux coins de la France, et qu'ils ne se parlent et ne se voient que par l'entremise du V-Réseau.

— 37 000 années-lumière ? grommelle Philibert. Le voyage n'a pas dû être très long, alors...

— Tu rigoles ? C'est un secteur encore à l'écart des grands tunnels du réseau fractal. Il paraît que la constellation ne sera pas raccordée à

la transverse directe avant 50 ou 60 000 ans. Pour l'instant, il faut passer par je ne sais combien de Portes. Au moins quarante ou cinquante. Ça fait facile vingt-quatre heures de traversée... Vous imaginez le temps perdu ! Surtout que la constellation du Serpent-Crocodile se trouve près du centre galactique – ce qui veut dire que la gravité y est extrêmement forte. Il y a donc beaucoup de planètes instables, et pour échapper aux secousses, il faut constamment se déplacer d'un monde à l'autre à l'aide de petites Portes locales... Mais au moins on voit du pays !

— Wouahou ! Ils étaient sympas au moins, M. et M^{me} Spir' machin-chose ?

— Attends, attends... je n'ai jamais dit qu'il y avait un monsieur et une madame. Les familles serpentes-crocodiliennes sont formées de sept cents à neuf cents membres. À vrai dire, mes Spir', je n'ai jamais pu les compter, encore moins les différencier. Tu vois, ils ressemblent à une pelote de vers roses, chacun gros comme un serpent python. Mais c'est sûr qu'ils étaient sympas. Chaque jour, ils me donnaient un S'rinkh' alograth-mar-tha'am lar... C'était délicieux !

— Oui, oui, d'accord. Et c'est quoi, ça, un S'rrr... bidule ?

— Une sorte d'excroissance qui pousse dans les interstices de chaque famille. Comme une verrue géante, tu vois ? Les Spir' devaient s'en débarrasser régulièrement et m'en faisaient cadeau. Les S'rinkh' me servaient à la fois de guide pour les promenades, car ils possèdent un embryon d'intelligence, et aussi de nourriture...

— Quoi ?



— Allons, vous affolez pas comme ça ! En fait, c'est un service que je leur rendais. En outre, ces S'rinkh' sont bourrés de protéines, avec un goût de gambas grillées à l'ail. Je...

Malika doit s'interrompre sous l'averse de cris d'horreur qui pleuvent sur sa tête frisée. Sa bouche se gonfle en une moue plutôt fiérote. Elle lance :

— Quand les étrangers vous invitent, on se conforme à leurs coutumes, je vous signale... Dis-nous donc où tu es allé, Phil, au lieu de jouer les raffinés !

— Pour moi, ça a été Mars...

À nouveau les exclamations fusent. Mais, cette fois, elles relèvent plutôt de la moquerie.

— Mars, l'autre ! C'est la banlieue, ça, mec !

— Et nulle, en plus ! Pourquoi pas Levallois-Pourrie ?

— Berret, pas Pourrie. Je le sais, j'y habite. Et ça n'a rien de moche. Au contraire, on y trouve les plus beaux jardins de France, avec des plantes géantes qui viennent de Sylvert, la planète tropicale de la constellation de...

— Eh ! Oh ! On te demande pas où t'habites, on te demande de nous raconter les déserts rouges de Mars...

— Mais vous n'y êtes pas du tout... Mars n'a rien d'un désert. Elle a été presque entièrement terraformée par les Solphures d'Andromède V. Tous les canaux [3] autrefois asséchés sont devenus des fleuves de deux kilomètres de large où naviguent des millions de voiliers solaires... Toutes les vallées sont couvertes d'herbes à croissance rapide et de cultures transgéniques. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais une bonne partie de ce qu'on mange ici sur Terre vient de Mars. Et comme la pesanteur y est moindre, les animaux transplantés y ont grandi spontanément.

Si vous pouviez voir ces girafes avec un cou de vingt mètres de hauteur ! Il faut tout vous apprendre, décidément ! D'ailleurs, on ne doit plus dire la planète rouge, mais la « planète verte »...

— D'accord, d'accord, lâche Cristelle qui est redescendue de son vol en apesanteur. Mais moi, mes vacances, si tu permets, c'était quand même autre chose... Je suis allée sur le satellite Carbon de la planète Argon du système Ataragon de la Nébuleuse du Magron, dans le sixième cercle de la constellation d'Antaaron de la galaxie spirale Tron... Et alors ? Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? C'est pas compliqué, il y a une ligne directe depuis Sirius. Sept millions d'années-lumière, une heure de voyage. Bon... disons une heure et demie !

— Hmmm... et on y fait quoi, sur le satellite Barcon ?

— Carbon ! Tu le fais exprès ? Ce n'est qu'une seule et immense

ville qui...

— Je rêve. La belle Cristelle est allée en vacances en ville !

— Laisse-moi te dire, Malika, que cette ville compte cent soixante-trois milliards d'habitants. Elle possède des immeubles en teofluorure de carbone de seize kilomètres de haut. Et on peut y côtoyer seize mille races et espèces venues des sept cent quatre-vingt-onze galaxies du onzième cadran. Mes parents voulaient que j'apprenne les langues oustrico-baryanes. On les parle entre Bargoron et Ongron, la région la plus riche de l'Univers au point de vue industries. Un secteur porteur, quand on veut comme moi se lancer dans la carrière diplomatique...



— La carrière diplomatique ? s’esclaffe Trinh. À onze ans, tu penses déjà à ta carrière ? Alors que les études durent jusqu’à trente ans ! T’as le cerveau qui fait de la gonflette, dis donc... Moi, contrairement à vous tous, j’ai passé de vraies vacances sur Hydra.

Une planète entièrement recouverte d'eau de la constellation du Poulpe. Vous savez combien j'aime la mer et les bateaux. Eh bien, sur Hydra, il n'y a que ça. De l'eau, de l'eau, de l'eau... On y vit sur de petites cités flottantes bâties sur des agglomérats de coquillages. Le seul problème, ce sont les mégaophtémédusomorphes.

— Ah ? s'étonne Philibert. Attends que je devine... Ce sont des méduses carnivores de dix mètres de diamètre, c'est bien ça ?

— Heu... Dire qu'elles atteignent facilement cent mètres serait plus près de la vérité. Elles font surface en hiver et...

— Alors tu n'en as vu aucune puisque nous sommes en septembre !

— C'est-à-dire... Sur Hydra, c'était précisément l'hiver. Mais rassurez-vous, les Hydrasiens possèdent des bulles de protection fort efficaces. Elles servent également à se protéger des orages magnétiques d'une puissance dévastatrice qui secouent périodiquement le globe, soulevant des vagues ondulantes qui peuvent monter jusqu'à trois cents mètres...

— Bon, on a tous compris. Tu as passé l'intégralité de tes merveilleuses vacances sous une bulle de protection. Et toi, Franka ? Tu n'as encore rien dit.

La timide petite Franka fait clignoter ses grands yeux noirs.

— Moi, vous savez... mes parents ne sont pas très riches, alors je ne suis allée qu'à 183 années-lumière. Sur la planète Tridan – plus exactement au royaume de Gandahar.

— Jamais entendu parler, lance Malika avec suffisance. Et on y trouve quoi, dans ce royaume ?

— C'est beau. C'est vert et orange, les couleurs des prés et des forêts. Pour les longues distances, on vole sur des libellules géantes. À terre, on circule à dos d'insectes, géants également, tous très pacifiques. Il faut dire que les Gandahariens ne chassent pas et se contentent de manger les fruits et les légumes qui poussent partout. Il en existe plus de mille espèces, avec des saveurs extraordinaires. Les villes, en pierre blanche et en cristal de roche, sont dissimulées dans la nature. La néo-mer de Transparence, qui borde les côtes, est...

— Bon, bon ! fait avec humeur Cristelle. Tout ça n'a rien d'extraordinaire. Qu'est-ce que tu as dû t'ennuyer...

— M'ennuyer ? J'y passerais ma vie, fait tout bas Franka, qui a encore des étoiles de rêve plein les yeux.

— Dites, c'est pas tout ça, intervient Philibert. Il va être l'heure de se brancher sur notre hypno. C'est la rentrée, faut pas l'oublier. Qu'est-ce qu'on doit intégrer, aujourd'hui, dans notre ordi ? Les théories

d'Einstein, non ? Fini, les vacances !

— Bof... dans deux mois, ça recommence, conclut avec philosophie Malika. Aux prochaines, j'irai...

Mais personne ne peut entendre les souhaits de Malika concernant ses prochaines vacances bisemestrielles. La bulle de Communication éclate, les images virtuelles 3-D des cinq vacanciers s'effacent ; tous et toutes, après ces retrouvailles de rentrée, ont regagné leurs polyblocs dispersés dans l'Hexagone. Malika à l'Escalet, Cristelle en Bretagne, Trinh à Grenoble, Franka à Strasbourg – et Phil à Levallois-Berret, évidemment. Maintenant, en route pour une heure d'hypno-enseignement !

Sur l'écran de Malika, la maîtresse sourit en lui souhaitant une bonne rentrée. Ce n'est pas une personne réelle, bien sûr. Seulement une image. N'empêche que l'image – celle d'une dame frisée, avec des lunettes rondes et un nez pointu – a l'air de s'adresser directement à elle.

— Pas trop dure, cette rentrée ?

— Bof... fait Malika.

— Bof ? Sais-tu qu'il y a trente ans, les collégiens devaient travailler six heures par jour et neuf mois par an ?

— D'accord, m'dame. Mais moi j'aime quand même mieux les vacances !

— D'accord. Alors parlons-en, des vacances. Es-tu seulement au courant qu'autrefois on ne pouvait les passer que sur Terre ? Alors qu'aujourd'hui, à trois mois de l'an 2000, on peut aller si loin... à l'autre bout de l'Univers ! Peux-tu me dire grâce à qui ? Et quand ?

— Heu... en 19... quelque chose. Quand les aliens...

— On dit les Galactiques, c'est plus poli. Et le grand changement a eu lieu en 1969, année où, pour la première fois, un homme marcha sur la Lune. C'est ce saut de puce qui a décidé les multiples races extraterrestres sillonnant la galaxie et observant la Terre depuis des siècles à mettre fin à notre isolement. Ces êtres suprêmement évolués s'étaient bien rendu compte qu'avec la bombe atomique, les guerres, la pollution, nous risquions de nous détruire à brève échéance. Alors...

— Je sais, m'dame, je sais ! Les Galactiques nous ont offert leurs secrets. Leurs technologies fabuleuses. Maintenant il n'y a plus de guerres, plus de maladies, plus de pauvreté, et la Terre est redevenue propre. En plus, grâce aux Portes spatiales qui permettent des déplacements quasi instantanés, il est maintenant possible d'aller à l'autre bout de l'Univers en moins de temps qu'il n'en faut pour

l'écriture...

— Bravo, Malika. Mais tu viens de prononcer un mot qui m'intéresse vivement. *Écrire*. Alors tu vas prendre ton stylor, une feuille thermique, et comme premier exercice tu vas me raconter tes vacances. C'est parti !

Malika a une petite moue boudeuse vite évaporée. La mine concentrée, elle se penche sur sa feuille. Et elle commence à écrire.

Mes parents m'ont confiée aux Spir'hem-mitthi-Arr-Arrth-Na'ahrm...

Comme elle en a pour un bon bout de temps, nous allons l'abandonner ici.

Allez... on saute à l'histoire suivante !





IV

Le Secret des Ordmen's

*Auteur : Alain Grousset
Illustrateur : Natali Fortier*

À l'aube du XXI^e siècle, la planète Terre offrait un bien triste spectacle à ses contemporains.

Par manque de prévoyance, de sagesse, de cohésion, l'humanité avait brisé le fragile équilibre qui la liait à la nature. La fumée des usines cachait le soleil. La déforestation avait transformé de verts paradis en sols stériles. Les ordures envahissaient les cités qui s'étaient peu à peu transformées en gigantesques décharges publiques. On construisait des tours toujours plus hautes, pour échapper aux détrit's, aux vapeurs toxiques. Pour couronner le tout, la planète se réchauffait et les mers s'évaporaient.

Alors on créa la « Brigade du Contrôle Sanitaire ».

Des hommes et des femmes quittaient le confort douillet des buildings pour arpenter le « monde d'en bas » – de véritables dépotoirs – le temps d'une patrouille. Ils mesuraient le degré de toxicité de l'air, opéraient des prélèvements dans les déchets, notaient la présence d'éventuels animaux dégénérés. Les risques étaient raisonnables et la paye alléchante. C'est ce qui avait motivé Mark Finn, 20 ans, à s'engager. Il étudiait l'histoire à la faculté d'Arlevignon – Arles et Avignon ne formaient plus qu'une seule et même cité – et sa bourse lui permettait à peine de payer son loyer. En travaillant à mi-temps pour la Brigade, il espérait mettre rapidement un peu d'argent de côté. Il pourrait peut-être même se payer des vacances, l'été prochain. Il avait toujours rêvé de visiter Chicayork, aux États-Unis.



Mark Finn réfléchissait à tout cela, un petit sourire au coin des lèvres, lorsque l'ascenseur se mit en marche. Clang ! La longue descente vers le « monde d'en bas » commençait. 286 étages ! Une demi-heure de trajet ! Il avait largement le temps de vérifier son

équipement. Compteur Geiger, médikit, analyseur d'atmosphère, détecteur de vie, trousse de prélèvements... Tout semblait OK. La combinaison, à présent : sangles, gants, casque, visière, filtre à air. Pas de problème. Il était fin prêt pour une nouvelle patrouille. Comme à chaque fois, il profiterait de son expédition pour tenir à jour la carte du secteur exploré. En effet, rien ne ressemble plus à un tas d'ordures... qu'un autre tas d'ordures ! La géographie du « monde d'en bas » était fluctuante. Les monticules de déchets pouvaient changer de place ou d'apparence, comme des dunes de sable balayées par les vents du désert. Il fallait dessiner des cartes précises, puis noter les modifications du relief au jour le jour. S'il manquait de rigueur, un patrouilleur risquait d'errer sans fin dans cet univers sordide.

Clang ! Les suspensions hydrauliques de l'ascenseur venaient de toucher le sol.

La porte grise coulisssa en chuintant. Mark réprima une grimace. Son filtre à air atténuait la puanteur mais ne parvenait pas à la supprimer totalement. Surmontant son dégoût, il sortit de la cabine puis balaya les environs du regard.



La mer d'ordures s'étendait à perte de vue, jusqu'à l'horizon. Un décor déprimant, grouillant de vermine, çà et là ponctué par la base des tours d'habitation. À vingt mètres du sol, ces gigantesques monolithes disparaissaient dans un banc de nuages stagnants, une nappe grise et

compacte.

Mark Finn prit la direction du secteur sud. Il marchait d'un pas régulier, minuscule silhouette perdue au milieu des déchets.

Parfois, ses jambes s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans des matières difficilement identifiables. Tout ce qu'on pouvait en dire, c'était qu'elles se trouvaient dans un état de décomposition avancé. Lorsque ce genre de mésaventure lui arrivait, le patrouilleur n'avait pas trente-six alternatives : il s'accrochait tant bien que mal à un bout de ferraille, se hissait hors du borborygme, et reprenait courageusement son chemin.

Au bout d'une heure, un petit crachin se mit à tomber. Le jeune homme enfila son poncho de protection en shmexlar renforcé. En cette saison, les pluies acides n'étaient pas trop virulentes, mais il valait quand même mieux être prudent. Il déboucha une éprouvette pré-étiquetée pour recueillir l'eau suspecte. Une fois le tube rempli, il le rangea dans sa musette. La pluie cessa presque aussitôt. Il consulta sa carte. Une grosse épave de camion citerne trônait au sommet d'une colline de pourriture, non loin de lui. Cela ressemblait bigrement à la frontière du secteur sud, but de la présente expédition.

Soudain, une chose poilue détala entre ses jambes en couinant. Un rat à trois queues ! Le sang de Mark ne fit qu'un tour. On avait déjà vu des rongeurs avec deux appendices dorsaux, mais trois, c'était exceptionnel. S'il parvenait à capturer vivant ce mutant, la Brigade lui verserait une prime importante.

— Chicayork, me voilà ! gloussa-t-il en s'élançant, les bras en avant.

Avant qu'il ait fait trois pas, le sol se déroba sous lui.

« Une crevasse !!! » eut-il juste le temps de penser avant de faire le grand plongeon. Les ordures l'avalèrent. L'univers tout entier bascula autour de lui. Il hurla, de peur d'abord, puis de douleur lorsqu'une arête de métal lui déchira la jambe. Il y eut un choc sourd, suivi d'un craquement sonore. Une douleur aiguë irradiait tout son être et il perdit connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, englué dans une demi-conscience nauséuse, Mark Finn eut deux surprises :

1/ il était encore en vie ;

2/ une petite fille en haillons se tenait à cinq mètres de lui.

Le patrouilleur cligna des paupières plusieurs fois. Était-il victime d'une hallucination ? Que pouvait bien faire une gamine, dans une galerie creusée parmi les ordures ? Il essaya de se relever mais une

onde de douleur explosa, comme une bombe à retardement, au creux de sa jambe blessée. Il retomba. Des papillons sombres dansaient une sarabande infernale devant ses yeux. La fièvre le faisait transpirer à grosses gouttes. Il tendit une main implorante vers la petite fille :

— Aide... Aide-moi.

Au lieu de quoi elle fit volte-face et partit en courant.

Le jeune homme sombra une fois encore dans le néant.

À son réveil, Mark se trouvait sur un brancard bringuebalant, porté par deux gaillards. La fillette ouvrait la marche. Combien de temps était-il resté inconscient ? Impossible de le dire.



Soudain, une idée le frappa de plein fouet avec la force de l'évidence :

« J'ai été recueilli par des Ordmen ! »

Les Ordmens, ou « peuple des ordures », étaient une véritable légende pour les habitants des hautes tours. Bien sûr, notre héros en avait entendu parler, comme tout le monde, mais sans vraiment accorder du crédit à ces histoires. Comment des humains auraient-ils pu survivre dans un monde aussi inhospitalier ? Il n'y avait rien à manger, ou presque, dans les immondices. Les produits chimiques infestaient tout. Quant aux rats mutants, les spécimens capturés avaient fait l'objet de nombreuses analyses. Résultat : ils n'étaient pas comestibles.

Le patrouilleur observa ses sauveurs avec une attention accrue : le teint cireux, d'une blancheur virant presque au bleuâtre, des cheveux gris-argent, de grands yeux tristes aux pupilles constamment dilatées. Leurs vêtements se résumaient à des pagnes, des mocassins qui rappelaient ceux des Indiens d'Amérique.

« Mon Dieu, songea le jeune homme, comment font-ils pour respirer sans filtre à air ? »

Il essaya de parler, mais sa bouche paraissait aussi sèche et craquelée qu'un [oued](#) [4] tête lui tournait. Il dut faire un sérieux effort pour ne pas s'évanouir à nouveau.

L'étrange équipage déboucha bientôt dans une immense grotte. Les parois étaient constituées de déchets agglomérés. D'énormes vers luisants suspendus à des piques fournissaient l'unique source de lumière environnante. À chaque fois qu'il croisait l'une de ces créatures, le compteur Geiger de Mark s'affolait.

« Ces bestioles doivent être complètement irradiées ! » s'étonna le garçon en son for intérieur.

Ils arrivèrent dans une sorte de campement fait de toiles de tentes rapiécées. Ce bric-à-brac hétéroclite n'était pas sans rappeler les bidonvilles si courants vers la fin du XX^e siècle, dans les pays du tiers-monde. Des femmes alimentaient un feu sous d'énormes marmites. L'odeur du plastique amalgamé à des combustibles charbonneux vous prenait littéralement à la gorge. Des adultes en haillons, comme la petite fille, boitillaient en s'appuyant sur des béquilles. Beaucoup avaient l'air malades, presque impotents. Les enfants s'agglutinaient autour du brancard. Ils observaient le blessé avec une crainte mêlée d'excitation, tout en échangeant des propos dans une langue incompréhensible. Le patrouilleur se mordit la lèvre inférieure. Ce babillage incessant, [galimatias](#) [5] dénué de tout sens, lui donnait le tournis. De plus, les cahots du transport commençaient à lui soulever le cœur. On le déposa enfin sous le toit d'une hutte bien plus grande que les autres. Un vieil homme aux allures de chaman l'attendait. Il examina sa jambe meurtrie avec attention, puis donna une série

d'ordres brefs. Deux femmes débarrassèrent Mark de sa combinaison, avec une infinie douceur. Une main décharnée enleva le groin transparent de son filtre à air. Il voulut protester mais n'en eut pas la force. Cette même main glissa une plante étrange sous son nez. On aurait dit une sorte d'iris. Il ferma les yeux, enivré de senteurs, et une bienveillante inconscience lui épargna les douleurs de l'opération.

Il se réveilla plusieurs fois, les jours suivants, mais sans vraiment réussir à reprendre pied dans la réalité. À sa grande surprise, il s'aperçut qu'on pouvait respirer sans filtre. Ses poumons s'adaptaient. Ou alors l'air était moins nocif que ce que les autorités laissaient croire.



À chacun de ses réveils, une femme lui faisait ingurgiter une boisson chaude et amère. Puis, de nouveau, il se sentait partir.

La quatrième fois, il eut le temps de voir le moignon bandé qui

remplaçait son genou droit. L'air lui manqua et des larmes coulèrent aussitôt le long de ses joues. La femme qui se tenait toujours à son chevet eut une expression triste. Elle lui caressa les cheveux en murmurant des paroles d'apaisement. Le jeune homme avait l'impression d'être un bouchon dérisoire, flottant sur un océan de détresse. L'océan le ballotta, le chahuta, pour finalement l'engloutir. Il se sentait bien trop faible pour lutter contre la déprime.

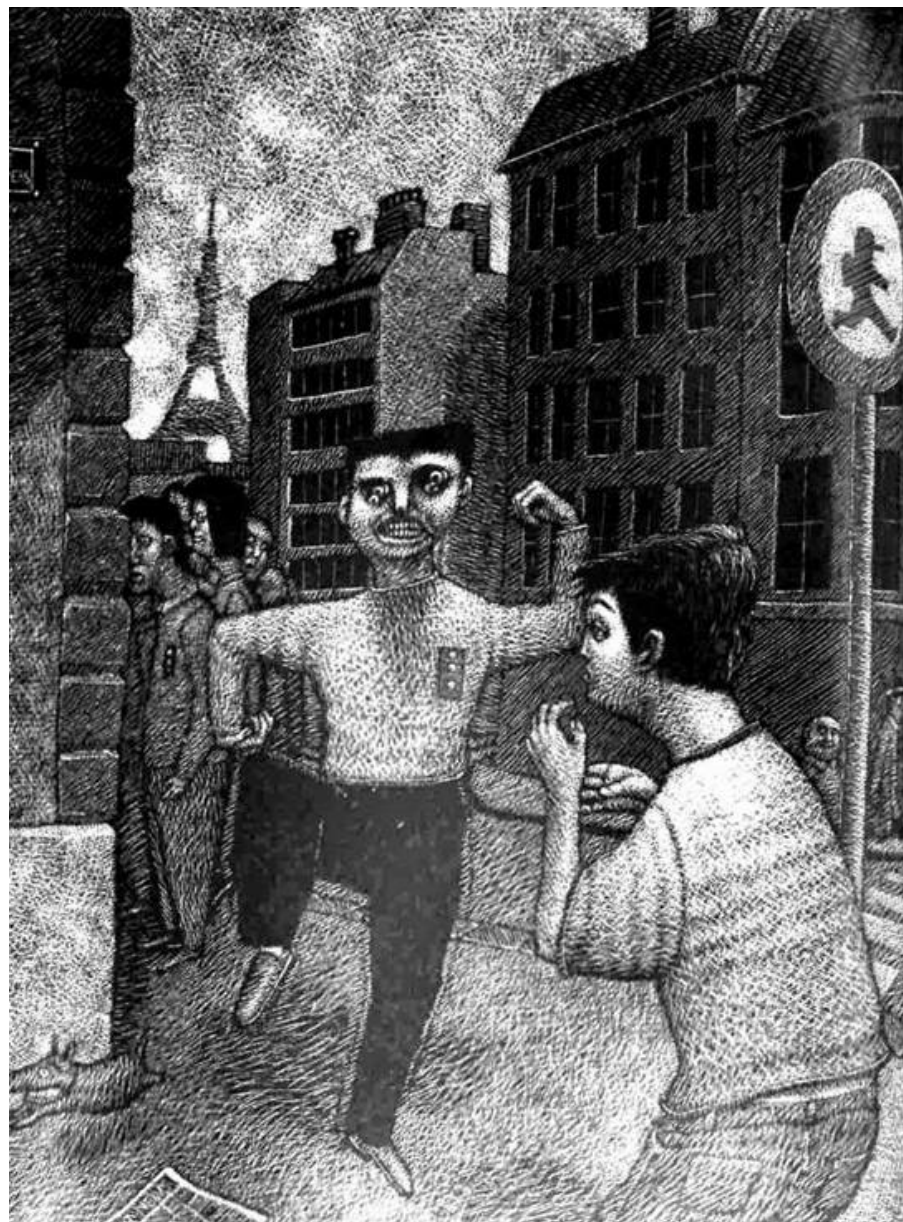
Une semaine plus tard, Mark fit ses premiers pas, aidé d'une béquille. Ses hôtes paraissaient se féliciter de ses progrès. Ils applaudissaient à chaque fois que le convalescent avançait d'un nouveau mètre.

Le lendemain, le vieil homme qui semblait être le chef de la tribu aida Mark à sortir de la hutte. Tout le village était réuni pour un grand banquet. On installa l'ex-patrouilleur à la place d'honneur, en bout de table. Le jeune homme aurait bien voulu faire un discours pour remercier ces gens si prévenants. Mais comment ? Malgré ses efforts répétés, il n'avait pas réussi à saisir un traître mot de leur vocabulaire.

Des femmes apportèrent le plat principal, un bouillon qui paraissait plutôt meilleur que la mixture à laquelle Mark était habitué. La faim le tenaillait terriblement. Il plongea sa cuillère en bois dans le potage et faillit hurler : un gros orteil surnageait au milieu d'autres bouts de viande d'origine douteuse. Il regarda autour de lui, paniqué, et aussitôt un détail lui sauta à la figure : une bonne partie du peuple des ordures portait des pansements, cachés sous leurs guenilles. Et ces bandages de fortune dissimulaient eux-mêmes d'horribles moignons. Les culs-de-jatte étaient nombreux, de même que les estropiés de toutes sortes.

Alors, seulement, il comprit quel était le secret des Ordmen.





VII

Reçu avec « Mention très bien »

*Auteur : Michel Jeury
Illustrateur : Aurélia Grandin*

Dans la cour de mon lycée parisien, la foule était très dense. Surtout du côté du tableau qui affichait les résultats du bac. J'envoyai R.O. 7, mon androïde personnel, en reconnaissance. Il joua des coudes avant de réapparaître pour me lancer, radieux :

— Léo, j'ai le plaisir de t'annoncer que tu es re... re... re...

Il s'immobilisa, un pied en l'air. Ça y est, ses circuits avaient encore grillé ! J'essayai de rester calme :

— Reprenons, R.O. 7. Répète : est-ce que je suis reçu ou recalé ?

Ma question accentua son sourire et la stupidité de son expression. Quand je vis la fumée sortir par ses oreilles, je hurlai :

— Stop ! Oublie ce que j'ai dit ! Ne bouge pas, attends-moi ici !

À mon tour, je me ruai vers les résultats en bousculant les androïdes que mes camarades avaient chargés de la même mission que moi. Car à l'aube de ce XXI^e siècle, tous les enfants étaient chaperonnés jusqu'à leur majorité par un compagnon d'apparence humaine. Un ange gardien inséparable. Un espion qui les suivait comme leur ombre. Si ces mécaniques étaient sévères et têtues, elles se révélaient parfois très fragiles. Et si naïves qu'on pouvait aisément les duper ! En fait, je compris pourquoi R.O. 7 avait cafouillé. À la 94^e ligne, l'affiche annonçait :

Chardon Léo : 162 / 200. RECALÉ (Mention très bien)

J'avais donc décroché le bac. Et avec plus de 16 de moyenne ! Bien entendu, le terme de recalé était dû à la distraction d'une secrétaire. Ou à une erreur de l'ordinateur. Je bondis vers R.O. 7 pour hurler vers l'oreille qui lui servait de micro :

— Je suis reçu, robot débile ! Reçu, tu entends ? Réfléchis : comment veux-tu que je sois *recalé avec mention très bien* ?

— Je te félicite, Léo. Tes parents seront très déçus.

Inutile d'insister. R.O. 7 était bon pour la casse.

À peine rentré dans notre appartement du 44^e étage, la voix suave et familière d'une hôtesse d'aéroport m'accueillit :

— Bonsoir Léo. Il est 17 h 04. Demain vendredi, vous avez géographie, anglais et [domotique](#)[6]. N'oubliez pas de modifier votre programme d'hypno-enseignement pour la nuit...

— Demain, ma vieille, c'est le 30 juin 2000 : le premier jour des vacances ! C'est toi qu'il va falloir reprogrammer !

— Votre mère ne rentrera qu'à 19 heures. Elle vous recommande...

Je n'écoutais plus. Chaque soir, la même voix me débitait la liste des tâches à effectuer. Les premiers temps, j'étais ravi et attentif. Mais à la longue, j'avais fini par trouver insupportables les intonations niaises de cette speakerine inconnue.

— Papa ? Tu es rentré ?

Une série de chuintements caractéristiques me répondirent. Ils provenaient de la cuisine, signe que la machine à laver, le four et l'autocuiseur étaient en marche. En entrant dans le séjour, je faillis buter sur l'aspirateur automatique qui en sortait et j'entendis :

— Eh oui, monsieur Chardon. Votre fils a été recalé au bac...

J'écartai R.O. 7 et bondis aussitôt vers mon père, qui, comme chaque soir, était vautré dans son fauteuil devant la télé-tridi :



— N'écoute surtout pas ce bipède borné ! Il débloque complètement. Quel est mon total de points, hein, R.O. ? Dis-le-lui !

— Oui : 162 points sur 200 ! Et j'ai obtenu la mention très bien ! Tu vois bien que mon androïde est détraqué ! Papa, tu m'écoutes ?

— L'affiche ajoute que Léo a été *recalé*, précisa R.O. 7.

Du coup, mon père leva les yeux vers moi pour grommeler :

— Bon, il doit y avoir une erreur. Il faudrait joindre le bureau des examens. Oh, attends ! Écoute un peu les infos...

Quel record ! En annonçant mes résultats au bac, j'avais réussi à détourner mon père de la télé durant dix secondes. Quel exploit me faudrait-il accomplir pour avoir une vraie conversation avec lui ? Sur l'écran, un journaliste enthousiaste déclarait sur un fond de nuit étoilée :

— *Selon des sources bien informées, des extraterrestres auraient pris contact avec la Terre. Ils viendraient d'Alpha du Centaure et seraient sur le point d'arriver. S'agit-il d'un canular ou du plus grand scoop du siècle ? Le Président du gouvernement mondial, Mend-Oza, n'a pas encore confirmé cette stupéfiante information.*

Furieux, j'éteignis l'appareil. Les extraterrestres, on en parlait beaucoup mais on n'en avait pas encore vu la queue d'un. Et la grande affaire du jour, c'étaient plutôt mes résultats, non ?

Résigné, mon père téléphona au centre d'examen. La ligne était occupée. Sans doute hélas pour très longtemps ! J'affirmai :

— Aucun problème : je suis reçu, j'ai réussi toutes les épreuves. Maintenant, à toi de tenir tes engagements...

Si je décrochais le bac, mes parents m'avaient promis un week-end sur la Lune. Le voyage coûtait une fortune. Mais mon père, ingénieur dans l'aéronautique, avait de grosses réductions. Il avait déjà pris une option pour le charter spécial du 1^{er} juillet 2000. Une place : la mienne. Comme passager. Car dès l'année suivante, j'étais décidé à entreprendre une carrière de pilote. Pilote d'astronef, évidemment.

— Doucement, Léo. Je veux d'abord savoir si tu es *vraiment* reçu.

R.O. 7, qui était à nouveau resté un pied en l'air pour une raison inconnue, m'adressa un sourire niais et crispé. Il dégageait une très inquiétante odeur de brûlé...

Le lendemain, je me rendis au lycée. En avisant l'interminable queue au guichet des réclamations, je renonçai. On était le vendredi 30. À 18 heures, le numéro de téléphone du centre d'examen était toujours occupé. Je voulus convaincre mon père :

— Puisque je te dis que je suis reçu... Laisse-moi donc partir

demain !

Si je ratais ce week-end du 1^{er} juillet, l'opportunité d'un tel voyage ne se reproduirait pas avant six mois. Mais si mon père achetait ce billet qui lui coûtait un mois de salaire et si j'étais recalé... il ne me le pardonnerait pas ! Inflexible, il répliqua :

— Pas question de prendre ce risque. Surtout que je vais devoir t'acheter un nouvel androïde personnel.



J'étais consterné. Dépité. Je m'étais privé pendant un an de sorties avec les copains. J'avais même renoncé à voir mon amie Lise, qui m'avait sûrement oublié. J'avais passé trois cents nuits avec, sous l'oreiller, un magnétophone qui rabâchait les mêmes litanies : résumés

d'histoire, théorèmes, cours en langue étrangère... Bref, neuf mois de cauchemar. Et ces efforts aboutissaient à une intolérable injustice !

À l'aube, je me réveillai en sursaut. En une seconde, ma décision fut prise... Je me levai en douce, m'habillai et me glissai dans la chambre de mes parents. J'ouvris le tiroir de la table de nuit et m'emparai de la cartepass de mon père. Au moment où je quittais l'appartement, une voix familière m'apostropha :

— Où vas-tu, Léo ? Il est cinq heures du matin !

C'était R.O. 7. Comment lui échapper ? Seuls mes parents savaient comment le désactiver. Je rusai :

— Tes batteries faiblissent. Il est bien cinq heures, mais de l'après-midi. Je vais me balader dans Paris. Remets ta pendule à l'heure.

Après une hésitation, R.O. 7 me suivit. La nuit était tiède et claire, les rues désertes. Mon androïde s'immobilisa aussitôt :

— Que se passe-t-il, Léo ? Il fait sombre, ce n'est pas normal.

— Pardi, c'est la plus longue éclipse de Soleil du siècle ! Ne me dis pas que cette information ne figure pas dans tes circuits ? Ta mémoire électronique serait-elle si défaillante ?

Perplexe, R.O. 7 fronça les sourcils sans répondre. Les androïdes pris en défaut étaient rarement réparables. Ils étaient désactivés avant d'être mis au rebut. Ce qui, même pour un robot, était sûrement très humiliant.

Je hélai un taxi aérien sans conducteur et glissai la cartepass de mon père dans la fente du tableau de bord.

— Nous allons à Cosmorly. Secteur des charters pour la Lune.

À côté de moi, R.O. 7 murmurait à voix basse :

— Voyons... une éclipse le 1^{er} juillet 2000... vérifions tous nos calculs : après celles du 18 juillet 1860 et du 18 août 1868...

Il lui faudrait bien dix minutes pour découvrir qu'il avait été berné. Dix minutes. C'était le temps dont je disposais pour trouver le moyen de le semer... et pour me procurer un billet pour la Lune !

En pénétrant sous l'immense dôme de verre du spatiodrome, je fus saisi de vertige. La foule était déjà dense. Bravant le ciel teinté de rose, des fusées décollaient dans de grands déchirements de feu. R.O. 7 à mes trousses, je me dirigeai vers un guichet automatique qui avala ma cartepass et afficha sur l'écran :

« Achat du billet à confirmer par vérification vocale et digitale. »

J'étais coincé. La somme à débiter était trop importante, seul mon

père pouvait la débloquent. Derrière moi, R.O. 7 marmonnait :

— *Dans une éclipse, l'occultation se produit si le point défini par (2) se trouve à une distance de (1) égale au rayon de la Lune, soit : $(x - \alpha)^2 + (y - \beta)^2 = R^2$... [7] »*

Soudain, le regard de R.O. 7 tomba sur l'horloge du hall. Elle affichait 6 h 00. Perplexe, mon androïde allait réagir lorsqu'un sourire béat illumina son visage lisse :

— Oh, R.O. 2 ? R.O. 2 ? balbutiait-il, en proie à une étrange émotion.

Je me retournai d'un bloc. Face à nous, un androïde personnel de type féminin, une jambe levée, paraissait aussi détraqué que le mien. À ses côtés, un employé confirmait à une jeune fille :

— Votre androïde est hors d'usage, mademoiselle. Je ne peux pas vous donner l'autorisation de quitter la Terre.

— Mais mon charter pour la Lune décolle dans un quart d'heure !

— Certes. Mais sans un androïde en bon état, c'est impossible.

Je m'approchai. Cette jeune fille ressemblait terriblement à...

— Lise ? C'est toi, Lise ?

— Léo ! Oh, comme je suis contente de te retrouver !

Elle se jeta dans mes bras. J'étais surpris, ému, rassuré : Lise ne m'avait donc pas oublié ! Pourtant, voilà près d'un an que nous ne nous étions pas vus. Avec sa jupe en vichy et ses longs cheveux blonds et bouclés, elle me parut encore plus jolie que dans mon souvenir. Je me sentis soudain très gauche et balbutiai :

— Ainsi, tu... tu pars pour la Lune ?

— Je crains que mon voyage ne tombe à l'eau ! Tu sais que mon père est ingénieur en astronautique, comme le tien ? Il m'avait promis un week-end sur la Lune si je décrochais mon bac. Hélas, mon androïde personnel est en train de me lâcher.

— Euh... le mien n'est pas en meilleur état : regarde !

R.O. 2 et R.O. 7, juchés sur une patte comme deux hérons, rivalisaient d'amabilités. Mon androïde lui demandait :

— Pardonnez-moi, R.O. 2, mais il est bien 18 h 12 ?

— Non, R.O. 7, il est 06 h 12.

— 06 h 12. Je rectifie. Vous êtes charmante.

— Pourriez-vous confirmer : nous sommes bien le 1^{er} juillet de l'an 0000, n'est-ce pas ?

— Ah non, chère R.O. 2 : de l'an 2000. Deux mille.



Visiblement, l'androïde de Lise ne parvenait pas à digérer cette information. Sa bouche laissa échapper un léger grésillement.

— Et voilà, grommela Lise : son compteur s'est encore bloqué !

Nos deux compagnons se faisaient face, essayant d'accorder leurs données. La voix d'une hôtesse annonça :

« Les voyageurs du charter de 6 h 30 pour la Lune sont priés de se rendre dans leur secteur d'embarquement... »

— Toute une année de travail et je vais rater la Lune ! murmura Lise.

— Attends. Je crois que j'ai une idée.

C'était une idée folle. Mais dans la précipitation du départ, nous avions une chance de réussir. D'une main, je saisis le sac de Lise et de l'autre j'agrippai son bras pour l'entraîner.

— Viens ! Je suis ton androïde personnel ! Nous partons ensemble.

Elle pila sur place, stupéfaite. Dans ses yeux, je lus pêle-mêle de l'hésitation, de la peur et de l'admiration pour mon audace.

— Léo, j'aimerais tant... mais ça ne pourra jamais marcher !

Près de nous, nos androïdes se confondaient en compliments, informations et rectifications diverses. À mon avis, ils en avaient pour la journée. Quand Lise se présenta à l'embarquement, je marchai dans ses pas, une expression neutre sur le visage. L'employé leva vers moi un regard suspicieux, se tourna vers Lise :

— Mais dites-moi... cet androïde est de type masculin !

— Parfaitement, confirmai-je en forçant ma docilité. Modèle 11 bis amélioré. Je suis sorti des ateliers le mois dernier. J'accompagne mademoiselle Lise Gillot.

— Exact, confirma mon amie avec aplomb. Y a-t-il un problème ? Une loi interdit-elle à une jeune fille d'avoir un androïde mâle ?

— Aucune, certes, grimaça l'employé. Mais...

Il soupira, se contenta de bougonner à voix basse :

— On aura tout vu. Quelle audace ! De mon temps, les parents...

— Y a-t-il un problème, monsieur ? insistai-je avec un sourire majuscule et d'une voix un peu plus forte.

L'employé s'empressa de nous laisser passer : il devait se méfier comme la peste des réactions imprévues de ce nouveau modèle 11 bis qu'il n'avait – et pour cause – encore jamais vu !

Une fois engagés dans le long boyau qui menait à la fusée, Lise prit ma main et se pencha vers mon oreille pour murmurer :

— Génial, Léo ! Tu sais, je suis si contente de partir avec toi !

Quand nous entrâmes dans la capsule, mon cœur battait à tout rompre. J'étais impatient de décoller. Je ne me sentirais en sécurité qu'une fois en route pour la Lune. Des hôtesses aidèrent les cent passagers à prendre place sur des sièges inclinés. On se contenta de me sangler, debout, à côté de Lise. Les androïdes avaient droit à moins d'égards que les humains.

« Pendant les dix premières minutes, annonça un haut-parleur, vous ressentirez une sensation d'écrasement parfois désagréable. Par la suite, pendant les douze heures que durera le trajet, la gravité sera nulle. Vous pourrez alors vous déplacer grâce aux semelles velcro situées sous votre siège. En cas de nausée... »



Lise soupira, m'adressa un sourire ravi et leva vers moi le pouce en signe de victoire. Bientôt, un grondement naquit sous nos reins et le vaisseau s'arracha au sol. Par les hublots, j'aperçus les nuages défiler dans un ciel de plus en plus noir. Je sentis le sang quitter ma tête et

affluer vers mes pieds. Je manquai m'évanouir. Sans les sangles, je me serais effondré à terre.

— Ça y est, murmurai-je, dents serrées. Nous larguons le deuxième étage ! À présent, nous fonçons à dix kilomètres/seconde...

Grâce aux nouveaux moteurs ioniques, on gagnait désormais la Lune dix fois plus vite qu'au temps des missions Apollo. Quand une nouvelle violente poussée nous projeta en direction de la Lune, les passagers lancèrent le *hourra* traditionnel ; puis la télé-tridi du bord diffusa un documentaire sur la construction, dans les années 80, de la base scientifique lunaire ouverte depuis peu aux touristes.

Comme Lise, dont la main ne quittait plus la mienne, j'étais trop fasciné par le fabuleux paysage étoilé pour regarder la télé.

Nous venions de nous mettre en orbite autour de la Lune lorsqu'une hôtesse vint nous demander :

— Vous êtes bien Lise Gillot ? Et vous, ne seriez-vous pas... Léo ?

Je rougis jusqu'au front. L'hôtesse précisa :

— Votre père nous a alertés, Léo. Je suis navrée, mais je ne peux



vous laisser alunir tous les deux. Vous allez monter dans une chaloupe et attendre en orbite. Vous serez récupérés dans l'espace par la prochaine navette qui partira de la Lune pour la Terre. Suivez-moi !

Je faillis me rebeller. Mais Lise me calma d'un geste.

— Un jour, nous referons ce voyage ensemble, Léo, me chuchota-t-elle. Mais nous serons membres d'équipage et non plus passagers.

L'hôtesse nous entraîna dans une course et nous fit revêtir des scaphandres autonomes. Puis, tout en nous invitant à monter dans une minuscule chaloupe à deux places, elle programma l'éjection automatique de l'engin. Nous étions à peine installés qu'une sirène d'alarme retentit.

« Regagnez vos places ! ordonnèrent les haut-parleurs. L'alunissage est annulé ! Sanglez-vous sur vos sièges ! Je répète... »

L'hôtesse devint très pâle. Elle referma précipitamment la porte de notre engin et s'enfuit.

— Eh ! s'exclama Lise. Elle nous abandonne ? Que se passe-t-il ?

— Je l'ignore. Stop ! N'essaie surtout pas de sortir. Lise ! Notre départ est programmé... Écoute !

Dans le sas où se trouvait notre capsule, l'air s'échappait à grand bruit. Soudain, je sentis la gravité renaître brusquement.

— Qu'est-ce que c'est, encore ? s'inquiéta-t-elle. Nous tombons ?

— Non. On dirait... on dirait qu'une énorme masse aspire le vaisseau !

À cet instant, une paroi coulissa face à nous... et notre capsule fut éjectée hors du vaisseau ! Une seconde plus tard, nous étions dans l'espace... et j'aperçus, survolant la Lune, un astronef inconnu, mille fois plus imposant que ce que les hommes avaient conçu jusqu'ici. Une sorte de baleine de métal qui aurait pu contenir dix tours Eiffel. Lise laissa échapper un cri de stupeur.

— Incroyable, Léo... Dis-moi que je rêve !

— Non, répondis-je, la bouche sèche. C'est un navire extraterrestre. C'est lui, la cause de cette gravité nouvelle. Voilà pourquoi l'alerte a été donnée tout à l'heure.

— Regarde, notre vaisseau s'empresse de vider les lieux !

— Oui, il fuit de toute la puissance de ses moteurs.

— Les Centauriens ! s'exclama Lise. Ils sont là ! C'était donc vrai.

— Oui. Et je crains que notre petite chaloupe ne soit attirée par leur vaisseau spatial.

Aucun doute : nous nous rapprochions peu à peu de cette baleine géante. Au moment où, telle une gueule, une porte s'ouvrit sur la paroi de l'astronef, je songai à Jonas. Avait-il survécu, dans le récit biblique ? Ou avait-il été digéré ? Car il ne faisait aucun doute que

notre minuscule chaloupe allait être bientôt avalée par ce monstre venu d'ailleurs.

— Léo... fais quelque chose !

Impossible : la capsule où nous étions ne possédait ni gouvernail ni moteur. Lise réprima un sanglot et se pelotonna contre moi. En d'autres circonstances, j'aurais été ravi. Mais je n'en menais pas large, moi non plus. Bientôt, nous entrâmes lentement dans le ventre du vaisseau centaurien. L'obscurité nous engloutit.



Tout se passa alors très vite : un choc secoua notre petit engin et une vive lumière jaillit. Dix secondes plus tard, face au hublot de notre chaloupe immobilisée, apparut un être étrange, au corps insectiforme. Avec ses yeux immenses, sa peau bleutée et sa tête ovale,

il avait l'air plus insolite qu'effrayant. Sa bouche sans lèvres esquissa un sourire serein avant d'articuler :

— *Nous sommes ravis d'accueillir dans notre vaisseau les premiers ambassadeurs de la Terre ! Je m'appelle Eria.*

L'extraterrestre s'exprimait lentement, d'une voix très aiguë mais dépourvue d'accent. Comment avait-il acquis notre langage ? Je ne savais que répondre, et Lise me devança :

— Bienvenue ! balbutia-t-elle d'une voix tremblante. Oui, bienvenue à vous sur la Terre ! Euh... je veux dire : sur la Lune... enfin, dans notre système solaire. Je m'appelle Lise. J'ai seize ans. Je suis étudiante. Voici Léo, c'est... mon ami !

Elle déverrouilla la porte de notre capsule. Je trouvai qu'elle ne manquait pas de cran.

— *N'enlevez surtout pas votre scaphandre ! recommanda notre hôte. L'atmosphère qui règne dans notre vaisseau est identique à celle de nos planètes. C'est-à-dire qu'elle est très riche en méthane. Vous n'y résisteriez pas. Voulez-vous me suivre ?*

Il nous entraîna d'une démarche élastique et chaloupée vers une immense salle de commandes où se trouvaient réunis, alignés, une



centaine d'autres Centauriens. À notre arrivée, tous levèrent solennellement vers nous leurs longs bras noueux. Sans doute en forme de salut. Lise et moi, nous nous tenions par la main. Sûrement pour nous donner du courage.

Cette attitude sembla émouvoir nos hôtes. Ou leur rappeler un

vieux dessin gravé sur un disque que les Terriens avaient autrefois lancé dans l'espace, une bouteille à la mer appelée *Voyager*. Après tout, peut-être était-ce les Centauriens qui l'avaient découverte.

— Léo, me confia Lise, est-ce que tu te rends compte du moment historique que nous vivons ?

Oui. J'en étais conscient. Je ne savais où donner de la tête ; je n'avais pas assez d'yeux pour détailler tout ce qui m'entourait : ces appareils sophistiqués, ces sièges compliqués – et surtout ces êtres filiformes aussi amicaux que singuliers. Mais par quel extraordinaire hasard nous avaient-ils admis ici ?

C'est alors que j'aperçus, au fond de la pièce, au milieu d'un écran ovale, la silhouette d'un Terrien que j'identifiai sans mal : Mend-Oza ! Le n° 1 du gouvernement mondial était entouré des chefs d'État de nombreux pays. Et tout ce joli monde devait se trouver sur la Lune car des cratères se devinaient en arrière-plan. Le Centauren qui nous avait accueillis désigna l'écran et déclara :

— *Votre Président s'adresse à vos compatriotes... Ecoutez !*

— Il est temps de lever le voile ! déclarait Mend-Oza. Depuis plusieurs mois, de nombreux contacts ont été établis entre les responsables d'Alpha du Centaure et nous. Comme leur vaisseau devait arriver ce 1^{er} juillet 2000 sur la Lune, je me suis rendu sur place pour les recevoir, accompagné d'une délégation. Nous venons d'établir la liaison avec le commandement du vaisseau extraterrestre et je pense que nous allons pouvoir dialoguer en direct. Eria... est-ce que vous m'entendez ?

— *Parfaitement, Mend-Oza !* répondit notre hôte. *Et j'espère que nos images vous parviennent ?*

J'aperçus de minuscules caméras qui, au-dessus de nous, virevoltaient et bourdonnaient comme des mouches.

— Oui ! confirma Mend-Oza en élargissant son sourire. Les Terriens découvrent en même temps que moi l'intérieur de votre vaisseau et tous les membres de votre équipage ! Je souhaite...

Soudain, le Président s'interrompit, écarquilla les yeux, fronça les sourcils. Ahuri, il finit par demander :

— Mais qui sont ces deux personnes en scaphandre, à vos côtés ? On... on jurerait qu'il s'agit de deux Terriens ! Est-ce que... ?

— *Oh, ce sont vos ambassadeurs, bien sûr ! Quand leur chaloupe a été larguée non loin de notre vaisseau, nous avons compris qu'il s'agissait de vos délégués. Nous avons jugé civil de les faire monter dans notre navire. N'était-ce pas la bonne procédure ?*

Sur l'écran, je vis que Mend-Oza avait du mal à accuser le coup. Il se tourna vers les autres chefs d'État qui semblaient aussi consternés que lui. Très embarrassé, il refit face aux Centauriens :

— Euh... pas exactement. Je crains que nous n'ayons été devancés !

L'un des plénipotentiaires terriens, moins diplomate que Mend-Oza, l'écarta pour déclarer sur un ton abrupt :

— Eh oui : c'est nous, les ambassadeurs de la Terre ! *Nous*, les représentants légaux du gouvernement mondial ! Qui sont ces deux inconnus ?

Il y eut un moment de flottement parmi nos hôtes – et un début de panique du côté des délégués terriens sur la base lunaire. Redoutaient-ils que nous ne soyons des terroristes ?

Mend-Oza hésitait entre déception et colère. Quelqu'un lui confia un papier. Il le lut à la hâte et déclara vers les caméras :

— Veuillez pardonner cet épouvantable malentendu ! On m'apprend qu'il pourrait s'agir de deux jeunes fugueurs. J'espère qu'ils n'ont pas commis de bétise ou de grave impolitesse...

Lise n'écoutait même plus : elle discutait déjà avec plusieurs membres de l'équipage. Elle les tenait sous son charme. Je crus même entendre des rires. On riait donc aussi, chez les Centauriens !

— *Lise et Léo sont d'une courtoisie remarquable*, répondit Eria en souriant au Président. *Est-il vraiment indispensable de les remplacer par vos autres ambassadeurs ?*

— C'est que... bredouilla Mend-Oza, perplexe. Eh bien, nous allons euh... étudier la question.

Lise me saisit l'épaule. Elle était radieuse, rose, surexcitée.

— Léo, sais-tu que nous sommes tous deux officiellement invités à accompagner nos hôtes sur Alpha ? Qu'en dis-tu ?

C'était trop beau, je n'y croyais pas. Incrédule, indécis, j'opposai plusieurs arguments que Lise réfuta sans difficulté :

— Nos parents ? Ils devront plier devant la raison d'État ! Et Mend-Oza ne peut refuser, il a trop peur d'offenser les Centauriens. Non Léo, nous allons partir ! Est-ce que tu te rends compte ?

Pas encore. J'étais dépassé par les événements. Tout s'était déroulé trop vite. Lise prit mon émoi pour de l'appréhension.

— Tu hésites ? me lança-t-elle. Qu'est-ce qui t'effraie ? Les périls du trajet ou la perspective de passer tant de temps avec moi ? Eh... cette fois, ajouta-t-elle avec un regard malicieux, c'est qu'il ne s'agit

plus d'un simple petit week-end sur la Lune !

Dans ses yeux, je lus un certain défi. Et quelque chose d'autre, de plus tendre et de plus vertigineux aussi. Je murmurai :



— Nous partons, Lise. Oui : je pars avec toi, bien sûr !

Par le hublot du vaisseau extraterrestre, j'aperçus le cosmos obscur percé de mille et mille étoiles. Je déclarai à mi-voix :

— Nous ne sommes pas seuls dans l'Univers...

— Oh non ! ajouta Lise en se serrant contre moi. Sais-tu ce que les Centauriens viennent de m'apprendre ? Que la Terre, très bientôt, pourra rejoindre la Confédération des six cents mondes habités de la galaxie. L'infini n'attend plus que nous pour achever d'être exploré, pénétré, fécondé... L'espèce humaine va s'étendre au-delà des limites de son système solaire !

Eria nous tira de notre rêverie :

— *Léo ? Quelqu'un, sur Terre, veut vous parler.*

En revenant vers l'écran ovale, j'eus la surprise de découvrir... mon père ! Il semblait terriblement ému.

— Léo, je suis fier de toi. Même si tu nous as flanqué une belle frousse avec ta fugue de ce matin !

Il hésita et s'éclaircit la voix. C'est alors que je me rendis compte que cette petite conversation familiale n'avait rien d'intime : sept ou huit milliards de Terriens la suivaient sur leur téléviseur. Et peut-être autant – ou davantage – de Centauriens !

— Je suis fier parce que...



Je croyais que mon père allait évoquer ma fonction d'ambassadeur. Pas du tout. Il soupira un grand coup avant de lâcher d'une traite :

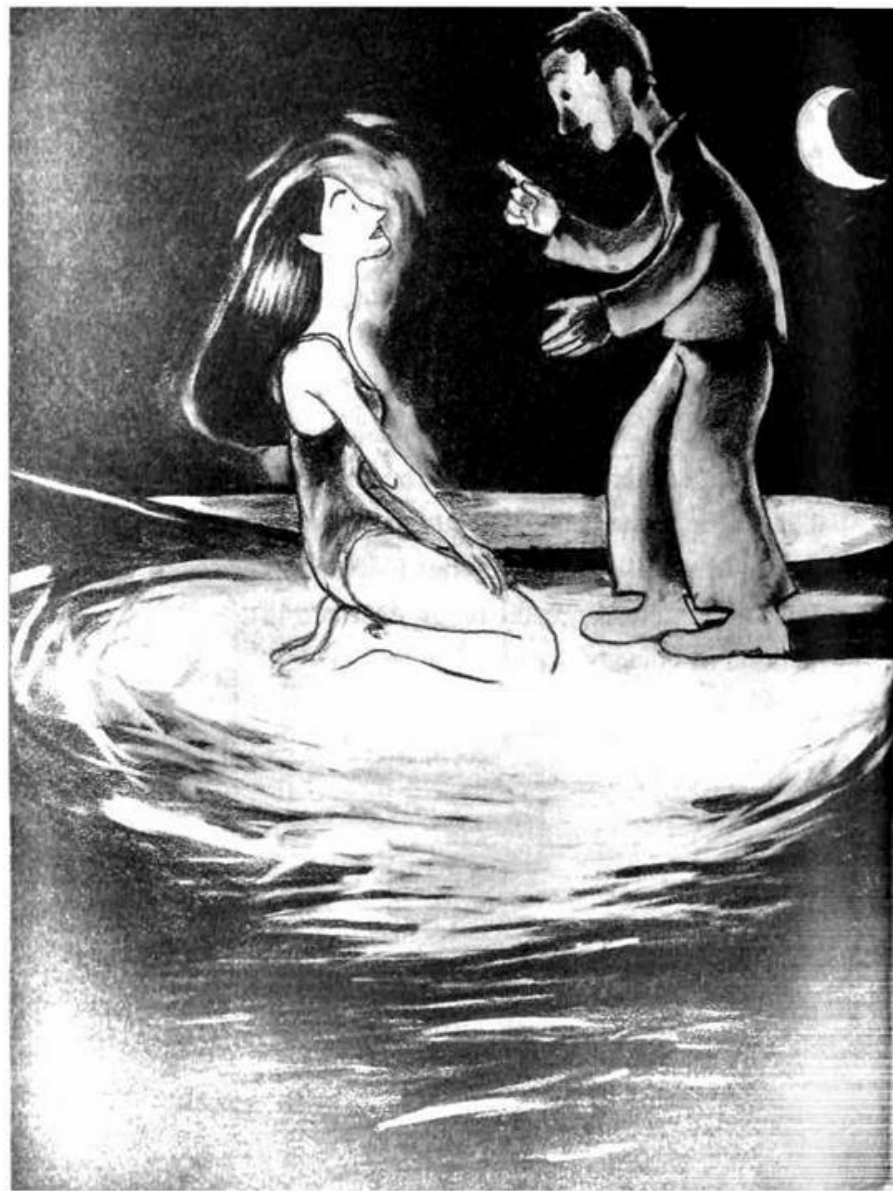
— Parce que j'ai enfin eu la confirmation du centre d'examen.

Cette fois, c'est sûr, Léo : tu es reçu.

L'image se brouilla. Et le visage de Mend-Oza réapparut. Il était radieux. Il ajouta en désignant, derrière lui, la délégation des chefs d'État avec lesquels il s'était entretenu :

— Eh bien, Lise et Léo, je vous félicite tous deux : vous êtes en effet reçus. Et avec la mention très bien.





VIII

La Fille lune

Auteur : Christophe Lambert
Illustrateur : Philippe Kailhenn

J'avais quinze ans et je brûlais d'ennui. Toutes mes vacances, ces dernières années, avaient eu pour théâtre la petite ville balnéaire où vivait ma grand-mère. L'air de la capitale était néfaste à ma santé, mes parents l'assuraient. Je les soupçonnais de se débarrasser de moi sans grands frais... et de permettre à Mamie Fleur, qui pleurait encore son mari disparu, d'oublier un peu sa solitude.

Je ne me plaignais pas des mois d'été. Sous le soleil de Méditerranée, il était merveilleux de se baigner, et nos petites guerres entre bandes, leurs manœuvres savantes et leurs combats minuscules, occupaient tout mon temps.

Hélas, mes amis gagnaient en hiver d'autres terrains d'aventures. Décembre et février transformaient la petite ville animée de l'été en trou perdu de fin fond de cambrousse, et quand j'avais épuisé mes journées à jouer avec Mamie Fleur ou à m'abrutir de séries télé, je me sentais des fourmis dans les jambes. J'aimais sortir au crépuscule finissant, quand les derniers promeneurs désertent rues et plages. Bras écartés, je courais comme pour décoller du sable humide. Le vent est mon allié, un jour je m'envolerai. Ainsi, je passais la lisière de la ville, j'entrais dans la zone obscure des dunes et bientôt, loin des lumières citadines, englouti dans la nuit, j'étais à mille milles de toute terre habitée.

C'est là qu'elle m'apparut. La fille lune. Le premier soir de l'an 2000.



Blotti entre deux mamelons encroûtés par le sel qui m'abritaient d'un mistral acéré, je regardais scintiller les étoiles et me rêvais explorant les systèmes solaires de la blanche Rigel ou de Bételgeuse la rouge. Bientôt, mes yeux cherchèrent au sud l'éclatante Sirius. Je vis

alors une phosphorescence sur la mer. Comme un astre englouti. Dans le noir, mes paupières s'écarquillaient : la lueur approchait. Ce n'était pas un reflet. Aucun objet, identifié ou non, ne survolait les vagues. Et quoi que ce fût, cela se dirigeait droit sur moi.

Pouvez-vous imaginer une fille éclairée de l'intérieur ? L'apparition était si belle que j'en oubliai d'avoir peur. La fille lune sortit de l'eau, si longue, si gracile, elle secoua la tête et j'entendis ses cheveux claquer telle une voile. Avec sa peau luisante, elle ressemblait à la vierge luminescente de Mamie Fleur qui rassurait tant mes nuits de petit garçon, quand j'avais encore peur du noir. Elle n'était vêtue que d'un maillot et je pensai qu'elle devait trembler de froid, sans combinaison pour la protéger.

Elle se tourna vers la ville et s'avança de quelques pas avant de s'immobiliser, indécise. Elle était très près, désormais. Je découvrais l'expression de son visage, ses sourcils froncés, la moue de sa bouche, un curieux mélange de défi et d'angoisse qui la rendait si humaine malgré son étrangeté, si désarmée, que je décidai de me manifester.



Elle sursauta quand je me dressai. En trois bonds aériens elle avait gagné l'abri de l'eau. Elle allait disparaître ? « Non ! » criai-je. Alors, s'arrêtant dans les vagues qui l'avalaien déjà jusqu'à la taille, elle se tourna vers moi.

Le lever de la lune dans son dernier quartier éclairait-il assez mes paumes offertes et mon air implorant ? Révélaient-il assez mon âge semblable au sien ? Fut-ce ma supplication : « Ne pars pas, je voudrais tant te connaître » ? Elle sortit de l'eau et, cette fois-ci, son visage était résolu.

— Qui es-tu ? demandai-je quand elle m'eut rejoint sur le sable, si près qu'en tendant le bras j'aurais pu la toucher.

— Un produit d'expérience, dit-elle d'un ton amer.

Je secouai la tête, incrédule, tandis qu'elle relevait ses cheveux d'un noir d'encre et, tournant la tête à gauche puis à droite, montrait de part et d'autre de son cou des fentes palpitantes.

— Ce sont... des branchies ? balbutiai-je.

— Oui. Je peux respirer aussi bien dans l'eau que dans l'air. D'après l'homme qui m'a créée, je suis un sommet de l'évolution.

— Et ta lumière ?

— Un marquage, à mon avis. Même s'ils prétendent que c'est un effet de la mutation. Impossible de passer inaperçue. Et donc de s'échapper : où se cacher ? Ainsi, moi et les autres, nous restons au secret. Prisonniers d'Atlantis.



— La ville sous-marine ?

La fille lune acquiesça. Je comprenais enfin d'où elle venait. Atlantis était l'un des prototypes d'habitat submergé. Il en existait cinq

sur la planète. Les savants l'assuraient, l'avenir des hommes serait de vivre sous les océans. La Terre était surpeuplée et le réchauffement planétaire dû à l'effet de serre condamnait à court terme les cités bâties au niveau de la mer. Bientôt, les Pays-Bas seraient rayés de la carte, ainsi que d'autres régions très peuplées, déjà mille fois victimes d'inondations terribles, tel le delta du Gange, au Bangladesh.

Nous avons vu tant de reportages, ces dernières années, qui vantaient l'Atlantis européenne en Méditerranée et la comparaient à ses homologues de l'Atlantique, du Pacifique, de l'océan Indien ou de la mer de Chine... Chaque fois, je frissonnais, comme la plupart des « terrestres ». L'homme n'est pas fait pour vivre en permanence dans un lieu clos, avec la menace de l'eau en suspens au-dessus de sa tête.

Le risque est nul, affirmaient les scientifiques, et bien moindre en tout cas que celui des îles de l'espace qui stationneront un jour en orbite, autour de notre planète.

Pourtant la peur demeurait, tenace, et la plupart des civils déclaraient forfait dans les mois qui suivaient leur installation sous la mer.

L'armée avait pris le relais. Quand on s'est habitué à vivre dans un sous-marin ou dans un terrier antinucléaire, on adopte facilement l'habitat submergé. L'espace offert est bien plus vaste, et surtout les rayons du soleil y parviennent. Quand on a vécu comme un rat, même si elle est affaiblie par le double filtre de l'eau et d'un globe vitré, la lumière du jour paraît une merveille.



Nous nous étions assis sur le sable. Elle s'appelait Dioné, ma fille lune. Elle m'a expliqué pourquoi on l'avait créée.

— Tu comprends, disait-elle, les simulations avaient prédit que

personne ne voudrait y aller. Peur atavique de la noyade. Le seul moyen d'y remédier, c'était que les humains ne puissent plus se noyer. On nous a inventés avant même la construction d'Atlantis. Nous sommes douze, six filles, six garçons. Transformés en hybrides par manipulation génétique. Bien sûr, c'est assez agréable d'entrer ou de sortir d'un sas d'Atlantis sans combinaison caoutchouc ni masque ni bouteilles, l'attirail obligatoire de tout chercheur ou militaire qui nous accompagne. Bien sûr, j'adore jouer avec les dauphins sans jamais me dire que je vais manquer d'air... mais quand ils prétendent qu'on est l'avenir de l'homme, ça me fait rigoler. Dans le regard des scientifiques, je vois une curiosité insolente, et dans celui des soldats, de la crainte ou de la répulsion. On est des monstres, tu comprends ? Ils ne nous aiment pas, on est trop différents.

— C'est incroyable, tu es si belle. Moi, je t'ai aimée au premier regard.

J'ai senti mes joues me brûler. Heureusement, Dioné ne pouvait pas me voir rougir dans le noir. A-t-elle deviné mon trouble ? Elle m'a regardé, elle a posé sa main sur la mienne. Je ne sais pourquoi, je m'étais attendu à ce qu'elle fût glacée, le vent était si froid. Elle était tiède, plus tiède que la mienne, le corps transformé de Dioné régulait mieux sa température.



— Sans doute es-tu différent, toi aussi, a dit la fille lune.

Elle n'avait pas lâché ma main. Son visage s'est approché, j'étais pétrifié comme par un enchantement, englouti dans l'or pâle de ses

yeux scintillants. Ses traits se sont brouillés tandis que ses lèvres se posaient sur mes lèvres avec la douceur d'un tout petit oiseau. J'aurais voulu m'enfermer à jamais dans ce moment. Quand elle s'est écartée de moi, la sensation de perte était trop forte, mes yeux se sont chargés de larmes.

J'ai secoué la tête pour chasser l'émotion et, serrant ses doigts dans les miens, j'ai demandé :

— Tu t'es enfuie ?

Elle a hésité de longs instants avant de répondre.

— Je ne sais pas. Ma famille, ce sont les scientifiques et les mutants. Où irais-je ? Qui voudrait de moi ? J'ignore jusqu'au nom de la femme qui m'a portée dans son ventre.

Elle ne me regardait plus. Le pli de ses lèvres était triste, je n'ai pas hésité.



— Je te cacherais, si tu veux.

Et pendant que ces mots sortaient de ma bouche, mon cœur cognait comme s'il cherchait à s'arracher de ma poitrine.

— Tu es si gentil, a-t-elle soupiré en embrassant ma main. Je me suis donné une illusion de liberté en me sauvant d'Atlantis, ce soir. Et tu es comme un rêve que j'aurais rencontré. J'aimerais tant rester avec toi, mais il faudrait vivre enfermée dans un refuge, et même ainsi, je sais qu'ils me retrouveraient. Ils le prétendent, en tout cas.

Ma gorge était à nouveau si serrée que je ne pouvais articuler un mot à moins d'éclater en sanglots. J'ai attiré Dioné dans mes bras et nous nous sommes bercés, silencieux, les yeux perdus dans la constellation d'Orion.

Un clapotis de l'eau m'a inquiété. Je me suis redressé. Un bateau approchait, tous feux éteints.

— Oh non, a gémi Dioné. Les voilà. Cache-moi ! Cache-moi !

Arrachant mon blouson, j'en ai couvert son corps, et comme cela ne suffisait pas à masquer sa lumière, je me suis couché sur elle et j'ai attendu, à demi étouffé par mon exaltation et ma terreur.

Tout espoir était vain. Ils ont abordé et sont venus droit sur nous. Leurs bottes crissantes produisaient le seul bruit perceptible tandis que leurs noires silhouettes nous encerclaient. J'avais prévu des cris, des coups, ce presque silence me parut mortellement effrayant.



Sous moi, Dioné ne bougeait pas plus qu'une morte. Sans la tiédeur de son corps, je crois que je me serais mis à hurler. J'entendis des murmures : un nouveau personnage arrivait, il fendit le cercle et me poussa du pied, sans violence.

— Allons, lève-toi, mon garçon. Je suis le professeur Varley, le père scientifique de Dioné. Nous savons qu'elle est là.

J'ai obéi. Quoi faire ? Je n'étais pas de taille. Dioné s'est assise. Elle pleurait. Ma gorge se contractait à nouveau, douloureuse. J'aurais donné ma vie pour soulager le chagrin de la fille lune. Mes larmes enfin se sont mises à couler.

— Mes enfants, mes enfants ! disait le professeur. Ce désespoir n'est pas de mise. Il ne va rien vous arriver.

Mais nous sanglotions dans les bras l'un de l'autre, et il semblait que nul ne saurait nous calmer.

Un homme en uniforme rejoignit le professeur et chuchota longtemps à son oreille. Je réussis à me dominer et j'essayai d'écouter. Je n'en doutais pas, c'était mon sort qui se jouait dans ces murmures aux accents menaçants.

— Ce ne sera pas nécessaire, affirma le professeur. Je suis sûr que ce garçon sait garder un secret. Et je suis sûr aussi qu'il désire revoir Dioné.

Il ménagea une pause, le temps de me permettre un hochement de tête.

— Alors écoute-moi bien, Nordine Fairy.

Là, je sursautai. J'étais bluffé. Personne ne m'avait demandé mes papiers.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Atlantis n'est pas si loin. Tous ceux qui arpentent les plages, la nuit tombée, sont identifiés.

— Et surveillés ?

Je n'avais pas pu empêcher ma voix de grincer.

— Seulement quand ils nous inquiètent, dit le professeur avec un petit rire. Tu as quinze ans, Nordine. Trop petit poisson pour les mailles de notre filet.

— Quand reverrai-je Dioné ?

— Dans trois ans, si tu le veux toujours, et si tu acceptes la vie dans notre ville engloutie.

— Trois ans ?

Nous avions tous les deux poussé le même cri de déception.

— Tes parents n'accepteraient sûrement pas ton départ avant ta majorité. Surtout pour épouser une mutante. C'est bien ce que tu

souhaitez ?

Cela semblait absurde. Je connaissais la fille lune depuis à peine une heure, j'acquiesçais pourtant avec ferveur.

— Nous allons nous éloigner cinq minutes, reprit le professeur et j'entendais son sourire. Profitez bien de vos adieux, la séparation sera longue, mais nous vous permettrons de rester en liaison sur le Net.

Il semblait si content de lui. Étais-je devenu un pion sur son échiquier, dont il présumait qu'il le bougerait à sa guise ? Espérait-il nous voir donner naissance à un chapelet d'enfants lune ?

J'ai secoué la tête pour en chasser ces pensées mauvaises. Seule Dioné m'importait et j'avais pensé ne jamais la revoir... Nos gardes s'étaient écartés. Je l'ai serrée contre moi et ma voix chantait à son oreille des phrases folles, des aveux, des promesses. Elle a clos mes lèvres par un baiser, ma lumière.





IX

Avant

Auteur : Christian Léourier

Illustrateur : Daniel Maja

Sept heures achevaient de sonner à la vieille comtoise, à nouveau le tic-tac régulier de son balancier venait seul troubler l'atmosphère tranquille de la pièce. Sophie, vêtue d'un corsage et d'un jupon blancs, était assise sur un banc en face d'un miroir posé sur un petit meuble de hêtre. Serrant entre ses lèvres des épingles de couleur, elle remontait avec élégance ses blonds cheveux en une coiffure dont elle avait le secret.

Depuis la cour, Dylan regardait d'un air goguenard sa sœur par la fenêtre. Cette toilette minutieuse avait un but : Jaël. Sophie se pomponnait ainsi tous les samedis, avant d'aller au marché du Luxembourg. Bizarrement, ils installaient toujours leur stand à côté de celui de Jaël, l'artisan du cuir. Il fallait être aveugle pour ne pas voir que ces deux-là en pinçaient l'un pour l'autre. Ce qui amusait Dylan, c'était que sa sœur pensait qu'il ne s'était aperçu de rien.

Sophie finit par remarquer sa silhouette à l'intérieur de son miroir.

— Au lieu de rêvasser, j'espère que tu as attelé Bijou, lui dit-elle.

— Bien sûr que non, je t'attendais. Cela ne fait rien si on arrive en retard, on trouvera une autre place sur le marché, répondit Dylan d'un air innocent.

Sa sœur se retourna, les yeux brillants de colère, prête à lui lancer à la tête sa brosse à cheveux. Mais elle retint son geste lorsqu'elle aperçut, dans la cour, Bijou qui attendait sagement attelé à la charrette.

Elle ne put alors s'empêcher d'éclater de rire à la farce de son frère. Elle se leva, jeta un dernier regard à son image, sembla satisfaite de cet ultime examen puisqu'elle déclara :

— Allons-y, il n'y a pas un instant à perdre !

Sophie et Dylan habitaient avec leurs parents sur la butte du Sacré-Cœur, dans une grande maison *d'Avant* nichée au flanc du coteau et

flanquée d'un immense jardin. C'était là que leur père avait installé des dizaines de ruches. Attentif à ses abeilles, il produisait l'un des meilleurs miels de Paris. Le reste de la famille s'appliquait à la fabrication de bonbons réputés délicieux et de bougies de cire.

Dylan, qui avait quatorze ans, s'était levé à l'aube. Il avait commencé par soigner les poules et les lapins puis avait chargé la charrette de tous les produits qu'ils avaient à vendre en les disposant soigneusement afin que les pots de miel ne se cassent pas pendant le voyage. C'était lui qui tenait les rênes, mais Bijou, le gros percheron, n'avait nul besoin d'être dirigé. Il connaissait par cœur le chemin à travers les rues de Paris.



Sur l'ancien boulevard, maintenant recouvert d'herbe, Bijou avançait d'un bon pas, laissant derrière lui l'énorme carcasse éventrée du Sacré-Cœur.

Le passage répété d'autres charrettes avait creusé par endroits des ornières profondes où l'on devinait encore quelques traces de bitume.

Dylan levait la tête et regardait de chaque côté de la rue. Il aimait bien ces grosses bâtisses désormais vides, souvent à moitié démolies, où il apercevait, sur les façades, des statues et des panneaux arborant des inscriptions qu'il lisait mais dont il ne comprenait pas le sens. Tout était bizarre *Avant* et cela le passionnait. Il se demandait souvent comment vivaient les gens qui habitaient là, entassés les uns sur les autres.

Dylan adorait l'impressionnant spectacle qu'offrait la Seine. Tous ses ponts étaient coupés. Plusieurs de leurs arches écroulées barraient le fleuve tandis que d'autres encore debout servaient désormais de lieu d'habitation. Notre-Dame avait perdu une de ses tours et sa flèche tordue menaçait de tomber. Une fois, Dylan avait visité l'intérieur de cet immense monument. Les rayons de soleil à travers quelques morceaux de vitraux l'avaient profondément marqué. Ceux d'*Avant* savaient faire de magnifiques choses, alors pourquoi en avaient-ils fait de si laides ?

Juste avant d'arriver au Luxembourg, ils dépassèrent la famille Martin menant son troupeau de chèvres au marché. Précédant la troupe d'une dizaine de mètres, le patriarche conduisait nonchalamment une carriole où s'entassaient des claies chargées de fromages pyramidaux que la cendre de bois habillait d'une teinte grisâtre. Chacun des équipages salua l'autre avec sympathie. Les Martin avaient une fille, Aurélie, qui adorait les bonbons au miel. Dylan, qui la trouvait très jolie, lui en amenait souvent en cachette.

Près de ce qu'on appelait autrefois le jardin du Luxembourg, le paysage se chargea de carcasses rouillées d'antiques automobiles qui servaient de réserve de métal aux forgerons. Le ciel demeurait limpide et l'atmosphère, débarrassée de la pollution, était désormais salubre.

Sophie et Dylan ne pouvaient d'ailleurs pas se l'imaginer autrement puisqu'ils n'avaient pas connu *l'Avant*. Seuls quelques anciens se souvenaient de cette période infernale où tout n'était que bruit, guerre et argent. Les crises politiques, économiques successives avaient amené insensiblement le monde au bord du chaos. La guerre universelle avait embrasé le globe et près de la moitié de la population de la Terre avait disparu. La société était redevenue essentiellement agricole et artisanale.



Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'ils arrivèrent à proximité du parc. L'herbe qui avait peu à peu envahi les trottoirs les colorait d'un joli vert et les pavés avaient repris le premier rôle que le bitume leur avait volé. Les anciens magasins qui bordaient le

Luxembourg s'étaient transformés en ateliers, où s'entassaient vaisselle en grès, sabots, vêtements en laine ou peaux de bêtes. On trouvait aussi des produits régionaux : le pain de seigle, du bon petit vin qui poussait sur les coteaux de la banlieue sud, des cochonnailles et même du saumon fumé péché dans la Seine.

Les tavernes qui avaient remplacé les anciennes brasseries avaient sorti leurs grandes tables et bancs à l'extérieur où l'on vidait volontiers les cruches de vin frais ou de cidre.

Sophie et Dylan arrivèrent à l'emplacement que leur avait réservé Jaël. Celui-ci se précipita pour prendre Sophie par la taille afin de l'aider à descendre de la carriole. Elle poussa un petit cri lorsqu'il la souleva avant de la poser par terre.



« La voilà qui commence à faire des manières, pensa Dylan en rigolant intérieurement. Qu'est-ce qu'on peut être bête quand on est amoureux ! »

Dylan déchargeait la charrette tandis que Sophie disposait harmonieusement les pots de miel, les bougies et les bonbons.

Une vivante activité régnait autour des stands. Les enfants et les chiens couraient bruyamment entre les jambes des hommes et des chevaux. La foire était toujours une fête pour les habitants de Paris. D'ailleurs, les conteurs, jongleurs et autres bateleurs étaient de la partie.

Toute la matinée, Dylan dut rester sur le stand. C'était au début du marché où il y avait beaucoup d'acheteurs. Et puis Sophie avait de nombreuses courses à faire. Leur père lui avait demandé d'acheter un nouveau tonneau de vin qu'ils chargeraient à leur départ. Après, elle devait rendre visite au menuisier à qui il avait commandé cinq nouvelles ruches, pour savoir si elles étaient prêtes.

Lorsqu'elle revint en fin de matinée, Sophie n'avait pas manqué de faire également quelques emplettes pour elle-même. Deux peignes de bois pour ses cheveux, et une nouvelle paire de sabots, bien entendu achetée au stand d'à côté.



— Regarde, Dylan, fit Sophie, toute fière en montrant ses achats, Jaël m’a fait un bon prix pour ces sabots. Comme ils sont jolis avec ces dessins sculptés sur le dessus.

« Ben voyons, se dit le garçon. Tout est beau chez lui ! »

Aussitôt Dylan regretta de s'être moqué. En fait, il trouvait Jaël très sympa et habile de ses mains. Mais le pauvre était amoureux, et il ne savait pas ce qui l'attendait ! Dylan connaissait sa sœur. Elle pouvait se montrer parfois tyrannique.

Midi arriva vite et les camelots se retrouvèrent ensemble pour manger. Chacun apporta de la nourriture. À la fin du repas, Jaël sortit une belle pomme et la donna à Sophie, qui mordit dedans comme s'il s'agissait d'un véritable trésor.

— Ce qu'ils peuvent être bêtes !

Dans la seconde qui suivit, Dylan aperçut Aurélie qui lui faisait un signe. Aussitôt le garçon se mit à rougir. Son cœur cognait dans sa poitrine. Il se leva et courut à sa rencontre.

— Bon... jour, bredouilla-t-il.

— Salut Dylan, répondit Aurélie en lui faisant la bise.

Dylan rougit de plus belle et scruta autour de lui pour vérifier si personne ne les avait vus.

— J'ai des bonbons pour toi, dit-il, en les sortant de sa poche.

— Merci, je les adore, ils sont drôlement bons ! Toi qui es passionné par tout ce qui est d'*Avant*, je veux te présenter un ami. Il est très vieux et il a connu la vie d'autrefois.

Le visage du vieillard était aussi fripé que les pans d'une chemise. Dylan s'approcha et le salua avec respect. L'homme fumait la pipe, assis sur un banc de pierre.

— C'était comment *Avant* ? questionna Dylan.

Le vieux le fixa de ses petits yeux noirs et brillants. Il eut un sourire au coin des lèvres. Après un long silence, il déclara :

— *Avant* reflétait la folie des hommes. Ils s'imaginaient que la planète leur appartenait et qu'ils étaient libres d'en disposer à leur guise en la pillant, en la détruisant. Alors Dieu a décidé de mettre de l'ordre sur ce monde. La Mort s'est bien amusée en tuant un maximum d'humains.

Le vieux marqua un temps de silence... et reprit :

— Alors nous avons su où était notre place et depuis nous vivons heureux.

— Mais *Avant*, tout n'était peut-être pas si moche, osa prétendre Dylan. Il y avait des machines qui aidaient les hommes.

— Je me souviens, lui répondit l'ancien, que quelqu'un a dit un

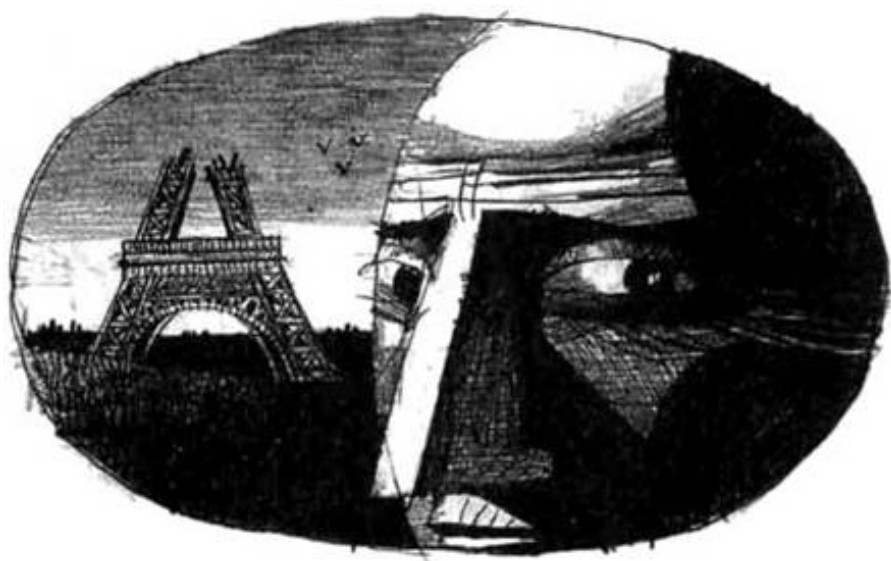
jour : « Les trois quarts du progrès scientifique sont destinés à neutraliser les inconvénients du dernier quart. » L'homme pensait qu'il devait toujours aller de l'avant, inventer sans cesse de nouvelles choses. Même si c'était au détriment de son bonheur.

Dylan ne dit plus rien. Il réfléchissait à ce que lui avait déclaré ce vieillard. Comme ceux d'*Avant*, lui aussi avait envie de créer des choses, d'améliorer sa vie, d'aider les autres. Alors que faire ?

— Ne sois pas nostalgique d'une époque que tu n'as pas connue, poursuivit le vieil homme. Le véritable bonheur ce n'est pas le progrès, c'est l'amitié. Et aujourd'hui, je vois des gens qui se parlent, qui sont heureux de vivre ensemble, sans compétition.

— Nous sommes en l'an 19 après le Grand Boum, questionna soudain Dylan, en quelle année serions-nous si tout cela n'était pas arrivé ?

— Attends que je calcule... Eh bien, nous serions... oui c'est bien ça... en l'an 2000 !





X TOMBÉS DU SEPTIÈME CIEL

Auteur : Jean-Marc Ligny

Illustrateur : Hugues Micol

31 décembre 1999, 20 h 00, III^e millénaire J moins un, H moins 4... indiquaient au-dessus de chaque porte les gros numéros en pointillés rouges des horloges numériques.

James Everton ne savait plus où donner de la tête. Depuis l'irruption de la jeune Russe Natassia Adamskaïa dans leur station orbitale internationale, il n'avait plus une minute à lui. Il lui fallait sans arrêt fuir dans les coursives, se pelotonner dans un placard à robots, se glisser sous un matelas. La fillette adorait jouer à cache-cache et, seul navigateur de son âge au milieu d'une colonie d'adultes, le jeune Américain en était devenu le compagnon imposé.

Heureusement, il connaissait tous les recoins de Citadelle 2000, bien mieux que Natassia, car il y était né. C'était d'ailleurs sa fierté. Il n'avait jamais vécu *en bas*. Son seul univers était cette vaste construction un peu anarchique, une sorte d'enchevêtrement de wagons de chemin de fer, avec au centre la salle en apesanteur où l'on tentait des expériences que la gravité rendait impossibles sur Terre.



Il avait appris par cœur ce dédale ! Alors autant dire qu'il gagnait neuf fois sur dix et que la fille, plutôt agacée, passait souvent plus d'une heure à le retrouver.

Cela énervait aussi les adultes qui étaient responsables des études et des travaux de ces deux enfants. Surtout Leena Everton, mère de James, directrice en chef de la station. Cependant, en ces dernières heures du 31 décembre 1999, ils avaient bien d'autres soucis.

En effet, deux semaines plus tôt, le 17 décembre exactement, un événement incompréhensible s'était produit en bas, sur la Terre. Vers midi, un terrible nuage noir s'était subitement répandu dans l'atmosphère de la planète, comme une bonbonne d'encre dans une piscine. Dès 13 heures, il n'avait plus été possible de rien discerner au sol. La Terre n'était plus qu'une boule de suie aveugle dans l'univers. Ils avaient entendu quelques cris, quelques appels sur les ondes, puis... silence radio. Guerre ? Cataclysme ? Aucune explication.

Par la suite, il avait été impossible d'établir la moindre communication, ni d'observer quoi que ce fût sur la mère planète. Celle-ci réfléchissait une lumière intense et, comme elle renvoyait tous les rayons du Soleil, cela laissait supposer, au ras du sol, une nuit perpétuelle. Une sorte d'hiver nucléaire.



Cela durait encore en cette soirée de la Saint-Sylvestre. L'angoisse à Citadelle 2000 était telle qu'il avait été question de supprimer le réveillon du jour de l'An. Cependant, certains pensaient qu'il fallait au contraire faire la fête afin de conjurer le mauvais sort et empêcher la

dépression psychologique.

C'est cette option qui prévalut. Peu à peu, les résidents de Citadelle s'étaient faits à l'idée qu'ils allaient s'installer dans une longue survie. Les échanges habituels avec la Terre risquaient d'être interrompus pour longtemps, on n'osait pas se dire : pour toujours. Plus de vivres, plus de relève ! La priorité des priorités désormais, c'était d'apprendre à vivre ensemble, de se parler, de s'apprécier.

La fête eut lieu.

— Tu crois qu'ils sont tous morts, sur Terre ? souffla Natassia, sous la table du festin où ils s'étaient retrouvés par hasard à l'issue d'une nouvelle partie de cache-cache, en attendant le dessert.

— Possible, répondit froidement James, qui n'avait aucune attache sur la planète.

— Eh bien, moi, je n'y crois pas.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Tout simplement parce que cela me semble impossible.

— Impossible ? s'esclaffa James. Tu t'imagines que tu peux en décider ainsi, uniquement parce que tu es une surdouée ?

La raison de la venue de Natassia sur Citadelle 2000 était précisément cela : la fillette était une surdouée. Cette passionnée de botanique, à onze ans, se montrait déjà capable d'élaborer un programme d'étude sur la germination en apesanteur. Elle était prête à l'expérimenter et à en rédiger un compte rendu de deux mille pages. À Baïkonour⁷, où elle avait suivi son oncle cosmonaute, tout le monde avait un faible pour elle. Cette petite mascotte gavée de savoir, à nattes blondes et à lunettes était si attendrissante ! Et elle avait de la suite dans les idées. Son rêve était de rejoindre Citadelle 2000, et elle le faisait savoir.

Tant et si bien qu'elle avait fini par convaincre le directeur des programmes spatiaux. Il avait fini par l'envoyer *là-haut*.

Mais le jeune Everton tenait à ses opinions. Il conclut :

— Moi je te dis qu'il ne faut pas rêver. C'est triste, mais je ne vois pas comment ils auraient pu survivre. Il n'y a plus d'atmosphère respirable.

Les yeux de Natassia se remplirent de larmes et le garçon comprit soudain qu'il avait parlé méchamment et sans réfléchir. La jeune Russe avait bien entendu laissé de la famille en bas. Elle avait accosté avec son oncle Piotr voilà vingt-huit jours, mais son père, sa mère... sa nouchka chérie... tout ce monde-là comptait pour elle... vraiment, il

n'avait pas le droit.

— Je te demande pardon, Natassia.

Il embrassa la joue mouillée et, dès lors, Natassia le regarda d'un drôle d'air. Mais elle continua à sangloter. Puis, soudain, elle se reprit :

— Suis-moi, lui ordonna-t-elle.

Et elle sortit de dessous la table du réveillon autour de laquelle alternaient chants russes, européens, américains dans une douce euphorie... on avait éventré un tonnelet de vodka.

James courait derrière Natassia.

— Ils sont vivants, poursuivit-elle, et je vais te le prouver !

— Bon, je... excuse-moi... Tu n'es plus fâchée, j'espère ?

— Fâchée non, *dourak*. Mais un peu consternée par ton manque de réflexion.

Dourak ! Elle l'appelait souvent *dourak*. Il avait réussi à se faire traduire ce mot : cela voulait dire *idiot* !

— Je ne suis pas surdoué, moi. Je ne suis qu'une sorte d'expérience.

Elle se colla les poings sur les hanches.

— Toi, une expérience ? De quoi ?

— Un bébé né en apesanteur, qui grandit dans l'espace, peut-il se développer normalement ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Non, ce n'est pas une question, c'est le titre de mon expérience. *Un bébé né en apesanteur, qui grandit dans l'espace, peut-il se développer normalement ?*

— Les expériences scientifiques sont toujours des questions. Alors, es-tu normal, ou pas ? Tu as la réponse ?

— Il paraît qu'on grandit vite et trop, soupira James. Et puis peut-être que cela agit sur le mental. Toi seule peux en juger.

Natassia le considéra de la tête aux pieds. Elle conclut son observation par un sourire en coin.

— Disons qu'à première vue, tu ne fais pas géant, je te trouve même un peu court sur pattes. Tu ne me parais pas non plus décalcifé. Pour ce qui est du mental, tu me sembles avoir ingurgité correctement les programmes éducatifs. Tu m'as l'air comme il faut. Sur Terre, tu ferais un bon collégien. Sans plus.

— Sans plus ?

— La jugeote te manque un peu, je te dis. Heureusement j'en ai pour deux. Nous sommes arrivés. Regarde !

Ils venaient de pénétrer dans la salle de commandement, désertée pour cause de réveillon. Il y régnait une paisible atmosphère bleutée agrémentée de picots oranges, verts, rouges, jaunes dont les clignotements se répondaient. Quelques hublots de forme ovale donnaient sur l'obscur infinité du cosmos. Des milliards d'étoiles figées s'offraient à la contemplation des jeunes visiteurs.

— Qu'est-ce que tu veux faire ici ? demanda James.

Natassia s'installa aux commandes et, peu à peu, le paysage cosmique entama un inquiétant roulis que la fillette ne parvenait pas à maîtriser.

— Ah oui ? Tu essaies de faire pivoter la station sur son axe ? s'écria le garçon. Quand on ne sait pas, on demande. Que veux-tu obtenir exactement ?

— Faire apparaître la Terre par ce hublot-là.

James chassa Natassia et s'installa à son tour aux commandes. Il avait si souvent observé les pilotes qui s'étaient succédé sur le grand siège ! Citadelle vibra légèrement. Le ciel changea d'orientation. Une tache blanche et violente se leva comme une aube soudaine à l'horizon du hublot.

— Alors ? fit-il, satisfait.

— Attends un peu. Dans quelques minutes, je vais te montrer quelque chose d'intéressant.

Deux cent dix secondes exactement, pendant lesquelles James ne cessa d'observer la mine aux yeux encore un peu bouffis et rouges de sa compagne. Il n'avait qu'une hâte : qu'elle retrouve son teint habituel, son hâle si agréable, d'après elle impossible à obtenir ailleurs que sur Terre.

— Là ! s'écria-t-elle soudain.

Il s'écrasa le nez contre le hublot.

— Eh bien, quoi ?

— Ma parole ! ricana-t-elle. L'espace, ça rend myope ! Tu ne vois pas ce trait noir sur le côté droit ?

Dans la blancheur de la planète s'inscrivait en effet une sorte de boutonnière qui dévoilait une zone bleu nuit ornée à l'une de ses extrémités d'un triangle brun.

— Une déchirure ! cria Natassia. Une déchirure dans le nuage !

— Cela ne change rien, s'obstinait James. Il y a belle lurette qu'on ne reçoit plus aucun message. Qui pourrait vivre sur Terre dans une atmosphère polluée au carbone ?

— Tu peux regarder sur quelle zone se trouve ce trou ?

James consulta le compas électronique en pianotant sur divers claviers. Un planisphère apparut sur une paroi de la cabine. Un pointillé noir y décrivait la progression de Citadelle sur son orbite.

— Facile. La partie bleue de la déchirure, c'est l'océan Indien. Et juste à droite, ce coin brun et profond, c'est l'Océanie.

— On y va ! trompeta Natassia en lui tapant un grand coup dans le dos.

— On va où ?

— En Australie.

— Tu es complètement malade ?

— Au contraire. Je ne me suis jamais sentie aussi bien.

— Mais... s'il y a un espoir de retour, il faut prévenir les adultes, Natassia. On n'a pas le droit de filer comme ça !

— Pas question. Ils vont palabrer des heures et des heures et prendre de toute façon des décisions qui ne seront pas à notre goût. Je pars. Avec toi.

Il se fâcha tout rouge.

— Mais qui te dit que je veux y aller, moi ? Je n'ai jamais mis les pieds sur Terre ! Si ça se trouve, la gravité va me faire éclater. Je vais peser des tonnes, là-dessus. Mon cœur ne tiendra pas.

— Ton cœur ? Il tiendra. J'en réponds.

Elle le tira à elle et lui déposa un petit bisou sur les lèvres. Cela lui parut avoir un léger goût d'ananas. Il en resta le bec cloué. Pour un court moment. Puis il balbutia :

— Et... Euh... Tu as un taxi pour descendre ? Tu sais bien qu'on ne pourra compter sur aucun guidage depuis le sol !

Elle lui écrasa le bout du nez de l'index.

— J'ai tout prévu. Il y a la navette qui nous a amenés, mon oncle et moi. Elle est pleine des semences que je devais expérimenter ici. Quand j'ai vu le désastre, j'en ai remballé une bonne partie. Je suis sur ce plan depuis plusieurs jours. Écoute-moi bien, James. Je ne retrouverai sûrement jamais mes parents. Mais je ne veux pas moisir

ici. Et puis, j'ai besoin de sentir à nouveau la terre ferme sous mes pieds. Je vais planter tout ça. Je vais te concocter un jardin d'enfer. Il y a ici douze mille espèces. Et nous vivrons avec d'autres hommes, des survivants, quoi.

— S'il y en a.

Elle lui colla d'office un deuxième bisou au même endroit que le précédent et il ne trouva aucun argument à lui opposer.

Dans la salle à pesanteur modérée, les astronautes, cosmonautes et spationautes s'étaient mis à danser. Personne n'avait remarqué l'absence des deux enfants.

James se trouvait en proie à toutes les peurs de la création. Peur de sa mère qui dirigeait l'équipage de Citadelle, peur de la quitter, peur de rentrer dans l'atmosphère, de brûler corps et biens, peur de peser une tonne sur cette planète hostile, peur de mourir de faim et de soif dans un grand désert, peur de voir Natassia agoniser sans qu'il puisse agir, peur de la nuit éternelle.

Mais la pire de toutes était bien de voir sa nouvelle amie filer sans lui. Car elle était déterminée, la tigresse ! Et jamais il ne l'abandonnerait.

Alors, à sa suite, il se glissa dans le vestiaire technique, enfila une combinaison, s'équipa du nécessaire de survie, de l'oxygène indispensable...



Ils se retrouvèrent dans le sas, puis dans la navette russe à deux places, une sorte de conteneur agrémenté d'un minuscule poste de pilotage dans lequel ils se serraient l'un contre l'autre.

Natassia était aux commandes. James ferma résolument les yeux, rentra la tête dans les épaules. Un choc. Une impression de flottement dans le vide. Une voix fluette :

— Et voilà. Nous sommes partis !

James regardait s'éloigner la station Citadelle. Elle ne fut bientôt plus qu'un astre parmi les autres, qui dérivait lentement au fur et à mesure qu'ils s'en éloignaient.

— Je suis fou, murmurait-il. Je suis fou de t'avoir écoutée.



La rentrée dans l'atmosphère terrestre dépassa en atrocité toutes les prévisions de James. Tirés, poussés, freinés, dilatés, écrasés. Ils avaient encore le cœur battant de ces meurtrissures lorsqu'une nuit sans étoiles les enveloppa. C'était l'obscurité terrestre, le terrible

« hiver » perpétuel. Ils ne distinguaient ni sol, ni mer, ni ciel. Ils avançaient aveugles dans l'angoisse d'une mort soudaine.

Et soudain, la lumière !

Faible au début. Une lueur orangée. Puis un ciel qui se dégageait. Une aurore. Un soleil jaune. La navette spatiale survolait l'océan. À l'horizon, les terres australes se dessinaient. Ils fonçaient vers l'est, vers le jour.

Enfin, le littoral. Des habitations. Des routes. Pas une seule voiture sur ces routes, nota la jeune fille. James était collé au hublot, déformé par la déclaration. Ils survolèrent une forêt d'arbres morts. Ou peut-être était-ce l'hiver ? Non, rectifia Natassia pour elle-même. Premier janvier de l'an 2000. C'est l'été dans l'hémisphère sud.

Ils s'échouèrent sur une dune de sable, à l'orée du désert.

Silence.

— Pas trop mal, James ?

Il n'osait rien dire. Abasourdi par les premières images de cette planète, lui, l'extraterrestre, quand il pointa le nez hors de la carlingue ! Il se sentait si lourd qu'il en avait le souffle presque coupé.

Le paysage n'était certes pas ce qui se faisait de mieux : quelques grands chênes avaient été déracinés et s'enchevêtraient dans tous les sens. De larges failles dans le sol, des amoncellements de rochers...

Dans des gorges, un peu plus bas, bruissait une rivière noire aux reflets verdâtres.

— Quelle horreur ! gémit Natassia.

Mais James restait en extase devant cette vision d'un monde nouveau pour lui.

— Les vents ont dégagé la suie, poursuivit Natassia, mais l'eau est encore trouble. Elle s'éclaircira avec le temps. À ton avis, c'est une tempête qui a fait ça ?

— Pas seulement. Je dirais plutôt une onde de choc qui a parcouru toute la Terre. Puis un raz de marée. Ce qui expliquerait le silence soudain de leurs émetteurs : tout s'est effondré presque en même temps, surtout les antennes.

Les deux enfants amorcèrent quelques pas dans les cailloux, à la recherche d'un point dominant.

— Cela ne peut tout de même pas venir d'une rencontre avec un astéroïde, fit Natassia. Nous l'aurions vu arriver, à Citadelle.

Citadelle. James perdit soudain deux larmes.

— Non, répondit-il doucement, ça s'est passé uniquement ici. Une explosion. Un stock d'armes nucléaires, je ne sais pas.

— Une guerre ?

— Impossible. Nous aurions eu le temps d'être avertis. Plutôt un accident. Ou un cataclysme naturel qui aura pu allumer des volcans un peu partout. Le saurons-nous un jour ?

Ils avançaient, doucement. James avait l'impression de se traîner comme une limace. Vers l'ouest, non loin, une bande de terre fertile au milieu de laquelle se dressait, comme un menhir, un gros rocher. C'est là qu'ils entreprirent d'édifier leur jardin, le plus beau jardin du monde. Natassia savait exactement ce qu'il fallait planter et où le faire. Tout ne pousse pas n'importe où ni n'importe quand.

Sur le gros rocher ils eurent envie de graver leur nom.

Adamskaïa Natassia

&

Everton James

Le soir, ils levaient les yeux vers le ciel et attendaient, impatients, le passage de Citadelle. Elle se glissait une fois du nord-ouest au sud-est puis, trois heures plus tard, du sud-est au nord-ouest. Après, ils dormaient dans la navette.

Ils achevèrent de consommer les quelques vivres stockés dans les soutes. James prenait de l'assurance sur ses jambes. Il respirait plus facilement. Natassia ne cessait de travailler toute la journée. Elle trouva de l'eau à dix mètres sous terre, et aussi des racines comestibles.

Ils eurent la visite de quelques serpents, de rats, de lapins... Mais d'aucun représentant de cette espèce que l'on appelait homme.

Les années passèrent et la légende ne dit pas ce qu'ils sont devenus. Lorsque les hommes à nouveau se répandirent à la surface de la Terre, ils prirent l'habitude d'affirmer que leur berceau était l'Australie, là où leurs ancêtres étaient tombés du ciel.

Certains parmi ces hommes prétendaient y avoir trouvé un grand jardin composé de douze mille espèces différentes. Un véritable éden où ils avaient puisé largement de quoi ensemer le reste du monde.

Au centre, paraît-il, se dressait un rocher qui portait une inscription. Elle avait été aux trois quarts rongée par le sable et le vent dominant. Ils avaient pu déchiffrer, malgré tout :

Adam...

&

Eve...

Ces hommes-là ne pouvaient pas encore écrire, mais ils savaient conter. Et ils se dirent l'un à l'autre qu'ils tenaient là le début d'une fabuleuse histoire.





XI

Parole de chat

Auteur : Danielle Martinigol

Illustrateur : Pierre Mornet

Assis sur le tronc d'arbre mort, au centre de la clairière, Movre-Pou regardait l'assemblée.

Ils étaient à chaque fois plus nombreux, venus des abords de la ville et des profondeurs reculées de la forêt. Et de plus loin encore, sans doute. Sûrement. Désormais, ils venaient de partout l'écouter raconter l'histoire.

Il les laissa prendre place, dans le soir finissant. Il aimait bien ces moments-là. Il aimait bien leurs bavardages entremêlés qui remplissaient la clairière, tandis que la nuit, elle aussi, s'installait. Et quand la lune ronde et blanche pointait le nez au-dessus des cimes, le brouhaha s'éteignait progressivement. C'était toujours comme ça.

Et cette fois comme les autres.

Alors, dans ces premiers instants de la nuit claire et silencieuse qui faisait briller les yeux de son auditoire attentif, Movre-Pou raconta :

« Nous l'avions tant attendue, cette troisième rencontre avec les sauvages ! Et c'était arrivé, enfin.



Un soleil incandescent faisait trembler l'air de la savane et briller la surface du grand lac. Je me souviens parfaitement que cette chaleur étouffante énervait tout le monde.

Les Soldats comme les membres de notre délégation ne supportaient pas mieux que nous cette chaleur. Ils transpiraient dans leurs vêtements trop lourds. La désagréable odeur de leur sueur était devenue de plus en plus forte. Je voyais bien que cette odeur âcre indisposait Myka, mon voisin immédiat. Il s'agitait et soupirait souvent en détournant la tête.

J'aimais bien Myka. C'était un vieux de la vieille, lui aussi. Nous avions participé l'un et l'autre aux deux précédentes rencontres, et nous avions vécu ses deux échecs successifs.

Voilà pourquoi, bien sûr, nous espérions tellement que cette troisième tentative connaîtrait une heureuse issue...

Nous attendions, sous le soleil blanc. La sueur coulait sur le visage des hommes et marquait leurs vêtements dans le dos et sous les bras. Et puait.

Myka et moi, nous nous étions démenés toute notre vie pour l'Alliance. Toute notre vie nous nous étions battus pour ceux que les hommes, dans leur langage, appellent « sauvages », ou bien « gibier ». Nous avons lutté pour que ces sauvages nous rejoignent dans cette Confrérie Unifiée des Vivants qui existait depuis presque un siècle, maintenant. Pour qu'ils ne soient plus chassés et mangés.



Oh, certes, beaucoup d'autres, avant nous, avaient montré l'exemple. Le premier avait été Rokko, et cela remontait à cette année 2000 du temps des humains.

Il est si loin, aujourd'hui, le jour où Rokko s'était mis à parler leur langage ! Quand j'y pense, le vertige me saisit. Tellement d'efforts ont été faits, de sacrifices, de souffrances endurées... Tant et tant, parmi nous comme parmi les hommes, se sont succédé et sont morts sans avoir vu se réaliser leur espoir...

Ne croyez pas que tous les hommes soient mauvais. Cette idée-là est à rejeter. Nous avons toujours des alliés parmi eux. Nous en avons toujours eu. Et d'ailleurs, ce sont eux, les hommes, qui nous ont donné les moyens de parler leur langage. »



Ces paroles reconnaissantes provoquèrent la réaction attendue : un murmure de protestation qui roula sur l'assemblée. Movre-Pou ne s'en inquiéta pas. C'était toujours pareil à cet instant de son récit. Il poursuivit sans attendre :

« Oui, mes amis, nous leur devons la parole. Bien sûr, à l'origine, en faisant cela, ils agissaient au service de leur science et de leurs intérêts. Ils ont d'abord commencé par vouloir apprendre le langage des signes aux singes qui leur sont si proches. Et un jour, ils en sont arrivés à partager la parole entre hommes et chimpanzés, grâce à des récepteurs-émetteurs-traducteurs miniaturisés implantés dans le cerveau et la gorge.

C'était un pas de géant pour la science et le profit des humains, mais un pas de trop pour leur tranquillité.

Voilà qu'ils nous entendaient, nous comprenaient, et nous aussi nous les entendions, nous les comprenions. Et bien sûr, l'utilisation de cette découverte obligeait qu'elle fût annoncée à la terre entière. Ils ne pouvaient plus faire marche arrière et poursuivre comme auparavant leur exploitation du monde animal. Au début, ces scientifiques ne pensèrent effectivement qu'à leurs intérêts, mais très vite d'autres se sont levés, se sont battus pour créer la Confrérie Unifiée des Vivants. Ceux-là ont fait en sorte que notre parole soit entendue. Il fallait compter avec nous, désormais. Voilà pourquoi je dis que tous les hommes ne sont pas mauvais.

Nous avons lutté, unis avec nos alliés humains.

Et ce jour-là de la troisième rencontre avec les sauvages était le fruit de cette alliance. C'était une sorte de victoire contre ceux qui avaient tout fait pour que cela échoue.

Et nous y étions, Myka et moi, Movre-Pou. Lui qui représentait les chiens, moi les chats. Urra au nom des singes, Tron au nom des porcs, nous quatre au nom des vaches, des poulets et des chevaux, de tous les autres de la confrérie animale non représentés sur place. Nous faisons partie de la délégation.

Sans doute était-ce notre âge qui faisait de Myka et moi les plus impatientes. Les plus inquiètes aussi, les plus tendues.

Les plus méfiantes, après deux échecs.

L'avion de la délégation nous avait déposés à la pointe du jour. Le vol s'était relativement bien passé (je dis « relativement » car je ne supporte pas l'avion). Les humains voyageaient à l'avant, nous à l'arrière, sur nos couchettes – il était loin le temps où les transports par les airs s'effectuaient dans les cages de soute, comme de vulgaires bagages !



Alvajo fut le seul des humains qui vint nous demander si tout allait bien. Alvajo était certainement l'homme qui tenait le plus à ce que la rencontre se passe bien, au moins autant que Myka et moi, sinon davantage encore. Il voulait plus que tout être un des signataires du

protocole d'accord.

J'ai toujours connu Alvajo.

C'est Alvajo qui m'a formé à la compréhension des humains, grâce au traducteur. C'est avec lui que j'ai échangé mes premiers miaulements – mes premiers mots. C'est lui, avec ceux de son équipe, bien sûr, qui m'a tout appris de la vie. En plus de ma mère, évidemment.

Ma mère elle aussi avait été éduquée par Alvajo.

— Est-ce que ça va ? a-t-il demandé.

Il ne s'adressait pas seulement à moi. La puce-traductrice implantée dans le crâne de chacun d'entre nous a transmis l'interrogation, et nous avons ressenti cette fébrilité qu'il s'efforçait de ne pas montrer sur son visage et dans ses yeux. Nous lui avons répondu que tout allait bien... et peut-être a-t-il deviné lui aussi le trac qui nous habitait, pareil au sien.

— Ça va être un grand jour, mes enfants ! a dit Alvajo.

Comme pour s'en persuader lui-même.

Après l'avion, il y a eu la voiture. Les voitures. Beaucoup de voitures en comptant celles de leurs Soldats de Sécurité. Beaucoup de poussière, sur la route qui menait au grand lac.

À présent, nous attendions, dans l'ombre fragile du point de rendez-vous. Les auvents de toile frémissaient doucement, parfois, quand un souffle de vent se levait, sous le soleil de plomb.

Derrière nous, l'immensité du lac comme de l'argent liquide. Devant, l'immensité de la savane, jusqu'aux montagnes rouges et tremblantes dans la chaleur.

C'est de là que les « sauvages » viendraient.

S'ils venaient...

Bien sûr que oui, bien sûr qu'ils allaient venir !

La nervosité, maintenant, se lisait sur les visages des humains, dans leur attitude. Non seulement sur ceux des membres de la délégation, mais également dans les rangs des Soldats de Sécurité qui avaient quitté les voitures et s'étaient alignés en plein soleil. Leur présence ne pouvait qu'irriter les « sauvages » et les effaroucher, je l'avais dit et répété, nous l'avions tous dit et répété : les humains de la délégation l'avaient dit eux aussi.



Mais plusieurs chefs des gouvernements humains tenaient à ce que les Soldats assistent à la rencontre. Le malheur des hommes veut qu'ils obéissent à quelques-uns d'entre eux qui ne sont ni plus forts ni plus intelligents ni plus méritants que les autres, mais qui possèdent ce

qu'ils appellent le pouvoir.

Je ne suis jamais parvenu à comprendre la raison de cette façon de vivre, et ce n'est pas moi, pauvre chat noir, qui vais y changer quelque chose...

Depuis toujours, la plupart des ennuis étaient venus de ces gens de pouvoir à la tête des gouvernements et des grandes industries d'alimentation. Les hommes de l'alimentation étaient de farouches opposants à la Grande Alliance humano-animale. J'en ai longuement parlé avec Alvajo ; lui-même et les siens ont dû lutter pied à pied contre les décisions imposées par ces gens-là.

Après deux heures d'attente, un homme et une femme de l'équipe qui avait reçu notre délégation nous apportèrent des boissons.

Les humains n'en finissaient pas de se lever de leur siège, de faire les cent pas dans le carré d'ombre sous la toile en s'éventant avec leur chapeau. Parfois, ils se risquaient dans la chaleur blanche pour aller échanger quelques mots avec les chefs des Soldats de Sécurité, puis revenaient à leur poste. Debout et immobiles, ils regardaient la savane et les montagnes lointaines, derrière leurs lunettes noires.

Je suis descendu moi-même plusieurs fois du long banc recouvert d'une natte de raphia qui nous avait été assigné, pour me dégourdir les pattes. Myka, lui, s'était couché, et je crois bien qu'il somnola un certain temps. Quant à Urra, il avait fait de nombreuses allées et venues, de l'auvent aux Soldats et des Soldats aux voitures garées en arrière du point de rendez-vous, avant de se tenir enfin tranquille, assis au bout du banc. Il avait l'air de se désintéresser de l'affaire, mais je savais bien que c'était tout le contraire. Son regard perçant ne quittait pas la montagne.

(On dit qu'il a pour lointain aïeul le célèbre Rokko. Vous le saviez ?)

Alvajo, et un autre avec lui, Mantez, vinrent nous voir. À voix basse, dans les émetteurs miniaturisés incrustés dans leur gorge, ils nous communiquèrent leur crainte. Leur visage était rouge et luisant de sueur.

— Les Soldats sont nerveux, dit Mantez.

— Soyez vigilants, glissa Alvajo.

— Les Soldats nerveux ? émit Urra dans un léger couinement entre ses lèvres avancées. Pourquoi ?

Alvajo ne répondit pas. Peut-être allait-il le faire, mais c'est alors que quelqu'un cria que les « sauvages » attendus arrivaient enfin.

Et nous les aperçûmes, effectivement. En ce qui me concerne, à cet instant, je ne voyais qu'un léger nuage de poussière montant sur la terre blême, entre les arbres rares. Mon cœur s'était mis à battre plus fort.

Alvajo et Mantez rejoignirent les autres humains. Comme eux, ils se saisirent de jumelles qu'ils braquèrent en direction de la poussière grandissante.

Urra, lui, n'avait pas besoin de jumelles. Il nous dit ce qu'il voyait, émettant des sons de gorge que traduisait notre récepteur cérébral implanté :

— Un éléphant mâle, deux lions mâles et une femelle, une antilope kudu mâle, un gnou mâle, une panthère noire femelle.

— Seuls ? demanda Myka qui s'était redressé sur ses pattes.

— Les représentants de l'Alliance sont avec eux, dit Urra. Noki le gorille, et Lavier, le porte-parole humain.

La présence des trois lions et de l'éléphant était plutôt bon signe. Mais nous avions espéré plusieurs panthères, et aussi des représentants des hyènes, des phacochères, des rhinos et des buffles...

Le porte-parole humain et Noki avaient fait de leur mieux, Noki surtout. Cela n'avait pas été facile de persuader les « sauvages », surtout après les deux échecs précédents. Nous connaissions tous la grande compétence du gorille et ses efforts incessants d'intermédiaire entre l'Alliance et les animaux qui n'en faisaient pas encore partie, les « sauvages ».

Et puis ils furent là.

Je ne savais pas d'où ils venaient, si leur marche sous le soleil avait été longue, où ils s'étaient regroupés, ni depuis quand ils étaient ensemble. La poussière rousse salissait leur pelage et leur peau.

Ils s'arrêtèrent à quelques bonds de distance face à nous.

Sous l'abri de toile, l'ombre avait commencé de glisser.

Aussitôt, les lions et la panthère se couchèrent.

Ces représentants des « sauvages » avaient accepté d'être équipés, pour l'occasion, de récepteurs-émetteurs de communication. L'appareillage n'était pas utile, à cet instant, pour comprendre l'état d'esprit dans lequel ils se trouvaient. Une grande méfiance tendue se lisait dans leurs yeux comme dans le moindre frémissement de muscle sous la peau. Cette façon qu'ils avaient de balancer la queue, à petits coups brefs, n'était pas seulement destinée à chasser les mouches...

L'éléphant était un vieux chef de famille avec une défense tordue.

Il avait dû naître alors que la déclaration sur les Droits des Vivants n'était pas encore proclamée, avant l'Alliance. Quand les humains se prenaient encore pour les maîtres du monde des vivants. Quand nous n'étions que leurs esclaves dans leurs laboratoires, leurs zoos, leurs maisons, leurs élevages et leurs abattoirs. Sûrement, l'éléphant immense, le plus ancien de ce groupe de « sauvages », avait vu ce temps-là.



Le gnou et l'antilope kudu se tenaient légèrement à l'écart, marquant la prudence atavique vis-à-vis des grands prédateurs dont ils partageaient la compagnie.

Nous étions, les humains et nous autres délégués de la Confrérie Animale, sur une ligne, au bord de l'ombre.

Les « sauvages » sur une ligne, en face.

On leur apporta à boire, dans de grands baquets portés par plusieurs hommes, déposés à quelques pas. Mais aucun ne s'en approcha. Même si la soif leur séchait la gorge, ils n'étaient pas venus pour boire une eau capturée par les hommes – ils étaient là pour quelque chose d'autrement plus important. Et ils attendaient.

Le porte-parole humain et Noki s'avancèrent. Ils burent, eux, utilisant les gobelets accrochés aux baquets.

Noki parla en premier, pour dire que le trajet s'était bien passé, sans anicroches.

Lavier approuva de la tête. Il paraissait fatigué, avec les traits tirés, comme cela se remarque si facilement sur un visage d'homme. Si nous y avions prêté davantage attention, sans doute aurions-nous pu déceler dans son attitude les indices de ce qui allait se produire dans quelques instants... Mais quoi ? Et qu'aurions-nous fait, alors ?

Et de la même façon, nous étions sans doute trop impressionnés par la solennité de l'instant pour nous rappeler le conseil de Alvajo : surveiller les Soldats de Sécurité. Mais je me dis aujourd'hui que même si nous nous étions souvenus de la mise en garde... Qu'aurions-nous pu remarquer ? Rien, bien sûr. Rien du tout, absolument rien.

Puis ce fut Mantez, des humains, qui prit la parole. Je devais, après lui, communiquer au nom des animaux.

Il souhaita la bienvenue au groupe des « sauvages », les remercia d'être là et d'avoir accepté les implants de communication. C'était déjà, dit-il, un grand pas en avant.

Ensuite, il rappela le trajet parcouru par l'Alliance, depuis le premier dialogue entre Rokko et les humains, en cet An 2000 de la Nouvelle Ère. Presque un siècle.

Il dit cette volonté des hommes à établir le contact avec tous les animaux libres.

Il dit, au nom des humains et de l'Alliance, la ferme intention de lutter, plus que jamais, contre les grandes Compagnies d'Alimentation et les Fédérations de Chasseurs. Ces adversaires de l'Alliance persistaient à considérer les animaux libres comme du gibier. Ils prétextaient que ces « gibiers » obéissaient toujours aux fameuses lois de la jungle et survivaient en s'entre-dévorent eux-mêmes... Impossibles à intégrer, selon ces massacreurs, les « sauvages » ne pouvaient que remplacer maintenant les anciens troupeaux

domestiques interdits.

— Mais nous affirmons, au sein de l'Alliance, ajouta Mantez, que cette loi de la jungle n'est plus une bonne loi. Qu'elle est dépassée. À présent, tous les vivants de notre planète ont la possibilité de communiquer, de s'écouter et de se comprendre. La déclaration des Droits des Vivants interdit l'exploitation d'une espèce par une autre, quelle qu'elle soit. Désormais, nous ne sommes plus obligés de tuer pour nous nourrir de viande. Grâce à la science, nous pouvons nous alimenter de plantes et de protéines synthétiques qui remplacent avantageusement la nourriture carnée. Nous savons nous entendre entre nous, et nous voulons vous entendre. C'est pourquoi nous vous invitons à nous rejoindre et à faire partie vous aussi de cette grande union des vivants qui...

Il avait presque terminé son allocution. Il ne devait jamais la conclure.

Au début de son discours, les lions et la panthère s'étaient relevés et écoutaient. Quand Mantez avait parlé de la loi de la jungle, un des lions mâles, puis la panthère noire, s'étaient mis à secouer la tête, comme si des mouches les énervaient soudain. Mais ce n'étaient pas des mouches.

La panthère gronda, ses yeux jaunes chargés de colère – ou de douleur ? Lavier, le porte-parole humain, fit un pas vers elle... Et ce fut le lion qui bondit.

Un bond court, si brusque, que personne n'en remarqua l'élan. Le lion retomba sur Lavier qu'il écrasa au sol, tandis que des cris s'élevaient et emplissaient le grand silence brutal.

Oh, cela ne prit pas beaucoup de temps. Un formidable chaos de cris, de hurlements de rage et de terreur, dans la poussière qui volait en hautes gerbes.

Les Soldats de Sécurité étaient prêts.

C'était ce qu'ils attendaient, eux. Ce qu'ils avaient prévu.

Les premiers coups de feu claquèrent juste après que la mâchoire du lion se fut refermée sur la nuque du parleur...

Ils ont tiré sur la panthère aussi, l'ont abattue. Ils ont tué l'autre lion mâle alors qu'il bondissait à son tour. Une véritable fusillade. Et quand la poussière est retombée avec les échos des déflagrations, les « sauvages » rescapés étaient loin, déjà, et Noki ahuri regardait son bras inerte touché par une balle perdue... »

Movre-Pou, le chat noir, se tut.

À chaque fois qu'il racontait l'histoire, il marquait un temps à cet instant du récit.

Les autres chats, chiens, lapins, chèvres et moutons mêlés, étaient assis ou couchés autour de lui, en lisière de forêt, sur les hauteurs qui dominaient la ville des hommes. Il y en avait des dizaines et des dizaines, sous la lueur claire de la lune. Et une famille de renards gris.

Le vieux Movre-Pou reprit :

« C'est l'échec de cette troisième rencontre qui a provoqué l'effondrement de l'Alliance.

Noki, par la suite, après ce carnage insensé, nous a appris ce qui s'était passé. Il avait lui aussi ressenti la grande peur provoquée dans son récepteur cérébral trafiqué...

Les provocateurs étaient bien sûr les Élus des Entreprises d'Alimentation et des Communautés humaines de Chasseurs. Pour eux, les « sauvages » devaient rester ce qu'ils étaient, c'est-à-dire leur gibier.

Lavier était complice des saboteurs. Il les avait laissés trafiquer les récepteurs cérébraux implantés dans les crânes des représentants des « sauvages ». Ainsi, il leur avait été facile d'émettre les signaux qui provoqueraient la douleur et la terreur, donc l'affolement, donc une agressivité incontrôlée. Les Soldats de Sécurité aux ordres des Entreprises d'Alimentation s'étaient chargés de cela.

Ce que le traître parleur humain ignorait, c'était que cette agression des fauves serait dirigée contre lui en premier, pour éliminer un témoin gênant du sabotage. Et ce que les assassins n'avaient pas prévu, c'était que Noki s'en tirerait, leur échapperait, nous rejoindrait, et nous révélerait le sabotage.

Voilà comment cela s'est passé. Voilà pourquoi nous avons quitté la compagnie des humains, pourquoi nous vivons selon nos seules lois, désormais, hors de leurs villes, sur des territoires qu'ils ont, pour la plupart, abandonnés.

Mais si vous êtes venus m'écouter, c'est aussi pour entendre ce que je vais vous dire maintenant.

Ce n'est pas fini. Rien n'est jamais fini. Tous les hommes ne sont pas mauvais. Alvajo, et beaucoup comme lui, continuent de nous soutenir, encore et toujours. Ils nous équipent et nous fournissent en implants qui maintiennent la communication. Ils poursuivent, hors de leurs lois, leurs efforts pour sauvegarder l'Alliance, et je pense que nous y parviendrons, un jour.

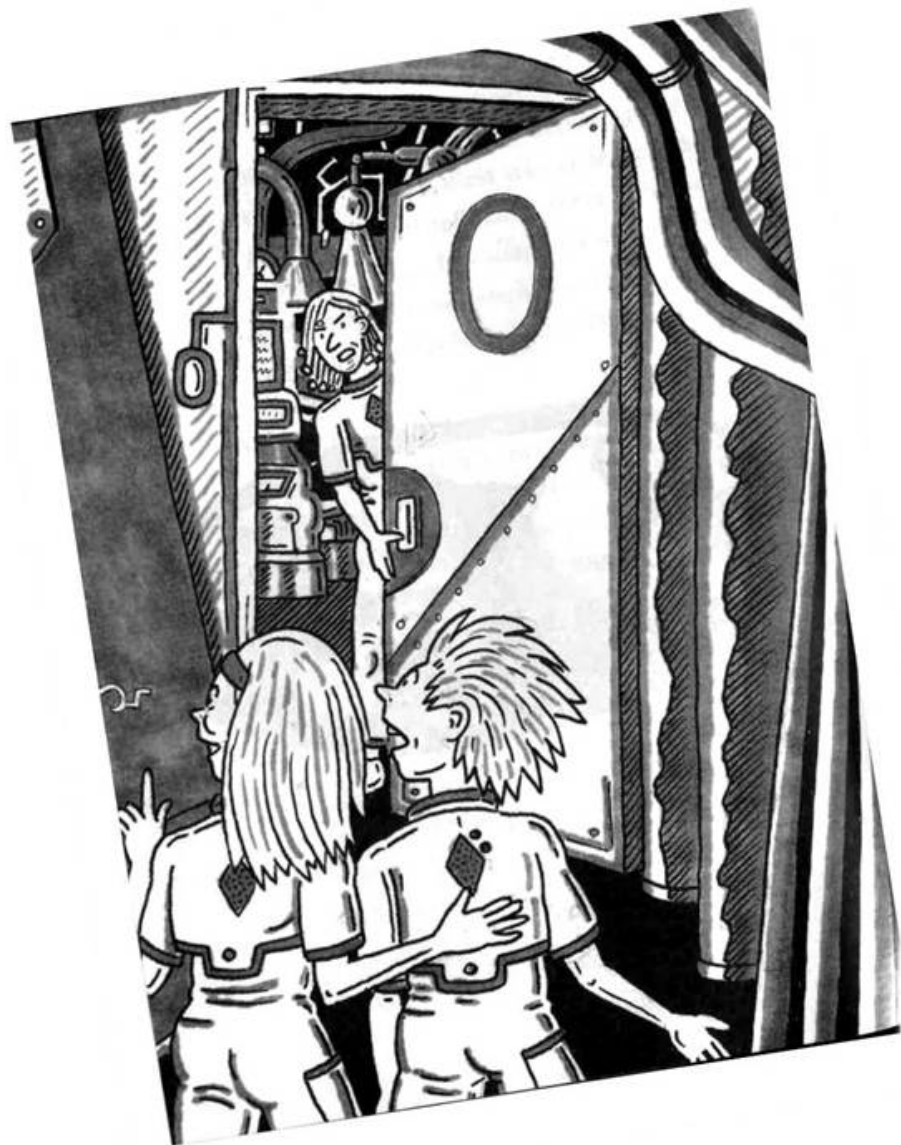
Un jour lointain, sans doute. Car si les hommes ont été les premiers

de tous les vivants à acquérir, c'est vrai, cette faculté de parole, ils sont tellement lents, tellement longs, à en faire bon usage. Et ce sera peut-être à nous, à vous tous, à vos enfants, ce sera peut-être votre rôle de leur apprendre ce bon usage.

Je ne suis qu'un vieux chat et j'ai passé ma vie à les observer, comme tous les chats bien avant moi, à leurs côtés. L'Alliance se fera. Je vous le dis. C'est ce que je crois, en tout cas.

J'en suis convaincu, parole de chat. »





XII

Le Cercle rouge

*Auteur : Pierre Pelot
Illustrateur : Emre Orhun*

— Tu n'oublieras pas tes devoirs, recommanda Rob.

Kanli soupira. Rob choisissait toujours le moment où il s'amusait le plus pour le rappeler à l'ordre.

De mauvaise humeur, il interrompit sa partie de Biotron pour afficher sur l'écran l'énoncé du problème, introduisit les données dans l'ordinateur, jeta un regard distrait sur le résultat avant de le valider.

— Tu vois, cela t'a pris à peine cinq minutes. Tu pourrais y penser tout seul. Je ne serai pas toujours derrière toi.

Kanli sursauta. Depuis sa naissance, le robot jouait auprès de lui les rôles de père, de mère, de professeur, de confident, de serviteur, d'infirmier... Que signifiait cette phrase ? Mais, déjà, Rob poursuivait, comme chaque soir :

— Tu devrais te brosser les dents et te coucher.

Kanli n'avait aucune envie d'aller au lit. Mais s'il était une chose qu'il avait depuis longtemps comprise, c'était bien l'inutilité de discuter les ordres d'une machine.

— Demain est un grand jour, déclara Rob. Demain est ton anniversaire.

La nouvelle surprit Kanli. Son anniversaire ne tombait pas à date fixe. C'était l'Ordinateur central qui décidait du jour et désignait les enfants concernés. Nul, à sa connaissance, n'avait jamais vu cette toute-puissante machine, mais chacun savait qu'elle assurait le bon fonctionnement des Périmètres. Les robots en parlaient avec respect. Sans bien savoir pourquoi, les enfants la craignaient un peu.

Donc, l'Ordinateur central venait de décider qu'il avait à présent douze ans. Depuis sa naissance, Kanli avait connu trois anniversaires : à deux ans, à six ans, à dix ans... Chaque fois, cela s'était traduit par un déménagement.

— Est-ce que cela signifie...

— Bien sûr, confirma Rob. Nous allons changer de Péri-mètre.

Ce « nous » rassura un peu Kanli, encore inquiet de la phrase mystérieuse prononcée par Rob : puisque le robot se disait du voyage, il n'était pas sur le point de l'abandonner.

— Douze ans... Tu sais, cet anniversaire est particulier. Dans la plupart des civilisations antérieures à la Catastrophe, il marquait le passage du jeune à l'état d'adulte.

Le cœur de Kanli se mit à battre précipitamment.

— Mais je ne veux pas devenir adulte ! Je ne veux pas être enfermé dans une cage !

— On n'y peut rien. Tu es un être humain et le temps fait changer les humains. Mais rassure-toi. Ce sont les Agressifs, ceux qui ont provoqué la Catastrophe, qu'on enferme. Toi, tu n'as rien à voir avec ces gens-là : tu as toujours vécu dans un Péri-mètre, tu ne risques donc rien.



Kanli but machinalement le verre que le robot lui tendait. Ses craintes s'apaisèrent aussitôt. Quand, le lendemain, il s'éveilla, il ne se souvenait pas s'être couché. Sans doute Rob l'avait-il porté jusqu'à son lit. Sur une chaise, il aperçut un vêtement qui ne lui était pas familier.

Son petit déjeuner était servi. Le robot accourut dès qu'il ouvrit une paupière. Comme chaque matin, Kanli lui raconta ses rêves. À quand remontait cette habitude ? Il n'aurait su le dire. Peut-être l'avait-il toujours eue. Rob y attachait une grande importance.

— Tu apprends beaucoup de choses en dormant, disait-il. J'ai besoin de savoir comment ton esprit réagit.

Kanli n'était pas sûr de comprendre ce que le robot voulait dire. Mais il aimait se raconter. Quand il hésitait, Rob le remettait sur la voie. Rob savait tout de lui, même le contenu de ses rêves. Kanli trouvait cela rassurant. Une fois, Rob lui avait dit :

— Tu es un bon rêveur.

Et, comme Kanli lui demandait ce qu'il entendait par là, le robot précisa :

— L'Ordinateur central s'intéresse beaucoup au contenu de tes rêves.

Ainsi Kanli apprit-il que Rob, chaque matin, tenait le Central informé des songes de son protégé. Cela le flatta.

Ce matin-là, Rob écourta le récit.

— Prêt pour le voyage ?

Kanli n'éprouvait plus la moindre inquiétude. Sans doute le breuvage laiteux absorbé la veille n'était-il pas étranger à cette sérénité. Il revêtit la combinaison beige, la couleur de sa nouvelle tranche d'âge, et quitta l'espace où il avait vécu deux années sans le moindre regret : là où il allait, il retrouverait tout ce qu'il abandonnait ici.

À mesure qu'ils approchaient de la gare, la foule devenait plus dense. Kanli reconnut ses camarades de l'aire des jeux collectifs. Ils s'adressaient de petits saluts de la main, s'encourageaient d'un sourire, mais aucun n'osait s'éloigner de son robot. Il découvrait aussi de nombreux visages inconnus ; cela le surprenait, car il croyait connaître toute la population du Périmètre. Il montait de l'attroupement un brouhaha où se mêlaient le ronronnement des robots, le martèlement des pas, le chuchotement des enfants. Kanli commençait à soupçonner que ce transfert ne ressemblerait pas aux autres, qu'une page de sa vie se tournait. Il posa la main sur Rob, pour se reconforter.

Ils débouchèrent sur un vaste hall où le train attendait. Avec une précision mécanique, chaque robot dirigeait « son » enfant vers la place qui lui était réservée, avant de s'immobiliser à son côté. Une fille occupait le siège voisin de celui de Kanli ; elle le dévisagea sans sourire. Kanli savait – et elle aussi – qu'on ne les avait pas réunis par

hasard. Dans le nouveau Périmètre, ils seraient voisins et compagnons d'activité. Le voyage permettrait de faire connaissance. Kanli avait déjà connu cette situation, mais c'était la première fois qu'on l'associait à une fille. Il se présenta. Sans cesser de l'examiner d'un œil critique, elle énonça son nom : Chloé. Il cherchait désespérément à entamer la conversation, mais le regard froid et la moue boudeuse de Chloé décourageaient tout effort. Il sentit monter en lui une impression nouvelle, ou plutôt un sentiment qui venait de très loin, de la petite enfance, quand Rob contrariait ses caprices. Ses poings se serrèrent. Quand il s'aperçut que, l'espace d'un instant, il avait éprouvé l'envie de frapper le visage lisse et fermé de la fillette, un flot de honte le submergea : depuis toujours on lui avait enseigné que rien n'est plus abominable que de devenir agressif. Il se tourna vers Rob. Le robot l'observait, exactement comme Chloé, et Kanli éprouva la désagréable impression d'être pris dans un piège.

Le train se mit à vibrer et se souleva sur son coussin d'air.

— Nous partons, dit Kanli.

— Évidemment. Tu croyais qu'on allait passer notre vie dans la gare ?

Kanli soupira. Néanmoins, il s'entêta :

— Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais vus avant ?

— Sans doute n'habitons-nous pas le même niveau.

Qu'entendait-elle par là ? Kanli pensait avoir exploré les moindres recoins du Périmètre – à l'exception bien sûr des secteurs interdits. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'il puisse exister plusieurs étages.



Malgré la sécheresse de Chloé, Kanli s'acharna à nourrir la conversation. Le meilleur moyen d'obliger sa compagne de voyage à parler d'elle était sans doute de se présenter soi-même. Puisque l'Ordinateur central avait jugé bon de les réunir, ils devaient bien

avoir des points communs !

— Je m'intéresse à la biologie et à l'histoire, mais je n'aime pas beaucoup les maths, dit Kanli. Je joue souvent au Biotron.

Elle accueillait ces informations dans l'indifférence. Même l'allusion au jeu électronique le plus en vogue ne l'en tira pas. Il insista cependant, certain de produire un gros effet :

— Mon meilleur score est de 176 854 points.

Maijg Chloé ne s'émut nullement de ce résultat, pourtant impressionnant. Ce désintérêt vexa Kanli. De nouveau, il sentit poindre en lui ce sentiment dont il ne pouvait plus se cacher le nom : la colère. Refoulant la peur que lui inspirait cette prise de conscience, il interrogea, abrupt :



— Pourquoi je ne te plais pas ?

— Qui a dit cela ? s'exclama-t-elle en réprimant un sourire satisfait. C'est juste que je me demandais pour quelle raison on t'avait

choisi. Je craignais...

— Quoi, que je sois un Agressif ? la coupa-t-il sur un ton de défi.

— Non, au contraire, que tu ne le sois pas assez, répondit-elle en souriant enfin.

À partir de ce moment, Chloé changea d'attitude. Pendant le reste du parcours, elle se montra agréable, vive, pleine d'entrain, et sut effacer la première impression qu'elle avait produite. Heureusement, car le voyage se révéla beaucoup plus long que les précédents.

Sitôt atteint le nouveau Périmètre, chaque enfant fut conduit par son robot dans son appartement. Ici, les cellules étaient plus vastes, mais plus austères, avec des murs blancs et nus. Sur une étagère reposaient quelques livres – ceux-là mêmes que Kanli préférerait –, à côté de l'inévitable terminal.

Kanli s'apprêtait à en explorer les logiciels, quand Chloé fit irruption.

— Laisse tomber, tu connais déjà tout, allons plutôt visiter le secteur.

Un enchaînement de couloirs, des espaces communs où des végétaux prospéraient sous la lumière des projecteurs, une armée de robots affairés : ce Périmètre ressemblait en tous points à celui qu'il venait de quitter. Simplement, ses habitants étaient un peu plus âgés. Beaucoup, comme eux, marchaient en couple. Certains se tenaient par la main, ce qui surprit beaucoup Kanli. Il se demanda quelle attitude il devrait adopter si Chloé prenait la sienne. Fort heureusement, sa compagne paraissait avoir une autre idée en tête. Négligeant les espaces fréquentés, elle s'évertuait à emprunter les corridors les plus déserts. Son œil s'alluma quand elle aperçut une porte marquée d'un cercle rouge sur fond blanc. Elle la poussa sans tenir compte de ce signal qui en interdisait le franchissement.

— Ne reste pas planté, tu vas nous faire repérer, dit-elle. Tu as peur ?

Bien sûr, il avait peur. D'étranges récits couraient sur les passages interdits. On murmurait même qu'ils menaient à la Surface. Autant dire à la mort. Mais comment avouer à Chloé qu'il tremblait à l'idée de s'écarter du chemin autorisé ?

Il la suivit donc dans un boyau étroit, dont les murs sans apprêt sentaient la poussière et l'humidité. Il y régnait une chaleur intense. On entendait au loin battre une machine. Le conduit se partagea bientôt en trois embranchements. Chloé scruta les murs ; elle étouffa un cri joyeux en apercevant, à peine visible, un graffiti.

— Cet endroit ne présente aucun intérêt, dit Kanli : c'est juste une gaine technique. Allons-nous-en.

Mais Chloé, sans s'occuper de lui, s'engagea plus avant. À chaque carrefour, elle cherchait le graffiti. Ils débouchèrent ainsi sur une salle encombrée par une machinerie – sans doute un générateur d'air ou un climatiseur.

— Qu'est-ce que vous faites là, les mômes ?

La frayeur cloua Kanli sur place. Mais Chloé se retourna sans manifester d'émotion. Celui qui les avait apostrophés ne comptait que deux ou trois ans de plus qu'eux. Au moyen d'écussons, de rubans et de chaînettes, il avait transformé sa combinaison en un étrange accoutrement.

— Je te cherchais, dit Chloé. J'ai repéré le signe. Dans mon précédent Périmètre, on m'appelait Alétéïa.

— Moi, c'est René. Et lui ?

— C'est la première fois qu'il franchit le cercle rouge. Il n'a pas encore de surnom.

— Tu es folle ? S'il nous dénonçait ?

Pourquoi Chloé se présentait-elle sous un faux nom ? Pourquoi le garçon haussait-il le ton ?

— S'il te dénonce, il me trahit aussi.

Elle tenait déjà pour assuré que Kanli ne le ferait pas.

— Bon, puisqu'il est là, autant lui expliquer, bougonna celui qui se faisait appeler René ; s'adressant à Kanli, il demanda : que sais-tu des Périmètres ?

— Après la Catastrophe... commença Kanli.

— Tu peux dire la guerre, le coupa René. Nous autres, on ose appeler les choses par leur nom.

— ... la surface de la planète étant devenue inhabitable, on aménagea des villes souterraines pour accueillir les survivants. Comme ceux qui avaient connu la... guerre... étaient pervertis, on les enferma et on confia les bébés à des robots, afin qu'ils les élèvent dans le respect de la paix et...

— Ça va, tu connais ta leçon. Qu'y a-t-il à la surface ?

— Mais... plus rien. Tout est détruit. D'ailleurs, on ne peut pas y vivre, à cause des radiations.

— Tu en es sûr ? Tu l'as constaté par toi-même ? As-tu vu ces cages où l'on maintiendrait les Anciens ? Sinon, comment sais-tu qu'elles

existent ? D'où viennent aujourd'hui les enfants ? Que sais-tu de la guerre, sinon ce que t'en ont dit les robots ? Est-elle vraiment finie ?

Devant la mine ébahie de Kanli, Chloé ne put s'empêcher de rire.

— Ce que nous apprennent les robots est peut-être une réalité, dit-elle. Mais nous devons nous en assurer nous-mêmes. Ne plus accepter comme vrai tout ce que nous enseignent les machines, mais trouver des preuves. Et comprendre comment fonctionnent les Périmètres. Comprendre où l'Ordinateur central cherche à nous mener. Voilà, tu connais notre quête. À toi de choisir si tu nous rejoins.

Sur le chemin du retour, Chloé lui expliqua plus en détail qui étaient ces « chercheurs de vérité » qui avaient pris l'habitude de se retrouver dans les lieux interdits, derrière les portes marquées du cercle rouge. Ils se repéraient grâce à des signes secrets, ceux-là mêmes que Kanli avait pris pour des graffitis. Elle lui exposa aussi tout ce qu'ils avaient déjà découvert sur le fonctionnement des Périmètres : des enfants disparaissaient bien avant les « anniversaires », ceux-ci étaient une occasion de brasser des populations issues de plusieurs cités, toutes étaient conçues sur le même modèle, mais différaient par des détails qui n'étaient peut-être pas anodins : la composition de l'air, les jeux électroniques, le contenu de l'enseignement... Kanli, d'abord surpris au point d'être incrédule, se demanda bientôt avec amertume pourquoi Rob lui avait dissimulé tant de choses. Le perçant à jour, Chloé dit avec simplicité :



— Les robots ne sont pas seulement là pour nous servir, mais aussi pour nous surveiller. N'aie pas peur des sentiments que tu éprouves. Il est normal que tu sois en colère.

Normal ! Elle trouvait cela normal ! Alors que depuis sa toute petite enfance on lui avait appris à obéir aveuglément, en lui expliquant que tôt ou tard les Agressifs se retrouvaient enfermés dans une cage ! Pourtant, contrairement à ce qu'elle pensait, sa colère n'effrayait plus Kanli. Il lui semblait qu'elle *lui* donnait plus de forces qu'il n'en avait jamais eu. Déjà, il ne se sentait plus coupable d'avoir pénétré dans un lieu interdit.

Pourtant, quand il se retrouva face à Rob, Kanli se sentit désespéré. Le robot l'accueillit avec sa gentillesse coutumière. Kanli l'aimait. Mais, pour la première fois, il éprouvait de la méfiance.

— Tu as fait connaissance avec le Périmètre ? demanda Rob.

Kanli rougit tandis qu'il répondait par un vague grognement. Il n'avait pas l'habitude de cacher la vérité au robot.

— Ta nouvelle compagne te plaît ? Et, au fait, comment c'était, de l'autre côté du cercle rouge ?

Kanli en eut le souffle coupé. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Crois-tu que l'Ordinateur central ne surveille pas tous les accès ? poursuivit Rob, très calme. D'ailleurs, il serait facile de verrouiller les secteurs interdits au lieu de les signaler, ne penses-tu pas ?

Kanli se laissa tomber sur un siège, foudroyé.

— Tu veux dire que c'est exprès...

— Tu as réussi aujourd'hui une première épreuve : ils ne sont pas nombreux, ceux qui osent franchir le cercle rouge. Il faut du courage et de la curiosité.

— Alors, tu ne m'en veux pas ? Je ne suis pas devenu un Agressif ?

Comme chaque fois qu'il ne souhaitait pas répondre, Rob riposta par une question :

— Sais-tu ce qui différencie un robot d'un humain ? Jamais un robot à qui on aurait interdit de franchir le cercle rouge n'aurait désobéi.

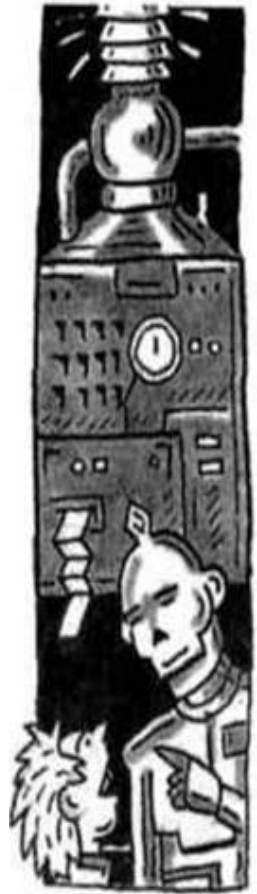
Kanli comprenait de moins en moins.

— Ce que tu m'as appris, la guerre, les cages...

— Tout cela est vrai, et tes amis ne tarderont pas à en être persuadés. Mais il faut maintenant penser à la suite. Crois-moi, peu importe aujourd'hui pourquoi la guerre a éclaté, qui avait tort, qui avait raison. Un jour, les hommes ont compris qu'il était trop tard pour empêcher la destruction totale. L'espèce humaine allait disparaître, victime de sa propre folie. Pour l'éviter, ils ont aménagé,

loin de la surface du globe, les Périmètres, et, surtout, ils nous ont créés, nous, les robots, pour nous occuper des enfants. Nous sommes dénués de passions, incapables de violence. Seule la logique guide nos actions. Nos créateurs espéraient que, élevée selon ces principes, la nouvelle humanité serait à l'abri de ce qui provoquait leur propre perte.

« Mais nous ne sommes pas aussi efficaces qu'ils l'espéraient. Ce qu'ils croyaient notre perfection est aussi notre faiblesse. Nous savons entretenir et réparer toutes les machines. Mais pas en créer de nouvelles. Nous avons été programmés pour faire face à n'importe quelle situation – à condition, toutefois, qu'elle ait été prévue : si un danger inédit vous menaçait, par exemple une épidémie inconnue, nous ne saurions pas trouver de solution. Car nous sommes inaptes à inventer. C'est pourquoi, tôt ou tard, notre mission échouera. L'Ordinateur central, dans sa Grande Logique, a abouti à cette conclusion et défini la seule solution envisageable. Il faut que vous repreniez votre indépendance, il faut que vous échappiez aux Périmètres. Il faut, en un mot, que vous cessiez de nous faire confiance. Vous devez repartir à la conquête de la surface, car là est votre vraie place.



« Ce sera difficile, dangereux aussi. Mais c'est nécessaire. Car ce sont la difficulté et le danger qui ont fait des hommes ce qu'ils sont : des êtres imprévisibles, souvent redoutables, parfois détestables, mais aussi des créateurs, des savants, des artistes, les représentants d'une

espèce unique qui a su s'adapter à tous les milieux, à tous les changements, tirer parti de toutes les nouveautés, et faire de la vie une aventure. Si vous ne reprenez pas votre liberté, vous ne serez plus des humains, vous deviendrez semblables à nous.

— René, Chloé... ?

— Ils ne savent pas encore ce que je viens de te dire, répondit Rob à la question que Kanli n'osait poser. Ni que c'est toi que l'Ordinateur central a choisi pour aller plus loin. Le Biotron n'est pas un simple divertissement : comme tous les jeux qui vous sont proposés, il teste vos capacités. Et tu es un champion, dans ton genre.

Les larmes aux yeux, tremblant d'émotion, Kanli ne savait plus que dire, que penser. Tous ses repères lui étaient enlevés d'un coup. L'avenir que Rob lui promettait l'effrayait, mais, en même temps, il éprouvait une immense fierté d'avoir été choisi. Tournant brusquement le dos, il se précipita dans sa chambre, se jeta sur son lit, évacuant d'un coup la tension de ses nerfs par d'irrépressibles sanglots.

Rob l'entendit, mais s'interdit de le rejoindre. Il se contenta de murmurer :

— Bon anniversaire, petit d'homme.

Et il s'immobilisa, car les robots ne bougent plus quand leur tâche est accomplie.





XIII

Les Envoyés de l'An 2000

Auteur : François Sautereau

Illustrateur : Philippe Poirier.

En cet été 1948, Jacques Dumont avait douze ans.

Il regardait beaucoup le ciel où il aimait guetter les oiseaux, surtout les oiseaux migrateurs, et les avions : les appareils de commerce ventrus et lents, qui rasaient les collines, les chasseurs à réaction qui déchiraient la nue...

Et depuis un an environ, on parlait de nouveaux engins qui ne venaient peut-être pas de la Terre : les soucoupes volantes. Une raison de plus pour Jacques de marcher la tête en l'air. « Regarde donc tes pieds ! » lui disait parfois son père, quand ils travaillaient ensemble aux champs. Jacques trouvait cette obligation extrêmement pénible. César, le chien de berger, regardait-il ses pattes ? Non, il trottait la tête en avant et les pattes suivaient toujours.

Dans moins d'un mois, ce serait la rentrée, en cinquième, une classe qu'on disait difficile. La vie serait, bien sûr, beaucoup plus plaisante si une soucoupe volante venue de Mars ou d'une planète plus lointaine encore se posait soudain à ses pieds et que deux étrangers en descendent pour l'inviter à un voyage vers les étoiles ! Si ce prodige arrivait... Eh bien, une chose était sûre : Jacques aurait adoré que ça lui arrive. Après son retour du grand voyage, même la classe de cinquième serait délicieuse.



Tout en rêvant, il avait marché longtemps à travers les collines de prairies et de bosquets qui entouraient son village. Le soir tomberait bientôt. Il leva la tête, ou plutôt tourna son regard levé au-dessus de l'horizon, vers l'est, à l'opposé du soleil couchant. Une étrange lueur,

très blanche et très douce, comme un reflet dans l'eau, courait sur le ciel. Un bref instant, le reflet parut danser, au loin, puis un peu plus près, puis...

La soucoupe fut là, dans le pré, flottant à un mètre au-dessus de l'herbe, au bord du bois de bouleaux. Elle avait presque la même couleur argentée que l'écorce des arbres. Jacques ne fut pas trop surpris : il avait tant espéré cet événement. Il était presque certain de voir un jour une soucoupe volante. Il était comblé que ce fût au moment même où il y songeait !

Il attendit, figé, à trente ou quarante pas du vaisseau de l'espace – car c'était forcément un vaisseau de l'espace. Il retenait son souffle, il regardait, écoutait. Soudain, une porte ronde s'ouvrit au milieu de la coque en forme de disque, une échelle en jaillit, une femme apparut, puis un homme, et ils sautèrent ensemble sur le sol. La femme était brune, l'homme blond, presque roux : ils étaient de même taille et portaient tous deux les cheveux longs, touchant presque leurs épaules gainées d'un tissu blanc brillant, comme mêlé d'aluminium.



Ils firent trois ou quatre pas vers Jacques, inclinèrent la tête de concert et se présentèrent en prononçant chacun leur nom d'une voix mélodieuse : Vinciane, Kévin... Puis Vinciane fit un pas de plus.

— Tu t'étonnes peut-être que nous soyons humains, dit-elle. Mais, comme toi, nous vivons sur la Terre.

— Nous sommes des voyageurs du temps, ajouta Kévin.

— ... Et nous venons de l'an 2000 ! termina Vinciane.

Le futur, pensa Jacques. L'an 2000, un avenir presque inimaginable tant il semblait lointain !

Vinciane sourit, s'avança encore, tendit la main à Jacques.



— Quelle joie pour nous de te rencontrer, Jacques Dumont !

Jacques avala sa salive, hocha la tête, incapable de prononcer un mot, incapable de bouger, ni même de prendre la main tendue de

Vinciane. Kévin approcha à son tour, les bras ouverts, souriant.

Vinciane fit plusieurs pirouettes vives, comme si elle dansait. Elle semblait si gaie, si amicale, qu'il se détendit, sourit à son tour, serra la main qu'elle lui tendait, puis celle de Kévin.

— Nous sommes venus... commencèrent-ils en chœur, puis ils éclatèrent de rire, et Kévin finit seul la phrase.

— ... t'inviter à un voyage dans ton futur : un voyage en l'an 2000, notre époque.

Bouleversé, subjugué, Jacques ne faisait que regarder les visiteurs, de tous ses yeux. Ils semblaient âgés d'une vingtaine d'années : pour Jacques, c'était l'âge merveilleux des héros de roman, l'âge des grandes aventures et des belles amours. L'âge qu'il aurait voulu avoir, tout de suite et pour toujours.



Il attendait des voyageurs de l'espace ; ces deux-là venaient du futur, c'était mille fois mieux encore.

— Si tu as des questions, nous y répondrons au cours du voyage,

dit Kévin.

L'émotion de Jacques ne le paralysait plus, elle le soulevait, le transportait soudain de bonheur. Il répondit, d'une voix un peu étranglée :

— Oui, je suis prêt à vous suivre !

Il était assis dans la cabine de pilotage de la soucoupe, pleine de cadrans, de lumières clignotantes, de tableaux, de boutons...

— Cette machine peut se déplacer aussi facilement à travers l'espace qu'à travers le temps, expliqua Vinciane à Jacques.

En une minute, l'engin s'éleva à des centaines ou peut-être des milliers de kilomètres au-dessus de la Terre, qui ne fut plus, par les hublots, qu'une grosse boule bleue, verte et brune. Fasciné par cette vision, magnifique et un peu effrayante, Jacques voulut se dresser sur son siège pour mieux voir. Mais une invisible ceinture le retint contre le dossier, il retomba le souffle coupé.

Soudain, la vision s'éteignit, les hublots devinrent noirs, la lumière pâlit et trembla à l'intérieur de la cabine. Jacques fut pris de vertige, il se sentit tourner comme une toupie, mais il respira très fort et son malaise se dissipa peu à peu.

— Nous sommes en route vers le futur, annonça Kévin.

— Comment est-ce... l'an 2000 ? demanda Jacques. Magnifique ?

Vinciane approuva d'un signe de tête.

— Je crois qu'on peut le dire : magnifique.

Jacques dut lutter contre une autre forme de vertige, qui lui donnait l'impression de tomber comme une pierre dans l'obscurité, et l'instant d'après de monter comme une flèche. Il se laissa aller, pensa à son rêve en train de s'accomplir, l'impression pénible s'atténua, devint presque un plaisir. Il demanda :

— Peut-on voyager aussi vers les planètes ?

— Mais oui, répondit Vinciane, même vers les étoiles. Après ce voyage avec toi, nous devons participer à la première expédition terrestre pour Alpha du Centaure, à bord du vaisseau spatial de l'ONU, le *Jules-Verne*. L'Organisation des Nations Unies existait... existe déjà en 1948, si mes souvenirs sont bons ?

Jacques approuva d'un signe de tête. Kévin annonça qu'il branchait le pilote automatique. Il se pencha vers le tableau de bord, puis se retourna, les mains sur les hanches, libéré de toute contrainte.

— Nous avons, depuis 1988, un gouvernement mondial, formé par l'ONU, qui fait régner la paix sur tous les continents.



Alors que Jacques s'abandonnait au vertige, devenu griserie, Vinciane compta sur ses doigts pour énumérer toutes les merveilles de l'an 2000. « Un, deux, trois... »

— Un : toutes les maladies sont facilement guéries par la médecine et la chirurgie. Pour les interventions délicates et dangereuses, les médecins sont assistés par des machines à calculer infaillibles : les cerveaux électroniques ou *ordinateurs*. Deux : grâce à l'énergie magnétique de la terre, disponible partout en quantité illimitée, propre et presque gratuite, les pénuries d'eau, de nourriture, de logement aussi ont été vaincues. Par exemple, on peut dessaler l'eau de mer à peu de frais, produire des matériaux de construction ou cultiver des légumes et des fruits dans d'immenses serres chaudes à très bas prix, etc. Tout cela avec l'aide des ordinateurs. Il n'y a donc plus de pauvreté, encore moins de misère en nul endroit de la planète. Trois : l'État mondial pourvoit aux besoins essentiels de tous, sans rien exiger en échange. Quatre : les communications par radio, télévision et ordinateurs sont instantanées entre toutes les régions du monde et à la disposition de tous...



Jacques n'avait jamais vu la télévision, mais il avait lu au dernier chapitre de son livre d'histoire du cours moyen qu'elle fonctionnait déjà en Amérique, en Angleterre et même à Paris. On concluait en disant que cette merveille se répandrait partout d'ici la fin du siècle. Il

connaissait aussi l'existence des machines à calculer marchant à l'électricité. Ainsi, le monde de l'an 2000 était bien tel qu'on pouvait l'imaginer sans trop d'effort !

Vinciane voulait continuer sa démonstration, mais Kévin arrêta sa compagne d'un geste.

— Notre jeune ami découvrira tout cela par lui-même.

— C'est vrai, dit Vinciane. Il le verra, puisque nous allons lui faire visiter plusieurs grandes villes de la Terre, et il le racontera dans une rédaction, en classe de cinquième : *J'ai vu l'an 2000*.

Pourquoi pas ? pensa Jacques. Mais il préférerait pour le moment oublier l'école. La lumière revint progressivement dans la cabine. Fasciné, Jacques fixa la boule bleue suspendue au fond de l'espace. Le spectacle était d'une beauté prodigieuse.

— Est-ce la...

Vinciane ne le laissa pas finir sa phrase.

— Mais oui, c'est bien notre planète, ta planète. Mais aujourd'hui, nous sommes le 24 septembre 2000 !

Kévin posa la main sur son épaule.

— Quant à nous, Vinciane et moi, nous sommes tes petits-enfants. C'est pour cela que nous sommes venus te rencontrer.

Les deux envoyés se regardèrent avec un sourire mystérieux.

— Nous te connaissons et nous t'avons retrouvé grâce à un célèbre document découvert en 1989, dit Vinciane.

— Mes petits-enfants !

Jacques s'étrangla, Vinciane éclata de rire.

— Eh bien, tu en fais une tête ! Oui, Kévin et moi sommes cousins et nés tous les deux en 1980. Et c'est parce que nous sommes tes descendants que le Conseil scientifique planétaire nous a choisis pour cette mission.

Les envoyés se turent, et Jacques remarqua leurs visages soudain très graves. Il se demanda : « Et pourquoi moi ? » Mais il fut aussitôt distrait par un geste de Vinciane qui montrait un point de la Terre vers lequel la soucoupe semblait plonger et qui grossissait rapidement.

— Pacific Island, dit-elle, une île artificielle, entre Hawaï et Tahiti, au milieu de l'océan. Le gouvernement et le Conseil scientifique y sont installés : c'est la capitale du Monde.



— Et la France ? demanda Jacques.

— Toujours aussi belle, répondit Kévin. Préservée des gaz d'échappement par la propulsion électromagnétique des véhicules.

Loisirs développés, avec la semaine de travail de vingt-quatre heures. Villes-parcs, sans bruit, gaies, campagnes-jardins, tranquilles mais très peuplées... Et au milieu des parcs et des jardins, des écoles, collèges, lycées de verre et de lumière, classes de quinze élèves, travail le matin, jeux et sports l'après-midi ! Et tout à l'avenant, et le reste du monde n'est pas très différent de la France.

— N'oublions pas le climat maîtrisé, ajouta Vinciane. Plus de grandes catastrophes naturelles, avalanches, inondations, cyclones, sécheresses !

Jacques regarda les gratte-ciel et les plates-formes de Pacific Island foncer sur la soucoupe.

Il fut repris par le vertige ; mais c'était moins l'effet de l'atterrissage que celui de l'émotion qui lui serrait la gorge.

— Et vous allez me montrer toutes ces merveilles ? demanda-t-il.

— Tu verras de nombreux pays et les principales villes, et même ton village.

Kévin et Vinciane échangèrent un coup d'œil.

— Plus tard, il faut que tu te souviennes de tout ce que tu auras vu...

La soucoupe se posa doucement sur une plate-forme. Jacques arrêta un instant de respirer, mais ne ressentit pas le moindre choc.

Et il visita quatre continents, dix pays, vingt villes : des villes sans fumées, sans vacarme et sans taudis. Il put contempler bien d'autres paysages, bien d'autres prodiges de la technique sur les écrans géants de la télévision trois-dimensions. Et il vit que Kévin et Vinciane n'avaient pas exagéré : la Terre de l'an 2000 semblait un paradis pour tous, où vraiment personne n'était oublié.

Les deux envoyés l'accompagnaient et le guidaient, attentifs à lui faire découvrir leur monde dans les moindres détails.

Le survol de son village natal, à moyenne altitude, fut un grand moment d'émotion. Il pensa à ses parents, à sa maison, à son chien, à la classe de cinquième qui l'attendait en 1948, mais ne lui paraissait plus aussi menaçante. L'appareil ne se posa pas. Et toujours Vinciane et Kévin répétaient : « Regarde bien, souviens-toi, n'oublie rien. » Ils insistaient tant qu'il demanda :

— Est-ce donc si important ?

Et ils répondirent d'une même voix :

— Oui, c'est très important.

Le soupçon lui vint alors qu'ils ne disaient pas toute la vérité. La question « pourquoi moi ? » se remit à trotter dans sa tête. Il se rappela leur allusion à un mystérieux document, grâce auquel ils l'avaient retrouvé. Il les questionna, ils hochèrent la tête en souriant.

— Un des documents les plus importants du siècle, confirma Vinciane.

Il crut qu'elle plaisantait ou au moins qu'elle exagérait.

Le moment de rentrer à son époque vint trop vite. Ébloui, le cœur empli de joie et de regret à la fois, il monta dans la soucoupe entre ses deux amis... non, ses petits-enfants ! Au fond du ciel, il vit la Terre s'éloigner et redevenir une magnifique boule bleue.

L'obscurité se fit, puis se dissipa. La soucoupe redescendit vers le sol. Kévin expliqua :

— Nous allons nous poser à l'endroit exact et au moment exact de notre premier atterrissage.

Vinciane prit le bras de Jacques.

— Tu feras très attention à ce que tu diras quand tu écriras ta prochaine rédaction.

— Ma prochaine rédac ?

— Oui, celle où tu raconteras ton voyage et où tu décriras l'an 2000.

— Mais je... Est-ce que je saurai ? balbutia-t-il ?

Kévin le rassura d'une bourrade amicale dans le dos.

— Tu sauras l'écrire, puisqu'on la retrouvera en 1989 !

— Mais alors... ma rédac, est-ce le mystérieux document ?

— Oui !

La soucoupe s'arrêta à quelques centimètres au-dessus du pré. Jacques sauta, seul, la gorge serrée par l'émotion. Il foula l'herbe rase, fit deux ou trois pas et se retourna. Vinciane et Kévin, tête contre tête, dans l'encadrement de la porte ronde, le saluèrent d'un même geste. Il leva une main tremblante :

— Au revoir ! Au revoir !

Il rentra au village, à petits pas, perdu dans ses pensées. La rédaction ? Tout partait de la rédac ! Il se rappela le titre que lui avait soufflé Vinciane : *J'ai vu l'an 2000*. Les envoyés étaient venus à cause de ce récit, très important, selon eux. Ils étaient venus lui offrir ce

voyage qu'il raconterait... qu'il avait raconté... enfin... qu' il devait raconter !

Et qu'il voulait passionnément raconter pour que le monde de l'an 2000 existe, tel qu'il l'avait vu : le paradis de l'avenir !

C'était son rôle, sa mission, sa responsabilité. Il allait contribuer par sa rédac au bonheur futur de l'humanité.

Et il ne s'ennuierait pas en cinquième !





XIV

Le Dernier Village de la Terre

Auteur : Joëlle Wintrebert

Illustrateur : Nicolas Thers.

Ce monde, comme les autres, avait été détruit.

L'homme – mais ce n'était pas vraiment un humain – l'avait compris bien avant d'atterrir et de quitter son astronef. À présent, songeur, il foulait le sol carbonisé de cette nouvelle planète morte...

Il venait de très loin. D'un système solaire appelé Géria, situé près du centre de la Galaxie.

Quelques années auparavant – mais ce n'étaient pas vraiment des années, car les Gériens avaient une autre façon de mesurer le temps – leurs astronomes avaient repéré dans l'espace une étoile folle. Une étoile qui allait mourir et brûler d'un coup toute son énergie. Cette *supernova*, les Gériens le savaient, noierait bientôt dans son brasier des dizaines, des centaines de planètes... L'événement était banal. Il s'était reproduit bien souvent, au sein des milliards d'étoiles de la Galaxie.

Certes, les Gériens n'avaient pas le moyen de stopper ce genre d'incendies cosmiques lointains ; toutefois, soucieux de conserver la mémoire de ces planètes destinées à mourir, ils avaient mis au point une technologie extraordinaire. Dès que leurs savants détectaient ce type de cataclysme, et avant que le moindre ravage ne survienne, ils faisaient aussitôt – et instantanément – apparaître une bulle sur chacun des mondes condamnés... Une bulle immense qui, au hasard, emprisonnait une portion d'espace et de matière. Tout ce qui se trouvait piégé à l'intérieur était alors figé, protégé de l'usure du temps.



Ainsi était prélevé un spécimen planétaire destiné à rejoindre, dans le grand musée galactique, la galerie des astres disparus.

Il ne restait plus alors qu'à attendre la fin du cataclysme... puis à

venir récupérer sur place la bulle, et étudier ce qu'elle contenait.

Le plus souvent, c'était du gaz liquide. Du méthane congelé. Du fer. Ou un nuage d'azote. Au mieux, la bulle emprisonnait une colline de poussière. Car l'Univers, les Gériens l'avaient constaté, n'abritait qu'un monde hospitalier sur mille. Leur musée possédait seulement la trace de trois planètes qui avaient été habitées : ici, une bulle avait emprisonné quelques fossiles, une autre, une portion d'océan où plusieurs poissons primitifs étaient restés prisonniers. Une dernière, par miracle, avait pétrifié le fragment d'une planète où avait existé une vie plus évoluée : un désert de sable où s'élevaient quelques palmiers et un laurier-rose – la plus belle pièce du musée de Géria. La conservation des poissons et des végétaux était si parfaite qu'ils donnaient l'illusion d'être encore en vie...

Le Gérien frissonna, saisi d'angoisse et de froid, impressionné par la nuit qui, ici, était définitive. Il était las de ces missions macabres. Car sa tâche initiale d'explorateur et de découvreur se réduisait à celle d'un fossoyeur de mondes. Ici comme ailleurs, il ne récolterait que les miettes d'un astre désert et dévasté.

Il se mit à marcher à pas lents vers la bulle. Elle dessinait, sur le ciel étoilé, une sphère obscure et gigantesque.

Quand le Gérien la franchit, il distingua aussitôt, dans la nuit, la courbe d'une rivière où se mirait encore un croissant de lune – oui, l'eau elle-même avait gardé en mémoire le reflet d'un satellite aujourd'hui détruit ! Sur la rive s'alignaient des rideaux d'arbres ; et au pied des coteaux garnis de vignes, des dizaines de maisons étaient serrées. Sa stupéfaction fut sans bornes.

— Ce monde était habité ! Nous avons même enfermé un village entier !

Il consulta les appareils de mesure qu'il portait à la ceinture puis, fébrile, déclencha un minuscule magnétophone pour commenter :



— Aucun doute : cette planète abritait une espèce intelligente ! L'atmosphère comporte de l'oxygène. La température est douce et il existe un bon degré d'humidité. Ces maisons en témoignent : nous devrions trouver... des êtres vivants !

Vivants n'était pas vraiment le mot qui convenait. Car ici, plus rien ne vivait. En surgissant, la bulle avait tout pétrifié.

— Étrange, poursuivit le Gérien. Les rues sont totalement désertes. J'aperçois de nombreux véhicules sagement garés. À mon avis, il faisait nuit quand notre bulle a tout figé. Oh, voici un panneau !

Scrupuleux, le Gérien recopia les lettres qui y étaient inscrites : LE FLEIX. Il avisa la première maison du bourg, une solide bâtisse en pierre, et se risqua à l'intérieur.

Il resta cloué de surprise. Devant lui, huit ou dix personnes étaient assises autour d'une table. Il reconnut des mets délicats.

— Quelle diversité dans cette nourriture ! Quel raffinement ! Quel luxe !

Il réfréna l'envie de s'asseoir au milieu des autres convives. Depuis qu'il était parti, il avait dû manger en solitaire tant de repas frustes, aseptisés, identiques...

— Quelle abondance ! Et comme ces gens ont l'air heureux !

Leur expression trahissait leurs sentiments. On distinguait sur leurs traits de la tendresse, de l'amour et une joie si puissante qu'il en fut malgré lui chaviré. Pourquoi ces morts semblaient-ils si satisfaits alors que lui, qui était bien vivant, se trouvait si amer et désemparé ? Il ressentit une inexplicable jalousie.

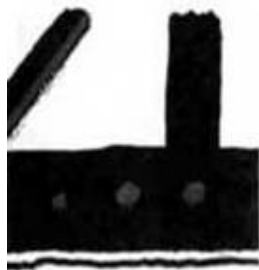
Il nota la présence d'un arbre chargé de guirlandes et qui portait d'étranges fruits colorés. Non loin, sur une cheminée, de minuscules personnages – des jouets ? – paraissaient, eux aussi, avoir été figés. Ils étaient entassés à l'intérieur d'une maisonnette grossière. Tous, y compris deux étranges quadrupèdes, étaient penchés vers... un bébé.

Pour affiner son rapport, le Gérien entra dans une autre demeure. Là, une scène identique se déroulait. Intrigué, il déclara :

— Les habitants de ce monde avaient de singulières coutumes...

Soudain, il aperçut des paquets déposés au pied d'un arbuste semblable à celui de la maison précédente.

— Oh, certains convives ne mangent pas, précisa le Gérien. On dirait qu'ils chantent. Qu'ils crient. D'autres ont été immobilisés au moment où ils ouvraient ces mystérieux paquets...



Le Gérien pénétra dans dix autres habitations. Partout, le même rituel avait lieu. Avec, parfois, des variantes. Par exemple, cette femme seule et âgée, en dînant, fixait un curieux écran rectangulaire. Mais là aussi se tenait le même arbre triangulaire garni.

— La nuit, dicta le Gérien, ces êtres ne dormaient pas. Ils se livraient à un joyeux banquet convivial et s'échangeaient des cadeaux en famille.

Après avoir inspecté la plupart des maisons, le visiteur se dirigea enfin vers un bâtiment immense. Un édifice très différent des autres, si vaste et si haut qu'il semblait dominer le village. À peine fut-il entré qu'il s'immobilisa, impressionné par la foule. D'instinct, il chuchota :

— Là aussi a lieu une cérémonie. Au fond, un inconnu lève son verre. Je compte au moins cent invités ! Certains sont assis mais d'autres agenouillés. Et l'expression peinte sur leur visage est... différente. C'est une joie sereine, sérieuse, intériorisée...

Le Gérien manquait de mots pour traduire la ferveur de ces inconnus.



— On jurerait qu'ils sont encore vivants ! Et d'une certaine façon, ils le sont. Pour l'éternité. Surpris au moment où ils se livraient à un nouveau et fabuleux rituel nocturne.

Perplexe, le Gérien passa des heures à dicter ses conclusions. Parvenu dans la dernière habitation, il s'arrêta près d'un guéridon, devant un petit boîtier, et déclara :

— Partout où je suis passé, j'ai trouvé le même instrument qui porte toujours les mêmes signes. Je ne comprends pas de quoi il s'agit. Et j'ignore si c'est important. Voici ce que ce petit appareil indique...

Alors, celui qui était venu de si loin nota avec soin les chiffres affichés sur l'écran : l'heure à laquelle avait été immortalisé, pour le grand musée galactique, le dernier désormais l'unique – village de la Terre 24 décembre 2000. Minuit.



Postface

Chers amis écrivains, chers vieux camarades,

(Oui, je sais : d'ordinaire, une postface s'adresse aux lecteurs. Celle-ci, pardonnez-moi, est destinée à celles et à ceux qui ont écrit les textes que vous venez de lire. Ces écrivains sont tous mes amis, la plupart d'entre eux depuis bientôt trente ans.)

Chers amis et coauteurs des textes rassemblés ici,

Savez-vous comment ce recueil est né ?

À présent, je peux enfin vous le révéler !

Premier mai 1998 : nous accueillons Élisabeth Sebaoun qui veut connaître le Périgord, ses châteaux, sa Dordogne et sa bonne cuisine. Cependant, j'ai un doute : Babeth (j'ai toujours appelé ainsi Élisabeth Sebaoun, la directrice de cette collection, Contes et Légendes), Babeth, donc, a une idée en tête, j'en suis à peu près sûr. Elle me la livre très exactement à 14 heures, alors que nous avons achevé le foie gras et que nous nous apprêtons à attaquer le confit :

— Christian, il me faut, pour fin 99, un recueil sur les contes et légendes de l'an 2000 !

Je suis trop occupé à déguster mon verre de monbazillac pour répondre.

— Pour cela, ajoute-t-elle, j'aimerais que vous me donniez l'adresse des grands auteurs de SF que vous connaissez. Je commanderai un texte à quinze d'entre eux. Quel formidable recueil cela fera ! Et vous en assurerez la postface... qu'en dites-vous ?

— Impossible, Babeth. Les *Contes et Légendes de l'An 2000* ? Comme vous, j'y ai déjà songé – et je crois hélas que nous ne sommes pas les seuls à mûrir ce genre de projet. Mais réfléchissez : que voulez-vous que les auteurs écrivent ? L'an 2000, c'est aujourd'hui ! Leurs contes n'auront aucun aspect futuriste puisqu'ils ne pourront décrire que... le présent. Donc la réalité. Nous sommes aux antipodes de la science-fiction comme du conte !

— Réfléchir ? Mais c'est fait, cher Christian ! Aussi, mon projet est-il très différent : l'an 2000 dont il sera question dans ces contes, ce n'est pas celui d'aujourd'hui... C'est *l'an 2000 tel que les auteurs*

l'imaginaient à l'époque où l'Homme a marché sur la Lune.

Je réfléchis. Ça y est, j'y suis : l'an 2000 tel qu'on pouvait le rêver en 1969 !

Aussitôt surgissent des images oubliées : celles que mon esprit d'enfant engendrait, fertilisées par les fabuleux espoirs des technologies triomphantes et la récente conquête spatiale. En effet, que de chemin parcouru entre 1957 – date à laquelle les Soviétiques mirent leur premier satellite sur orbite – et 1969, année des premiers pas de l'homme sur la Lune ! Entre-temps, l'actualité s'était fait l'écho de l'apparition, un peu partout dans le monde, d'étranges soucoupes volantes... La prospérité semblait assurée et le progrès exponentiel. La future crise pétrolière de 1973 n'était guère envisageable. Et il y a trente ou quarante ans, on redoutait moins un désastre écologique qu'un troisième conflit mondial et un *hiver post-atomique*... Les postes à transistor avaient fait leur apparition. Le Salon des arts ménagers, avec ses réfrigérateurs et ses machines à laver, promettait pour demain de multiples robots domestiques.

Oui, en 1970, il n'y avait aucun doute : en l'an 2000, les robots assureraient la plupart des tâches rebutantes. On aurait colonisé Mars et (si ce n'était pas certain, c'était loin d'être absurde à nos yeux) pactisé avec ces extraterrestres qui, de loin, surveillaient nos progrès techniques.

Ainsi est né le projet de ces *Contes et Légendes de l'An 2000* !

À vrai dire, j'étais aussi curieux qu'anxieux : alliez-vous tous accepter d'écrire et de jouer le jeu de cette séduisante hypothèse ? Votre vision de l'an 2000 serait-elle la même que la mienne ? Pour avoir communiqué avec vous tous durant les longs mois de votre gestation solitaire, je sais que vous avez refusé de communiquer vos projets entre vous.

Et si deux textes ou deux titres se révélaient ressemblants, identiques ? Eh bien tant pis... Et même tant mieux !

De mon côté, je jubilais : chargé de rédiger la postface, j'allais donc être le premier (non : le deuxième, après Babeth !) à découvrir les facettes de votre imaginaire, et le seul à tenter d'analyser, d'organiser et de trouver, peut-être, un sens à ce bouillonnement collectif !

Savez-vous que Babeth m'a livré vos textes sans me révéler le nom de leurs auteurs ?

Vous connaissant tous – et ayant lu la plupart de vos romans ! – je me faisais fort de vous identifier dès les premières lignes. Eh bien ma vanité en a pris un coup. Car j'ai commis quelques erreurs, attribuant

Avant à Pelot (Dylan, le prénom de son fils, m'a induit en erreur) et *Le Secret des Ordmens* à Alain Grousset (j'ai des excuses : un immeuble de 286 étages, ça sentait *La Citadelle du vertige* à plein nez !).

Par ailleurs, je devine aujourd'hui votre joie, tandis que vous achevez la lecture de ce recueil. Car je sais combien vous étiez curieux de savoir ce que les autres avaient imaginé, comment ils avaient tourné la difficulté et répondu à la question de Babeth :

Quand vous aviez dix, douze ou quinze ans, comment voyiez-vous l'an 2000 ?

Vous l'avez constaté – et il fallait bien s'y attendre : vos contes fourmillent de robots et d'extraterrestres ! De mutations aussi. Ils sont tout à la fois gros de nos fols espoirs utopiques et teintés d'une inquiétude liée à l'inconséquence des hommes et à leur gestion désastreuse de l'environnement.

Car neuf ou dix textes, de près ou de loin, évoquent quand même la fin du monde... ou des sociétés post-cataclysmiques !

Ah, Jean-Marc, les rêves de ton vieux héros Léo (*À bord des grands astronefs*) sont à l'image de nos espérances. Comme toi, je crois que nous autres, auteurs, avons raison de nous obstiner à écrire des histoires plus séduisantes que la triste réalité ! Au fait, est-ce que ce sont là *les rêves de ton vieux héros Léo* ou... *les vieux rêves d'un Léo* qui, jeune, s'appelait Jean-Marc ?

Superbe texte, aussi, que le tien, Danielle, (*Le Jour de l'indépendance*), conte qui malgré sa brièveté s'inscrit dans la lignée des romans d'apprentissage : Karine est caractéristique de tes héroïnes – prête à toutes les audaces pour braver l'inconnu, tendre la main à l'Autre et bâtir, par-delà l'espace et le temps, une arche d'amitié et d'alliance (qui d'autre que toi, fille de vigneron habitant aujourd'hui Juliéas, pouvait affirmer que... « Livigny était connu dans la France entière pour ses vins blancs » !)

Je sais, Robert, que tu as cru indispensable d'avertir Babeth (qui serait sûrement épouvantée par ton *Alien, gentil Alien*) et de lui affirmer : « Dans la vie courante, je suis doux comme un agneau ; j'vous l'jure, m'dame ! » Je confirme ! Mais cela ne t'empêche pas de constater que malgré la création de l'ONA (Organisation des Nations Amies), « ça ne tourne pas rond chez nous, pas rond du tout » en l'an 2000 ! Je note aussi que ton abominable E.T., Joïb, envisage, pour résoudre le problème angoissant de la démographie humaine, une curieuse – mais infaillible – méthode digne du film *Soleil vert*.

Quant à toi, Jean-Louis, et toi, Sara, vous qui vous dissimulez depuis trente ans sous le pseudonyme de Grimaud, votre robot en

inox, compagnon obligé des enfants du futur (*Le Sourire du robot*), est un ange gardien bien attachant. Dépourvu d'agressivité, docile, dévoué, muet, il n'attend qu'un peu d'affection pour acquérir langage et humanité – quel symbole !

Les aliens de ton texte, Jean-Pierre – oh pardon : les *Galactiques* –, m'ont rappelé ceux que tu fais défiler devant tes vieilles *Portes de fer*. Mais ceux de ton *Retour de vacances* sont bel et bien conformes à nos espoirs de l'année 69 (tiens... *on a marché sur la Lune*, cette année-là) : grâce à eux, les portes qui s'ouvrent à nous sont celles du cosmos et des autres espèces. Las ! Ton habile pirouette finale nous invite à comprendre qu'un abîme existe entre la littérature et la réalité. Ouf, tu as quand même accepté de ne pas *passer ton tour* !

Avec ton *Secret des Ordms*, Christophe, tu te fais l'écho de la fameuse *Sium City* de Jean-Marc : un monde-dépotoir qui annonce les univers cinématographiques de Ridley Scott (*Blade Runner*), John Carpenter (*New York 1997*) ou Terry Gilliam (*Brazil*). Le frisson que procure ta conclusion suscite des questions qui dépassent l'écologie et frôlent la métaphysique... ou la psychanalyse. Tu réécrits le mythe de Saturne (ou celui de l'ogre du Petit Poucet) qui, je cite le Larousse, « caractérise une époque ou une institution dont les circonstances ou les résultats deviennent fatals à ceux mêmes qui n'auraient dû en retenir que les bienfaits ».

Quant à toi, René, ton héros (*Reçu avec « mention très bien »*) réalise – bien malgré lui – la synthèse des textes de Danielle, Michel (Grimaud) et Jean-Pierre : Léo est le premier trait d'union entre l'humanité et les autres espèces intelligentes ! Certes, son exploit mérite la *mention très bien*. Mais comme il y a loin de ton rêve à la réalité de notre an 2000 ! Une réalité qui, ne crois-tu pas, mériterait la remarque : *Très insuffisant. Doit pouvoir mieux faire* !

Dois-je t'avouer, Joëlle, que j'ai identifié ton texte (*La Fille lune*) dès la première phrase : « J'avais quinze ans et je brûlais d'ennui. » Tu nous rappelles que l'océan fut (et reste) le berceau de toute vie et qu'il sera peut-être l'ultime refuge de l'humanité survivante. Tout en réaffirmant le droit à la différence, tu nous montres que sciences et sentiments, loin de s'exclure, peuvent cohabiter – et même devenir féconds !

Sais-tu, Alain, que tu m'as étonné ? J'aurais dû me douter que le coauteur de *Brocantic Trafic* et le chineur impénitent que tu es cachaient un vieux fonds nostalgique ! Ton *Avant*, très soixante-huitard et même fortement baba cool, décrit, après une guerre universelle qui a embrasé le globe, une société redevenue artisanale et agricole ! Il faut connaître ton sens de l'humour et tes vieilles racines

creusoises pour savourer l'ambiguïté de ton affirmation finale : « Les trois quarts du progrès scientifique sont destinés à neutraliser les inconvénients du dernier quart » !

Avec *Tombés du septième ciel*, tu illustres, cher François, les craintes d'une catastrophe planétaire et le mythe d'un éternel recommencement. Qui sait d'ailleurs si le « grand boum » que tu décris, vu de deux mille kilomètres d'altitude, n'est pas celui qui a entraîné le monde d'*Avant* que nous a proposé Alain précédemment ?

Décidément, la fin du monde est présente (ou aperçue en filigrane) dans plus de la moitié des textes du recueil !

Ah, Pelot ! Ta *Parole de chat* est fidèle à ta générosité – quelle superbe hypothèse que celle de ces *implants de communication* qui permettent aux humains et aux animaux de se comprendre ! Mais une telle Alliance peut-elle faire le poids contre les grandes Compagnies d'Alimentation et les Fédérations de Chasseurs ? Passer des *Droits de l'Homme* aux *Droits des Vivants*... quelle magnifique utopie ! Ton texte est grand et beau, Pelot. À l'image de tes idéaux. Car comme toi, je pense que « l'Alliance se fera... Un jour lointain, sans doute. »

Ton *Cercle rouge*, Christian, m'a aussi donné le frisson. Ainsi, tu as imaginé toi aussi un robot qui joue auprès d'un adolescent « le rôle de père, de mère, de professeur, de confident, de serviteur, d'infirmier... ». Tel un roman d'apprentissage lui aussi, ton récit post-cataclysmique aborde avec la pudeur, la précision et l'efficacité qui te caractérisent les rapports entre l'homme et la machine. Cependant, ta machine, « incapable de passions, incapable de violence » – et dépourvue d'imagination –, n'est là que pour réparer les dégâts causés par l'homme. Quitte à le replacer devant ses responsabilités et à lui passer le relais. L'image et l'idée finales invitent à la méditation : « Les robots ne bougent plus quand leur tâche est accomplie. »

J'ai été très troublé par tes *Envoyés de l'An 2000*, Michel. Sais-tu que, tandis que tu l'écrivais, j'envoyais à la rédaction d'un magazine bien connu un récit appelé *Le Visiteur de l'an 2000* destiné à paraître en décembre 1999 ? Ta nouvelle, contrairement à mon petit roman, aborde de front le problème du paradoxe temporel : Jacques a donc entre les mains le destin de l'humanité future... Quel bel hommage rendu à la force du Verbe – le sien ! Et quel autre hommage rendu à l'école (joli clin d'œil inconscient à ton *Année du certif* !) puisque c'est une simple rédaction qui influe sur le cours de l'Histoire !

Oh, je sais que tu as été tenté par une autre conclusion. Une tentation terrible : *et si le héros décidait de vérifier son pouvoir... oui : s'il imaginait un futur différent ?*

Cette conjecture, qui ne figure pas dans ton texte, effleurera ceux

qui aiment explorer toutes les conséquences d'une hypothèse ! Ils savent bien qu'*une modification du passé entraîne un autre présent*. Ta conclusion, Michel, est optimiste : oui, tu nous laisses entendre que Jacques jouera le jeu. Il veut que le futur ressemble à ce que les envoyés lui ont décrit.

Or, nous sommes aujourd'hui en l'an 2000. Et l'état du monde est bien différent, hélas, de celui que tu imagines... Pourquoi ? Plusieurs réponses sont possibles...

La meilleure est à mes yeux celle-ci : parce qu'il s'agit là d'un texte écrit dans le strict droit fil de la règle du jeu initiale : *l'an 2000 tel que les auteurs l'imaginaient quand ils avaient l'âge du lecteur*. Et je veux croire que c'est cet an 2000 – là auquel tu croyais, Michel – toi et nous tous, auteurs de ce recueil : un monde meilleur, presque parfait.

Mais, et c'est la seconde réponse possible, *Jacques a peut-être joué avec le feu*.

Et Jacques, ce n'est pas seulement toi, Michel.

C'est moi, c'est nous. Ce sont aussi les lecteurs qui, j'en suis sûr, lisent fort indiscretement ce courrier qui ne leur est pas destiné.

Alors autant que, par ma voix, nous nous adressions maintenant tous à eux :

L'an 2000... Eh oui, nous tous, nous en avons rêvé. Et c'est vous – oui : vous, lecteurs – qui êtes en train de le vivre.

Puissiez-vous limiter les erreurs et être plus vigilants que nous.

Que vos rêves soient aussi beaux que les nôtres.

Puissiez-vous surtout trouver la force et la volonté de les réaliser.

Car je crois moi aussi ce que Jean-Marc affirme :

« Il faut que le rêve continue. Pour changer la réalité. »

Christian Grenier

Biographie des Auteurs

Jean-Pierre Andrevon est né et vit toujours à Grenoble, en compagnie des montagnes et de ses cinq chats. C'est un touche-à-tout, qui fait de la peinture et du dessin, écrit des chansons, et bien sûr des livres : entre 1969 et 1999, il en a publié plus de cent !

Robert Belfiore est né le 8 septembre 1951 à Albi. Il a grandi à Nantes, où il enseigne le français depuis 1976. Marié, père de deux grandes filles et d'un petit garçon, il aime le foot et la pêche, les ordinateurs et le Web, et la vie de famille. Comme il n'a pas de copine fée, il doit se débrouiller tout seul pour créer ses histoires farfelues, peuplées d'extraterrestres, de monstres variés et de savants fous.

René Gir est né en 1970. Il est journaliste et travaille aussi dans l'édition. Jusqu'ici, il a surtout publié dans la presse des nouvelles policières ou de SF. Passionné de biologie, d'astronomie, d'informatique, il est très fier d'être associé ici aux plus prestigieux auteurs de science-fiction !

Christian Grenier est né en 1945. Il a été enseignant puis journaliste et scénariste. En trente ans, il a publié plusieurs essais, une cinquantaine de romans, des contes, des nouvelles... Il est marié, il a deux enfants. Aujourd'hui, il vit dans le Périgord où il se consacre à l'écriture.

Michel Grimaud est le pseudonyme choisi par un couple, Marcelle Pernod et Jean-Louis Fraysse, pour signer les histoires qu'ils écrivent ensemble. Ils poursuivent depuis de longues années une collaboration aussi fidèle que fructueuse. Ils ont publié de nombreux ouvrages dont la plupart s'adressent à la jeunesse. Des prix littéraires ont récompensé plusieurs de leurs romans.

Alain Grousset, né en 1956 dans la Creuse, est passionné de science-fiction au point de tapisser les murs de sa maison de milliers de livres de SF. Et comme si cela ne suffisait pas, il en écrit, le plus souvent,

avec Danielle Martinigol.

Michel Jeury est né en 1934. Premier roman en 1958. Prix Jules Verne en 1960. Environ cinquante livres publiés, science-fiction et romans paysans, près de cent nouvelles. Parmi les derniers ouvrages : *Le Chat venu du futur* et *Contes et Légendes du Périgord*, en collaboration avec sa fille Dany.

Christophe Lambert est né à Châtenay-Malabry en 1969. À dix ans, il entend une voix : « Tu seras un écrivain de génie avant trente ans ou alors un dictateur. » Aux dernières nouvelles, Christophe Lambert s'apprête à envahir la Pologne.

Christian Léourier assiste depuis plus d'un demi-siècle à l'extraordinaire envol technologique qui transforme l'humanité. Cela l'a mené à la science-fiction et à l'informatique. Aujourd'hui, il travaille au sein de la Bibliothèque nationale de France.

Jean-Marc Ligny est né à Paris en 1956, l'année du Spoutnik, le premier satellite. Cette bonne étoile (artificielle) s'est penchée sur lui et, dès son plus jeune âge (8 ans !), lui a inoculé le virus de la science-fiction et du fantastique. Depuis, il s'évertue à contaminer le plus de monde possible, y compris les enfants, en ayant semé près de trente romans dans la nature. Et il n'y a pas d'antidote...

Danielle Martinigol a deux enfants, deux chats, deux métiers (elle est prof et écrivaine), deux hommes dans sa vie (son mari Christian et son coauteur Alain Grousset), une douzaine de romans publiés, une maison dans le Beaujolais et une amie de collège à qui elle a dédié la nouvelle de ce recueil. Elle a aussi une passion depuis l'enfance : la science-fiction. Comme son personnage Karine, elle a toujours regardé en direction des étoiles, ceci, dit-elle, afin de mieux voir la Terre.

Mon nom est *Pierre Pelot*. Je vis chez trois chats, deux roux et un noir, qui savent miauler en espagnol, et quand je ne vais pas leur ouvrir la porte pour qu'ils sortent (les uns après les autres), la fenêtre pour qu'ils rentrent (les uns après les autres, dans le désordre), j'écris sous leur surveillance des histoires qu'ils lisent à peine mais qu'ils semblent généralement approuver, pourtant, d'un lent clignement d'yeux satisfait (ouf !)... *Pues, todo esta bien.*

François Sautereau s'est posé, en juillet 1943, sur la III^e planète du système solaire. Il a longtemps cherché à communiquer avec les Terriens au moyen de ses livres. Souvent, il emmène dans sa galaxie d'origine, le temps d'une courte visite guidée, quelques enfants courageux et intrépides. Cela s'appelle, sur Terre, des ateliers d'écriture.

Quand *Joëlle Wintrebert* s'est aperçue qu'elle ne serait ni d'Artagnan ni Lagardère, elle a troqué son épée de plastique contre une plume piquante et commencé de créer ses propres héros de papier. Elle n'a jamais cessé de voyager dans les livres des autres mais ce qu'elle aime plus que tout, c'est partager ses mondes imaginaires avec le héros bien réel de sa vie quotidienne.

Biographie des Illustrateurs

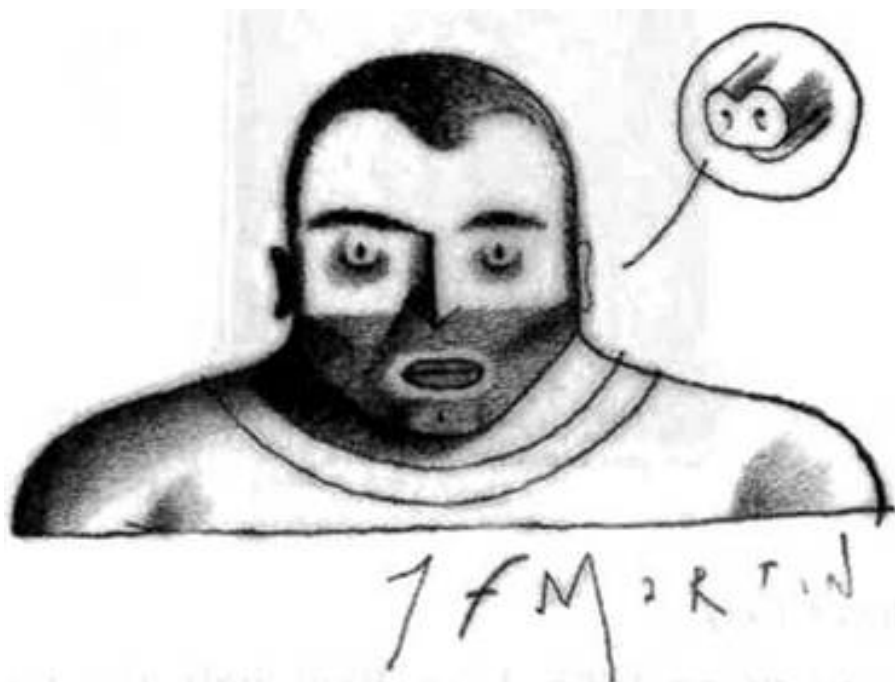
Benjamin Bachelier.



Patrick Cerf

Je suis né en 1968. L'an 2000 était déjà tout proche. Enfants, nous savions tous que bientôt les voitures voleraient, les hommes habiteraient les étoiles et que les robots seraient nos amis. Je dessinais alors au stylo Bic des B.D. pleines d'androïdes et de monstres de l'espace.

Et maintenant ? L'an 2000 est déjà là, les voitures ne savent toujours pas voler, les étoiles sont toujours aussi loin, mais on croise de plus en plus de robots. Maintenant, je dessine au stylo Bic et à l'ordinateur des B.D. pleines d'androïdes et de monstres de l'espace.



Christophe Durual

Depuis ses études aux Arts Appliqués et à l'école Émile Colh, il dessine toujours et encore. D'ailleurs, si un jour il décidait de parcourir le monde – il y songe –, il le ferait avec un crayon et du papier.

Pascale Émery

J'ai 33 ans. Je fais de la linogravure que j'imprime à la cuillère, de la gravure aussi où j'aime bien tracer des paysages qui m'entourent. Parfois, je propose à des enfants de réaliser un livre en commun, en espérant que les années futures soient pleines d'impressions vraies...

Natalie Fortier



Aurélia Grandin



Philippe Kailhenn



Photo André Martin

Kailhenn attaqué par deux extraterrestres, en 1976.

Daniel Maja



*Daniel M/A est né au milieu du siècle dernier quand
les plumes étaient sergent major et les crayons avaient
corps de bois. Il dessinait l'air du temps, la vie brève,
des chats et des palmiers...*

Hugues Micol



Pierre Momet



Emre Orhun



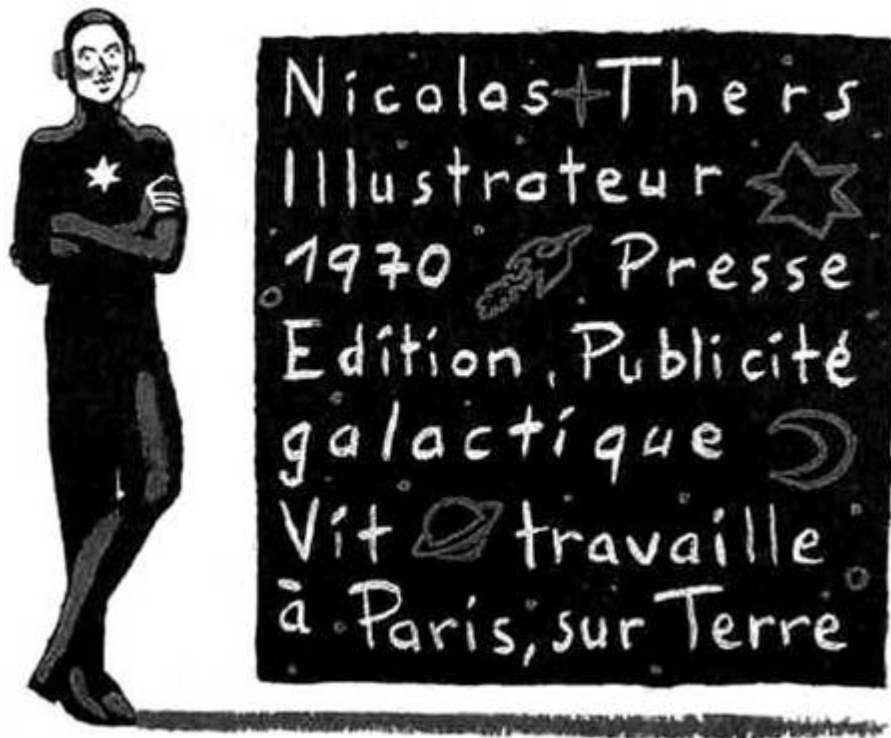
Philippe Poirier

Vit et travaille à Strasbourg en mélangeant images et musiques.

Rencontre peu d'extraterrestres mais a souvent une caméra sur lui et donc est prêt à toutes éventualités.

En attendant, écoute beaucoup Jimi Hendrix (qui, lui, venait de la planète Mars), et dessine au crayon sur du papier (technique lunaire).

Nicolas Thers



[1] D'après une chanson populaire, en vogue aux alentours de l'an 2000 :

Alien, gentil alien

Alien, je te plumerai

[2] ONA : Organisation des Nations Amies.

[3] Les « canaux » de Mars sont une illusion d'optique célèbre. À la fin du XIX^e siècle, l'astronome Schiaparelli crut observer tout un réseau de lignes géométriques striant la planète. Fendant plus de cinquante ans, on pensa qu'ils avaient pu être creusés par des créatures

intelligentes. Hélas, les télescopes modernes réduisirent cette belle illusion à néant.

[4] Oued : cours d'eau en Afrique du Nord.

[5] Galimatias: discours ou écrit embrouillé et confus.

[6] Domotique : gestion robotisée de l'habitat, très en vogue dans les années 60.

[7] Authentique.